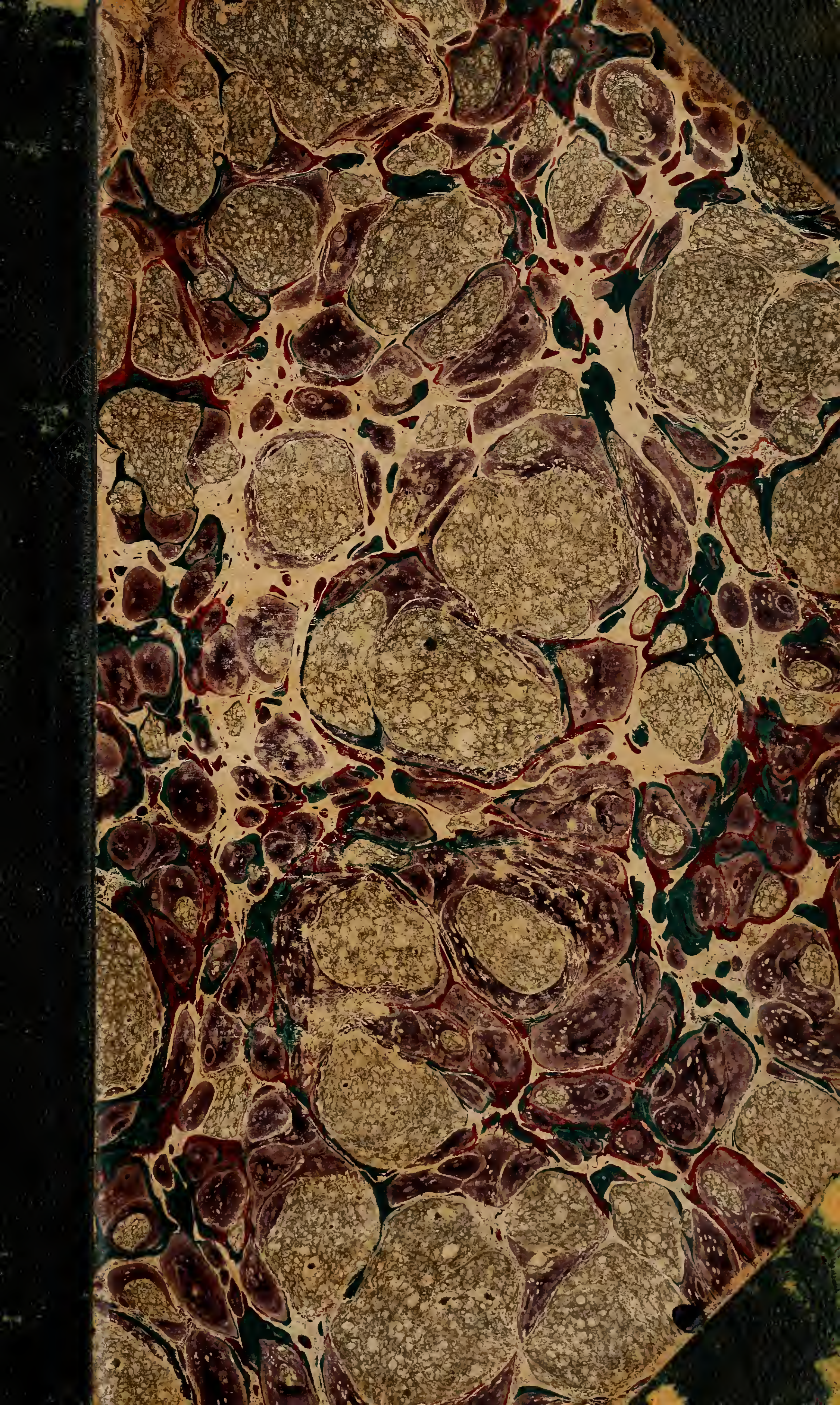


LA

BUCCOMANCIE.

Montdidier (Somme). — Imprimerie Radenez.



G. Roger

LA BUCCOMANCIE

OU

L'ART DE CONNAITRE LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET L'AVENIR D'UNE PERSONNE, D'APRÈS L'INSPECTION DE SA BOUCHE.

NOUVEAU SYSTÈME BUCCOGNOMONIQUE,

Basé sur la doctrine des plus célèbres Physiognomonistes, et principalement sur la découverte d'un alphabet buccal, c'est-à-dire sur les signes caractéristiques et révélateurs de la Bouche humaine.

PAR WILLIAM ROGERS,

CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES;

Auteur de l'*Encyclopédie du Dentiste,* du *Dictionnaire des Sciences dentaires,* du *Manuel d'hygiène dentaire à l'usage de toutes les classes et professions,* etc., etc.

ORNÉ DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.



« Montrez-moi la bouche d'une personne et
« je vous dirai ce qu'elle a été, ce qu'elle est,
« ce qu'elle sera.

W. ROGERS.

PARIS,

Chez G. BAILLÈRE, Éditeur, rue de l'École de Médecine,

Et chez l'Auteur, 270, rue St-Honoré. | Chez tous les Libraires de France et de l'Etranger.

1851.


823

LA BUCCOMANCIE.

PRÉFACE.

Je suis novateur, car j'enseigne une science nouvelle; je vais conduire mes lecteurs dans un filon non encore exploré de cette mine féconde qui s'appelle la *physiognomonie*. C'est un édifice complet que je vais construire avec les riches matériaux inaperçus par mes devanciers.

Ce titre de novateur, que j'ambitionne parce que je crois l'avoir mérité, doit nécessairement me mettre en suspicion auprès du plus grand nombre de mes

lecteurs ; néanmoins je n'imiterai pas certains auteurs qui *s'agenouillent dans une préface*, comme dit un poëte français, et demandent, pour ainsi dire, pardon au public d'avoir tenté d'utiles et importantes innovations.

Non : j'assume résolûment toute la responsabilité de mon œuvre, et, si certains hommes qui doutent toujours ou du moins affectent de douter de ce qu'ils n'ont pas inventé eux-mêmes, si certains hommes, dis-je, condamnent mon livre avant de l'avoir lu, je m'en consolerai ; de pareils juges sont indignes de connaître la vérité.

Mais aux personnes qui croient aux progrès de l'esprit humain et de la science, qui ne repoussent aucune doctrine avant de l'avoir sagement appréciée, je dois quelques aperçus préliminaires, afin de les prémunir contre les impressions défavorables d'un antagonisme prémédité.

Je suis BUCCOMANCIEN, en d'autres termes, j'ai cherché à découvrir, dans la conformation de la bouche humaine, des dents, de leur état de conservation ou de détérioration, des indices du caractère, des passions, des goûts, des inclinations de chaque individu.

Dès ma première jeunesse, la bouche fut pour moi un objet constant d'études quotidiennes, individuelles et générales. Que de secrets m'a souvent révélés un doux sourire ! Que de mystères j'ai découvert dans une contraction labiale !

Un monde nouveau s'ouvrait ainsi graduellement devant moi : chaque jour amenait sa découverte ; chaque individu que je voyais pour la première fois devenait pour moi un sujet d'étude. Combien de fois, dans le sourire mélancolique d'une jeune fille, ai-je entrevu les tendres sentiments qui agitaient son cœur, tandis que les lèvres minces et pincées, les dents aiguës de sa voisine me révélaient un fond de médisance, de fausseté de caractère.

En contact quotidien avec les célébrités contemporaines, j'ai pu comparer la bouche du guerrier avec celle de l'homme d'État, les dents de l'homme généreux avec celles de l'avare ; j'ai pu facilement étudier la conformation et le jeu de la bouche chez la femme passionnée, la coquette, la jalouse, l'inconstante, et les tempéraments reconnus par la science médicale m'ont prêté simultanément le concours de leur séméiotique. J'ai recueilli ainsi une à une les innombrables observations dont se compose mon livre.

Comme Lavater, mon devancier, j'ai fait tous mes efforts pour que l'intérêt de mes études buccognomoniques aille toujours en croissant ; je ne donne pour certaines que les indications dont je suis sûr moi-même : je ne présente les hypothèses que comme hypothèses, je n'avance aucune proposition sans être persuadé qu'elle peut soutenir l'examen le plus sévère.

Aussi je ne demande qu'une chose à mes lecteurs : qu'ils parcourent mon ouvrage sans prévention pour

ou contre moi, pour ou contre la buccomancie qu'ils ne doivent pas confondre avec le buccomancien, car ils pourraient attaquer mes doctrines sans que pour cela la buccomancie cesse d'être une science vraie par elle-même.

De même que la jalousie contesta à Lavater la découverte de son système physiognomonique, de même elle pourra me contester la découverte de la buccomancie. Je m'y attends, et comme il est prudent de répondre par anticipation aux arguments vrais ou faux de ses antagonistes, je leur dirai :

Il est hors de doute qu'avant moi, les savants qui ont écrit sur la physiognomonie en général, se sont occupés de buccomancie, mais indirectement. Dans les ouvrages de Zopire et d'Aristote, il y a des pages entières sur la bouche ; Zopire, après avoir étudié les lèvres de Socrate, constata que ce philosophe, l'un des plus sages de la Grèce, était sujet à des vices honteux. Aristote, dans ses lettres à Alexandre, parle aussi souvent de l'organisation buccale, qu'il compare parfois à la gueule de certains animaux. Montaigne et Bacon mentionnent aussi la bouche dans leurs essais physiognomoniques. Le Napolitain Porta, dans ses *Etudes sur la physionomie*, Lachambre, médecin de Louis XIII, dans son *Traité sur les passions*, Pernetti, Camper, Winckelmann, Lebrun, le grand peintre des batailles, Buffon, en un mot tous les écrivains physiognomonistes, Lavater lui-même, le régénérateur, ou plutôt le

créateur de la physiognomonie, ont laissé de savantes et curieuses recherches sur la bouche. Ces illustres auteurs, mes devanciers, je les ai tous consultés; chacun d'eux m'a fourni son contingent d'observations, mais superficielles, incomplètes et fautives; aussi n'en ai-je pas tiré autant de profit qu'on pourrait le croire.

Je n'ai même trouvé chez eux, à proprement parler, que des indications éparses, partielles, qui m'ont fourni quelques textes précieux, mais qui ne pouvaient être coordonnées que par un travail entièrement neuf. Avant moi, on s'est beaucoup occupé de physiognomonie, mais la buccomancie n'existait que par fragments : c'était un diament brut profondément caché dans les entrailles de la science.

Il y aurait un magnifique ouvrage à écrire sur l'histoire de la physiognomonie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Quel vaste champ pour la physiologie transcendante ! En comparant ensemble les observations de Zopire et d'Aristote, on découvrirait nécessairement leur influence sur les arts, même sur les mœurs publiques de la Grèce. Antoine, Marc-Aurèle, Pline-le-Jeune répandraient un jour nouveau sur les types romains, sur les lignes de démarcation des races italiques.

Dans les temps modernes, les principaux physiognomonistes nous initieraient à bien des secrets sur la marche progressive de la civilisation européenne, jusqu'au moment où Lavater réunit les matériaux

laissés par ses devanciers, et inaugura par ses découvertes l'ère nouvelle de la science physiognomonique. L'appréciation des divers systèmes serait aussi intéressante que curieuse. On pourrait facilement établir le point de contact qui existe entre Lavater et Gall, démontrer même par quels soubresauts, quelles marches et contre-marches la physiognomonie a pu arriver du spiritualisme de Lavater au matérialisme qui sert de point d'appui à la phrénologie.

Mais un pareil ouvrage embrasserait pour ainsi dire la nature humaine, et je me contente de l'indiquer aux savantes spécialités qui s'occupent de physiologie comparée.

Ces préliminaires suffisent d'ailleurs pour démontrer que la buccomancie est une science réelle, sérieuse, je dirai même de la plus haute importance. Mais en ma qualité de novateur, je ne puis et ne dois me présenter à mes lecteurs qu'armé de pied en cap, comme tout homme qui marche d'un pas sûr à la conquête d'une idée nouvelle. Aussi, ai-je cherché d'abord à corroborer mes opinions personnelles du témoignage des plus grands auteurs anciens et modernes. Depuis Salomon jusqu'à Buffon et Cuvier et M. de Humboldt, j'ai tout étudié, tout compulsé, glanant dans le champ de la science humaine quelques épis pour former l'immense gerbe de la buccomancie. Presque certain de trouver des incrédules, je me suis armé, pour les combattre, des textes les plus respectables, les plus authentiques

et les plus concluants en faveur de la buccomancie, qui passe ainsi de prime abord à l'état de science, sans qu'on puisse lui contester cette qualification, à moins qu'on ne veuille aussi la refuser à la physique, à la physiognomonie.

Cette vérité une fois établie, et l'axiôme buccognomonique ouvertement posé, j'ai dû réunir des principes généraux, analyser les principaux symptômes buccaux, démontrer, en un mot, que l'organisation de la bouche, c'est-à-dire les joues, les lèvres, les dents, les gencives, la configuration des mâchoires résument, en quelque sorte, la physionomie humaine. Cette démonstration claire, évidente, palpable, je l'ai puisée dans les ouvrages des auteurs qui ont écrit sur la physiologie et la physiognomonie, depuis Salomon, le prophète-naturaliste, jusqu'à Buffon, Lavater et Gall. Tous ces grands hommes ont fait des études spéciales de la physionomie humaine, c'est-à-dire de l'extérieur, de la surface de l'homme en repos et en mouvement; tous ont pratiqué la physiognomonie, c'est-à-dire la science, la connaissance du rapport qui lie l'extérieur à l'intérieur, la surface visible à ce qu'elle couvre d'invisible. La bouche a été pour eux tous une mine inépuisable d'observations principales, et je défie de citer le nom d'un physiognomoniste qui ne se soit pas occupé d'une manière toute particulière de l'organisation buccale. Les textes ou plutôt les axiômes qui

se trouvent en tête du premier chapitre de mon livre ne laissent aucun doute à cet égard.

Après avoir constaté l'existence de la buccognomonie ou buccomancie, j'ai dû en démontrer l'utilité incontestable. Ici encore, les oracles de la physiologie ancienne et moderne me prêtent leur concours. En effet, Jamblique rapporte que les philosophes du portique, avant d'admettre un nouveau disciple, soumettaient sa bouche à un examen approfondi ; ses lèvres, ses dents, ses gencives, son sourire étaient pour eux autant de moyens diagnostiques qui tous révélaient les vertus ou les vices du récipiendaire.

Aristote et Pausanias affirment que plusieurs peuples, avant d'élire un chef, s'assuraient s'il avait les dents fortes et bien rangées. Pline-le-Jeune, Ovide, Horace, Catulle, Perse et Juvénal, en un mot les naturalistes et les poëtes, parlent à chaque instant de la beauté, de la régularité de la dentition de certains individus, et je crois être en droit de dire que toute l'antiquité savante s'est occupée de buccomancie. Quant aux auteurs modernes, ils ne sont pas moins explicites sur cette matière, et depuis que la physiognomonie a pris un nouveau développement par les ouvrages et les doctrines de Lavater et de Gall, la buccognomonie est passée à l'état de fait scientifique, incontestable.

Ce principe une fois admis, puisqu'il est évident, qui pourra nier l'immense utilité de la buccomancie, c'est-à-dire de la connaissance des vertus, des vices,

des passions de l'homme, d'après la conformation de la bouche ? Personne ne s'est avisé de contester les immenses avantages qu'on retire chaque jour de la physiognomonie en général ; or, à quelles minces proportions ne se trouverait pas réduite la science physiognomonique, si elle n'avait pour auxiliaire la diagnostique buccale ? Oui la bouche est le trône des passions ; sur les lèvres siègent l'amour, la haine, la colère, la jalousie, la vengeance ; le sourire se modifie à l'infini ; ce Prothée de la physionomie devient tour à tour franc, loyal, généreux, passionné, langoureux, bienveillant et sarcastique, sincère et ironique ; produit soudain et instantané de la grande contractibilité, surtout de la mobilité des lèvres, le sourire exprime ou dissimule toutes les passions du cœur, tous les sentiments de l'âme, tous les faits de l'esprit.

La conformation de l'ouverture buccale, la grosseur ou l'exiguïté des lèvres, leur couleur plus ou moins prononcée, la forme et la disposition des dents, leur beauté, leur blancheur, leur état de conservation ou de détérioration naturelle ou accidentelle, sont autant de signes révélateurs.

« Tout ce que renferme l'esprit humain, a dit un
« célèbre physiognomoniste, est placé dans la bouche
« humaine. Dans son état de repos, comme dans la
« variété infinie de ses mouvements, elle contient un
« monde de caractères. »

Après ces études préliminaires, j'ai dû faire l'appli-

cation de mon nouveau système buccognomonique aux tempéraments, aux nationalités, aux passions, enfin à quelques célébrités contemporaines. J'avais suffisamment prouvé que la buccomancie est une science aussi bien que la physique, la chimie, les mathématiques et la physiognomonie ; il me restait donc à conduire mes lecteurs dans le dédale des passions humaines, des caractères, des penchants, des vertus et des vices, des qualités et des défauts inhérents à chaque individu.

Pour compléter ces démonstrations buccognomoniques et les rendre aussi claires que possible, j'ai été forcé de me mettre en scène, de citer des noms à l'appui de mes assertions, de raconter des anecdotes où je joue le principal rôle. Je me hâte de dire à mes lecteurs que je n'ai eu recours à ce moyen de constatation que dans le seul but de leur prouver jusqu'à l'évidence la vérité du principe buccognomonique, qui devient dès ce jour l'auxiliaire indispensable de la science physiognomonique. Combien de fois n'ai-je pas répété, dans le cours de mes recherches et de mes travaux, ces belles paroles qui contiennent une appréciation aussi complète que poétique de la bouche humaine !

« Que ce membre est différent de toutes les parties « du corps qu'on appelle *membres !* Impossible à dé- « tacher comme à fixer, il est à la fois plus simple, « plus compliqué que tout le reste. L'homme qui con- « naîtrait, qui sentirait profondément et infiniment

« la dignité de ce membre, ne prononcerait que des « paroles divines !... Hélas ! pourquoi ne puis-je que « bégayer en tremblant, quand je voudrais parler de « la magnificence et des merveilleuses qualités de la « bouche, qui est à la fois le siège principal de la « sagesse et de la folie, de la force et de la fai-« blesse, de la vertu et du vice, de la délicatesse et de « la rudesse de l'esprit humain, le siège de tout amour « et de toute haine, de la sincérité et de la fausseté, « de l'humilité et de l'orgueil, de la vérité et de la « dissimulation !... » (1)

Cette citation, empruntée au régénérateur de la science physiognomonique, suffit pour démontrer l'importance de la buccomancie et les avantages quotidiens qu'on retirera de cette étude nouvelle. Quant aux autres objections qu'on pourra me faire, j'y réponds longuement et péremptoirement dans un chapitre de mon livre.

Encore quelques mots, et je termine cette préface, qui est un peu longue, parce que j'avais beaucoup de choses à dire.

Mon livre forme deux parties bien distinctes : 1° la *Buccognomonie*, ou science du rapport des faits intérieurs révélés par la conformation de la bouche ; 2° la *Buccomancie*, ou connaissance du passé, du présent

---

(1) Lavater, *Physiognomonie.*

et de l'avenir de chaque individu, d'après les signes extérieurs et révélateurs de la bouche.

Comme personne ne peut contester la buccognomonie pas plus que la physiognomonie, je me borne à donner quelques appréciations de la buccomancie.

On tomberait dans une erreur ridicule, si on me prêtait l'intention de m'ériger en prophète. Il est un axiôme épicurien qui dit : *Le passé n'est rien, le présent est tout, l'avenir est un songe.* Mais ce n'est pas ainsi que pense et procède le buccomancien. Pour lui, *le passé* laisse des signes révélateurs sur la bouche ; *le présent*, c'est-à-dire l'impression, la passion, le fait du moment, révèlent souvent à ses yeux les pensées les plus secrètes. Quant à *l'avenir*, il appartient à Dieu seul ; cependant comme tout se lie et s'enchaîne dans la vie de l'homme, et que, comme dit un poëte,

« Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
« Un perfide assassin, un lâche incestueux, »

le passé et *le présent* buccognomoniques peuvent conduire d'une manière souvent certaine à la connaissance de *l'avenir*. Dans le monde moral et intellectuel comme dans le monde physique, il y a des pronostics depuis longtemps admis comme infaillibles et indubitables. De même qu'on reconnaît la diagnostique médicale, de même on doit reconnaître la diagnostique buccognomonique, c'est-à-dire la connaissance des faits inté-

rieurs, passés ou présents, d'après la conformation et l'état de l'organisation dentaire.

C'est par la diagnostique buccale seule que je prétends indiquer des règles certaines, je dirai même invariables pour connaître le passé, le présent, l'avenir des individus soumis aux expérimentations de la buccomancie.

Le médecin qui voit sur le visage d'un malade, sur sa langue, ou sur toute autre partie de son corps des signes de mort, et qui annonce l'heure précise du décès, est-il prophète? Non; il ne fait que diagnostiquer.

Le buccomancien, qui, en inspectant la bouche d'une personne, y trouve des traces indélébiles d'une passion honteuse, y découvre un penchant irrésistible au crime, et qui annonce que cette personne périra misérablement, est-il prophète? Non. Comme le médecin, il ne fait que diagnostiquer, mais ses prédictions sont d'autant plus sûres qu'elles partent d'une étude approfondie de la nature humaine, qui lui sert de base inébranlable.

L'étude, l'appréciation des innombrables phénomènes buccaux, comme signes révélateurs de ce qui se passe à l'intérieur, voilà mon trépied fatidique. Loin de moi la fantasmagorie orientale importée par Cagliostro, les initiations magnétiques inventées par Mesmer. Arrière astrologie, chiromancie, cartomancie et tout le grotesque attirail de la devination. Je puise

mes intuitions prophétiques aux sources les plus hautes, les plus pures ; je ne reconnais pour mes aieux dans la science que les physiologistes et les physiognomonistes ; je descends en droite ligne de Zopire, d'Aristote, de Pline-le-Jeune, de Buffon, de Lavater et de Gall.

La buccomancie, telle que je l'ai étudiée et constituée, donne à l'homme un sixième sens qui lui révèle si ses sympathies et ses antipathies sont réelles ou imaginaires, s'il peut se fier à telle ou telle personne, si tel individu a de bons ou de mauvais penchants.

Un célèbre philosophe se plaignait de ce que la divinité n'avait pas pratiqué une ouverture sur la poitrine de l'homme, pour qu'on pût lire dans son cœur. Cette brèche existera désormais, grâce à la buccomancie, qui mettra mes lecteurs à même de plonger leurs regards scrutateurs dans le dédale ténébreux des passions humaines.

Le fameux *Gnoti seauton, connais-toi toi-même,* gravé en gros caractères sur le temple de Delphes, était une maxime incomplète et païenne : il ne suffit pas à l'homme de se connaître lui-même ; il faut aussi qu'il connaisse ses semblables, pour se tenir en garde contre ceux qui sont ses ennemis, pour prévenir les pièges que peuvent lui tendre chaque jour et la haine et l'envie.

Considérée sous ce point de vue, la buccomancie est pour l'humanité une conquête d'autant plus pré-

cieuse que ses indications deviennent nécessaires pour ainsi dire à chaque instant.

J'allume hardiment son flambeau ; s'éclairera qui voudra.

N. B. A peine ai-je fait annoncer que mon ouvrage était sous presse que j'ai été, pour ainsi dire, assailli de personnes qui venaient me consulter comme *diseur* de bonne aventure et cartomancien, rue Saint-Honoré, 270, et même le soir à ma maison de campagne, dans la plaine de Passy ; ces personnes auraient dû attendre l'apparition de mon livre, elles ne seraient pas tombées dans une erreur si inqualifiable. Je les engage donc, pour que de pareilles scènes ne se renouvellent pas au détriment de leurs occupations et de mon repos, à lire mes études sur la buccomancie ; elles y trouveront l'exposé de mes doctrines, de mes expériences buccognomoniques, et des préceptes pour arriver à la connaissance de plusieurs mystères physiologiques, intellectuels et moraux, d'après la conformation buccale ; mon ouvrage leur prouvera, en outre, que je n'ai pas la folie des sciences occultes, et que si je suis sorcier, c'est au même titre qu'Aristote, Buffon, Gall et Lavater, mes devanciers.

Paris, septembre 1851.

WILLIAM ROGERS.

LA BUCCOMANCIE

ou

L'ART DE CONNAITRE LES PASSIONS, LE CARACTÈRE, LES VERTUS, LES VICES DE CHAQUE INDIVIDU, D'APRÈS LA CONFORMATION DE LA BOUCHE ET SURTOUT LA FORME, LA DISPOSITION DES DENTS.

AXIOMES BUCCOGNOMONIQUES.

« Montrez-moi les dents d'une personne et je vous dirai
« ce qu'elle est, ce qu'elle a été, ce qu'elle sera. »

(*Encyclopédie du dentiste* par William Rogers).

« Tout ce que renferme l'esprit humain est placé dans « la bouche humaine ; dans son état de repos, comme dans « la variété infinie de ses mouvements, elle contient un monde « de caractères! Qui prétendrait égaler son éloquence, sur- « tout celle de son silence?

(LAVATER, physiognomonie).

Nulla est corporis pars,
Quamlibet minuta et exilis,
Quantum vis abjecta et ignobilis,
Quâ non aliquod argumentum,
Insita natura, et quô animus
Inclinet, exhibeat.

LIMNIUS.

« Il y aurait assez de matière pour remplir un volume « in quarto, à ne parler que des dents seules. Cependant les « peintres les négligent, ou les omettent dans les tableaux his- « toriques. On n'a qu'à observer particulièrement pendant « un jour les dents de ceux que nous voyons, qu'à examiner « de ce côté les imbéciles ou les hypocrites rassemblés

« dans un salon, et l'on verra que les dents, non seulement « dans leurs rapports avec les lèvres, mais considérées en « elles-mêmes sont entièrement caractéristiques, et forment « encore une partie de la physionomie qui résiste à toute « dissimulation.»

(LAVATER).

« Rien de plus certain, de plus frappant, de plus visible « à chaque instant que la signification caractéristique des « dents, soit qu'on les considère pour elles-mêmes, soit qu'on « envisage la manière dont elles se présentent.»

WILKELMAN (*Des tempéraments*).

« On assure que Mahomet en ordonnant dans le Koran « que les femmes ne paraissent en public que voilées, a voulu « prévenir les dangers auxquels elles seraient exposées si « elles montraient leurs dents. »

(CHARDIN, *voyage en Suisse*).

« L'arrangement des dents, le contour des joues, sont
« des signes fort expressifs.

« Une bouche pure et délicate est peut-être la plus belle
« recommandation dans la vie journalière. La beauté du
« portail n'annonce-t-elle pas l'hote qui va sortir, la parole
« du cœur et de l'âme ?

« La bouche c'est le calice de la vérité, la coupe de l'amour,
« de la plus tendre volupté. »

(HERDER, *plastique, observations*).

LIVRE PREMIER.

Je remplirais un gros volume si je voulais citer ici les maximes, les préceptes, les appréciations des philosophes des savants, des physiognomonistes qui ont écrit sur les rapports directs ou indirects qui existent entre les diverses conformations de la bouche, les passions du cœur, les tendances et les aptitudes de l'esprit. Mais l'opinion des grands auteurs dont j'ai pris quelques passages pour texte de mes observations personnelles, suffira pour démontrer à mes lecteurs que la buccomancie peut devenir une science comme la physiognomonie dont elle est en quelque sorte la sœur jumelle.

Avant que la science moderne eut dérobé à la nature presque tous ses secrets, l'électricité, la vapeur, la locomotion aérienne étaient encore des mystères impénétrables. Avant Lavater, si quelqu'un se fut avisé de dire que l'étude de la physionomie humaine passerait à l'état de science, on aurait crié au scandale, à l'exagération, et pourtant, depuis longues années, la physiognomonie est étudiée, pratiquée par les hommes les plus éminents.

Ces résultats aujourd'hui incontestables et qu'on n'a obtenus qu'après avoir longtemps lutté pied à pied contre la routine, m'ont encouragé dans mes longs travaux sur la buccomancie : j'ai toujours eu la conviction qu'elle pouvait devenir une science aussi bien que la physique, la médecine

qui a pour auxiliaire la séméïotique, et je me suis efforcé de la réduire en règles bien déterminées.

Et qu'on n'aille pas m'accuser de néologisme, ni de folles inventions : tout le monde sait qu'Albert Durer et Raphaël, ces deux peintres d'un génie si différent, mesurèrent tous deux l'homme :

Le premier copia la nature en artiste ;

Le second s'éleva jusqu'aux dernières hauteurs de l'idéal, en conservant pourtant l'expression de la nature.

Eh bien! dans la buccomancie j'ai étudié la bouche comme Albert Durer et comme Raphaël : j'ai d'abord examiné, comparé les signes, les contours, les saillies : puis j'ai couronné ces observations purement matérielles de l'idéal qui brille dans un sourire, qui vous émeut dans un soupir, qui vous enchante, qui vous pénètre de respect ou d'admiration quand vous découvrez sur les lèvres, les dents d'une personne, les plus rares qualités, les plus nobles penchants, au moyen de la séméïotique buccale.

Les secrets que je vais révéler n'étaient pourtant pas difficiles à découvrir ; Lavater, le docteur Gall, Hammer et plusieurs autres grands naturalistes physiognomonistes les avaient indiqués en passant. Mais il a fallu ma longue expérience de praticien, mes innombrables relations avec des personnes de tous les rangs, de toutes les conditions, je dirai même de toutes les nations de l'univers, pour recueillir, sur la séméïotique buccale, assez d'études, assez d'observations pour constater un résultat scientifique : ce résultat, je l'ai obtenu après de longues recherches, des expérimentations mille fois répétées et toujours basées sur desappréciations combinées du moral et du physique. Je

livre aujourd'hui mon travail à mes lecteurs. Ces études suffiront, j'en suis persuadé, pour leur prouver que j'ai étudié l'art dentaire, non seulement en praticien, mais en observateur, en philosophe, en naturaliste, c'est-à-dire en combinant toujours l'esprit et la matière, de manière à compléter ce *tout* harmonieux qui s'appelle *la nature humaine.*

De la Bouche en général.

La bouche se compose de deux parties bien distinctes, l'une extérieure, l'autre intérieure.

La première, comprend les joues et les lèvres : la seconde, les dents, les gencives, les mâchoires.

Avant d'entrer dans le sanctuaire, arrêtons-nous d'abord sous le portique du temple.

Avant de pénétrer dans ce gynécée de l'amour, dans ce tabernacle de la parole et des sons harmonieux, examinons ses contours.

Mes chers lecteurs et vous surtout mes chères lectrices, si impatientes dans votre curiosité, vous qui êtes, sous ce rapport comme sous tant d'autres, les dignes filles d'Eve, modérez un peu vos désirs de connaître les secrets que je vais vous révéler. Profanes, sachez donc que les égyptiennes

et plus tard les dames romaines, n'étaient initiées qu'après un long noviciat aux mystères d'Isis, la bonne déesse.

Etudions donc d'abord la partie extérieure de la bouche, et puis nous entrerons ensemble d'un pas ferme et assuré dans le temple de la buccomancie, nous irons nous asseoir sur le trépied de la devination, et mieux que les prêtresses d'Apollon, que les pythonisses de la fable, nous connaîtrons le passé, le présent et l'avenir de chaque personne. L'observation, l'intuition, la comparaison nous révèleront beaucoup plus de secrets que n'en faisait connaître à ses devins et prophètes le fameux oracle de Delphes.

Anatomie de la Bouche.

La cavité ovalaire, située entre les deux mâchoires, au dessus des fosses nasales et au-devant du pharynx, a reçu des anatomistes le nom de bouche, en latin *bucca*, en grec *stoma*. Elle se compose de six parois qui sont *en avant* les lèvres, *en arrière*, le voile du palais, les piliers, la luette, etc.; *latéralement* les joues, *en haut* la voute palatine, et *en bas* la langue. L'état mobile et la nature extensible de ses parois en modifient beaucoup la capacité et le diamètre qui varient à l'infini; sa direction est horizontale.

La position bombée des joues, la projection des lèvres,

l'écartement des mâchoires, augmentent considérablement sa capacité naturelle.

La bouche a deux ouvertures : l'une antérieure ou *faciale,* l'autre postérieure ou *pharyngienne.*

Les lèvres forment la première;

La seconde, qui a exactement la forme d'un quadrilatère, est bornée par la base de la langue en bas, par le voile du palais et la luette en haut; sur les côtés, par les piliers du voile du palais et les amygdales.

Les organes de la bouche sont les lèvres, les mâchoires, les gencives, les dents, la langue, la membrane palatine, et les orifices des canaux excréteurs des glandes parotides.

La bouche sert à la mastication, à l'insalivation des aliments, à la gustation, à l'articulation des sons.

Des Joues.

On a donné le nom de joues aux parois latérales de la bouche; leur extérieur n'a pas de limites précises; en haut elles se continuent avec la paupière inférieure; en bas elles descendent jusqu'à la base de la mâchoire. En avant elles ont pour limites les ailes du nez et la commissure des lèvres, en arrière le conduit auditif.

C'est dans les joues que résident les nerfs buccaux et molaires fournis par le nerf facial, et les rameaux buccaux

sous-orbilaires et mentonniers. Les joues servent à la mastication, à la succion, à l'articulation des sons, au jeu des instruments à vent et à l'expression des passions. C'est surtout sous ce rapports que nous allons les étudier, les apprécier, guidés par la séméïotique qui nous conduira infailliblement à la buccomancie.

Les joues, dit Herder, ne sont pas, à proprement dire, des parties véritables du visage; il faut les considérer comme le fond des organes sensitifs et animés. Le sentiment de l'homme s'y imprime et s'y manifeste sous tous les rapports.

Voici les principaux axiomes séméïotiques fournis par l'étude des joues aux physiognomonistes en général et à la buccomancie en particulier.

I

En général des joues charnues indiquent l'humidité du tempérament et la sensualité.

II

Il y a sécheresse d'humeurs et absence de jouissance quand elles sont maigres et retrécies.

III

Le chagrin les creuse, la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers.

IV

L'applatissement ou le relief des muscles des joues, dit Lavater, la manière dont ils sont enfoncés ou pliés, le plus ou moins d'apparence qu'ils ont, leur ondulation enfin, ou mieux celle des petites rides ou fentes déterminées par la nature spécifique des muscles, tous ces différents indices nous

font juger du caractère physique, moral et intellectuel de l'homme. Le simple contour de la partie qui s'étend, depuis l'aile du nez jusqu'au menton, fournit un texte d'observations très importantes.

V

Une agitation violente causée par les ris ou les pleurs, par le plaisir ou la douleur, par la pitié ou l'indignation, rend surtout ce muscle propre à l'examen du physiognomoniste source première de la buccomancie.

VI

Certains enfoncements des joues, en forme plus ou moins triangulaire, sont la marque infaillible de l'envie ou de la jalousie.

VII

Une joue naturellement gracieuse et qui vers les yeux, est agitée par un léger tressaillement, est l'indice presque toujours infaillible d'un cœur sensible, généreux, incapable d'aucune bassesse.

VIII

Méfiez-vous, dit Herder, méfiez-vous de celui qui ne sourit jamais agréablement.

IX

La grace du sourire humain sert en quelque sorte de thermomètre pour la bonté du cœur et la noblesse du caractère.

X

Le trait qui va de la narine à l'extrémité de la bouche est regardé par tous les physiognomonistes, comme un des

plus significatifs, sa forme plus ou moins voutée, la longueur, sa distance de la bouche, sont autant d'indices du caractère entier de l'homme.

XI

Si ce trait est arqué, sans nuance ni ondulation, il est un signe infaillible de sottise.

XII

La même chose a lieu, lorsque l'extrémité de ce trait touche, sans intervalle, à l'extrêmité de la lèvre supérieure, ou bien si elle s'en éloigne considérablement.

XIII

Si, sur la joue d'un homme qui sourit on voit se former trois lignes circulaires et parallèles, on peut compter qu'il y a dans son caractère un grand fonds de folie.

Des Lèvres.

On nomme ainsi les deux voiles mobiles extensibles, qui forment la partie antérieure de la bouche, et circonscrivent l'ouverture de cette cavité.

La direction des lèvres est verticale comme les dents et les arcades alvéolaires contre lesquelles elles sont appliquées, et cette direction, comme le dit le célèbre anatomiste auquel nous empruntons ces détails, est propre à la race humaine, et surtout à la race européenne ou caucasique.

Des lèvres déjetées en avant, comme chez les animaux et non placées sur un même plan vertical, donnent à la physionomie un caractère bas. La hauteur des lèvres se mesure à celle des arcades dentaires qu'elles recouvrent.

La face antérieure de la lèvre supérieure, offre le sillon *sous nasal*, qui naît de la sous-cloison du nez, pour se terminer en bas par un tubercule plus ou moins prononcé.

La lèvre inférieure ne présente pas de sillons.

La face inférieure des lèvres est libre, excepté sur la ligne médiane où se trouve le frein du filet de la lèvre, et qui n'est qu'un repli de la muqueuse buccale. Le filet de la lèvre supérieure est plus marquant que celui d'en bas.

La face postérieure des lèvres est humide, en contact avec les dents et les arcades alvéolaires.

Les bords libres des lèvres sont arrondis et recouverts d'une membrane rose qui tient le milieu entre le tissu cutané et muqueux.

En général, on regarde les lèvres épaisses et gonflées comme un signe d'affection scrofuleuse.

Le muscle labial ou orbiculaire des lèvres qui est formé par la terminaison des muscles zygomatiques, élévateurs, propres et communs, et des muscles canins, triangulaires, carrés, buccinateurs et releveurs du menton; l'extrêmité de tous ces muscles, qui s'entrelacent les uns avec les autres, et de plus avec le vaisseau circulaire des fibres, constituent plus particulièrement l'orbiculaire des lèvres.

Mais pour ne pas égarer mes lecteurs et surtout mes lectrices dans le dédale de l'anatomie, je me bornerai à dire que les éléments les plus importants des lèvres sont : les mus-

cles — les artères — les vaisseaux — les nerfs — le tisssu cellulaire.

J'ai déja parlé des muscles.

Les artères sont les *coronnaires* qui descendent de la faciale, et forment dans les lèvres un cercle complet, qui établit de larges communications entre les deux artères faciales.

Les vaisseaux sympathiques se rendent dans les ganglions sous-maxillaires.

Les nerfs des lèvres sont au nombre de deux : le *facial* et le *trifacial.*

L'un anime les lèvres pour les mouvements d'expression; l'autre pour la sensibilité et pour les mouvements digestifs.

Le tissu cellulaire des lèvres est très fin et contient ordinairement très peu de graisse.

Il y a un abime, il y a un désert aride, entre ces aperçus rigoureusement anatomiques, et les poétiques descriptions que tant d'illustres écrivains nous ont laissés sur les lèvres, ces deux roses toujours épanouies au milieu du visage, ce trône de la beauté humaine. Si je ne craignais de rebuter mes lectrices par un trop long exposé des connaissances spéciales, je décrirais plus complètement l'organisation labiale; mais je dois me borner à l'indispensable, et leur indiquer les principaux points de la science buccale qui vont devenir le théâtre de nos observations.

J'ai décrit les joues et les lèvres, on connait le portique du temple, entrons maintenant dans le sanctuaire.

Des Mâchoires.

On a donné le nom de *mâchoires* (en latin *maxilla*), aux deux parties de la bouche qui sont garnies de dents, qui servent à inciser, à déchirer, à broyer les aliments.

L'une supérieure, immobile et contiguë au crâne porte le nom de mâchoire *syncranienne*.

L'autre, inférieure, unie à cette boite osseuse par une articulation mobile, se nomme *diacranienne*.

La première est composée de 13 os, sans y comprendre les dents, savoir : les deux os propres du nez — les deux os maxillaires — les os unguis : — les os de la pommette — les carnets inférieurs du nez — les deux os palatins — un os impair qu'on appelle *vomer*.

La seconde n'est formée que d'un seul os maxillaire.

On y remarque l'artère maxillaire externe ou *faciale labiale*, *palato-labiale*. L'artère maxillaire interne appelée par Chaussier, *gutturo-maxillaire*. Les nerfs maxillaires supérieurs et inférieurs. Le sinus maxillaire creusé dans l'épaisseur du maxillaire supérieur.

Des Gencives.

Les anatomistes ont donné ce nom à la portion de la muqueuse buccale qui entoure les dents. Elle se distingue des autres parties de cette membrane par son adhérence intime au périoste, par son épaisseur et surtout par une densité cartilagineuse qui lui permet de résister au choc des corps soumis à la mastication.

Elle n'a pas plus de sensibilité que la membrane palatine qui l'avoisine. Les gencives commencent à quelque distance de la base de l'alvéole, et parvenues à cette base, elles continuent leur trajet jusqu'au collet de la dent, où elles se réfléchissent sur elles-mêmes, en formant à cet endroit un bord dentelé et festonné semblable à celui qui est formé par la base des alvéoles.

Les gencives concourent puissamment avec les dents à harmoniser la beauté de la bouche ; leur couleur rose, leur tendre incarnat rehaussent l'éclat et la blancheur des dents.

La séméïotique doit tenir compte de certains symptomes morbides qui se manifestent sur les gencives.

Ainsi, le prurit des gencives chez les enfans, est un signe avant coureur de la dentition.

Le saignement fréquent des gencives annonce faiblesse dans les fonctions de l'estomac.

Les gencives saignantes avec le ventre lâche sont un signe funeste. Les scorbutiques sentent des démangeaisons continuelles dans les gencives.

Dans les fièvres adynamiques, les gencives sont plus rouges, parfois brunes et même noirâtres.

Nous verrons bientôt quel rôle important les gencives jouent dans la Buccomancie, d'après les nombreuses observations que j'ai pu faire sur leur forme, leur couleur, leur état de conservation ou d'érosion.

Des Dents.

On appelle ainsi de petits corps très durs, implantés dans les alvéoles de la mâchoire inférieure, et de la mâchoire supérieure, et destinés par la nature à couper, déchirer et triturer les substances alimentaires.

A l'époque de la première dentition, les dents de l'homme sont au nombre de vingt; à l'âge adulte, elles sont au nombre de trente-deux, seize pour chaque mâchoire.

Chaque dent est composée de trois parties distinctes :

La couronne qui contribue à la formation de l'arcade dentaire; la racine implantée dans les alvéoles; le *collet* ou dépression circulaire qui se trouve embrassée par la gencive.

Les dents sont classées en trois sortes par tous les anatomistes : les *incisives*, les *canines*, les *molaires*.

Les dents incisives ou cunéïformes sont au nombre de huit : quatre pour chaque mâchoire. Les incisives supérieures sont plus volumineuses que les inférieures.

Les dents canines sont au nombre de quatre, deux à chaque mâchoire. Leur collet est circulaire, leur racine simple, allongée et aplatie sur les côtés.

Les dents molaires, ou cuspidées, sont au nombre de vingt, dix pour chaque mâchoire.

La science odontotechnique les a classées en petites molaires, ou bicuspidées, et en grandes molaires, ou multicuspidées.

Les petites molaires sont au nombre de huit, quatre pour chaque mâchoire; elles ont une couronne surmontée de deux tubercules seulement et dont l'externe est le plus gros.

L'*émail* et l'*ivoire* contribuent à la portion dure de la dent.

L'*émail* est une substance particulière semi-transparente, ressemblant un peu à la porcelaine, et dont la couleur varie chez les individus. L'émail se compose de filaments qui, s'ils avaient moins de continuité, revêtiraient la dent d'une sorte de velours.

« Il couvre, dit Béclard, d'une couche peu épaisse le corps « de la dent, et finit en s'amincissant au collet; sa texture « est fibreuse, les filets dont il est formé sont pressés les uns « contre les autres. L'émail des dents est si dur qu'on peut « le comparer à l'acier *devenu bleu;* il est susceptible d'at- « taquer les meilleures limes et de faire feu sous le briquet. Son « épaisseur varie à l'infini, soumis à l'action du feu, l'émail « se ternit, se fendille, devient friable; il se dissout dans un « acide légèrement affaibli. »

L'*Ivoire*. Dans la dent de l'homme, l'ivoire n'est pas considéré comme un os, quoi qu'il ait la même composition chimique. Il se compose de couches intimement appliquées les

unes sur les autres, et durcies chacune, au moment de la formation ; on n'y trouve ni pores, ni suc médullaire ; il ne se résout pas en tissu cellulaire, ni en mailles.

L'ivoire forme la base principale des dents ; il est d'un blanc jaunâtre et comme satiné, formé de couches concentriques, de cornets emboités, dont les fibres sont, en général, parallèles à la longueur de la dent. Moins dur que l'émail, il s'use beaucoup plus vite quand ce dernier cesse de le protéger.

Du menton. — Études Buccognomoniques.

I

Le menton joue un grand rôle dans la conformation de la bouche, ou plutôt la forme et la disposition des dents, le modifient aux différents âges de la vie.

II

Voici sur cette partie du visage, les principales observations recueillies par les physiognomonistes.

III

Un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif. Un menton reculé quelque chose de négatif.

IV

Dans le menton réside très souvent le caractère de la force ou de la faiblesse des individus.

V

Un menton rond pourvu d'une fossette annonce la bonté.

VI

Un petit menton, la timidité.

VII

Un menton plat, froideur et sécheresse de tempérament.

VIII

Un menton angulaire, dénote l'adresse, la prudence, la fermeté.

IX

Un menton pointu passe pour le signe de la ruse et de la finesse.

X

Lavater signale pourtant certaines personnes chez lesquelles ce genre de menton était l'indice du dévouement le plus raffiné et le plus idéal.

J'ai moi-même fait cette observation, surtout chez les femmes.

XI

Un menton long, large, lourd, il s'agit de la partie osseuse, dénote un caractère grossier, dur, orgueilleux et violent.

XII

Pour qu'un menton porte très ostensiblement un caractère de prudence, il faut qu'il soit un peu rentrant ou coupé

au milieu; que la partie inférieure soit un peu saillante, qu'il se distingue par des *entaillures* et des traits marqués; enfin, qu'au milieu de sa partie inférieure, il soit un peu enfoncé.

XII

Le menton vulgairement connu sous le nom de *menton de galoche* dénote la perfidie, la trahison, le despotisme de caractère, les plus grands artistes ont peint Judas et Néron avec *un menton de galoche*.

Opinion de Herder sur le contour de la Bouche et des Lèvres.

Tout le monde sait, dit le savant Herder, combien la lèvre supérieure caractérise le goût, les penchants, les appétits, l'amour d'un homme; jusqu'à quel point l'orgueil et la colère la courbent, la finesse l'aiguise, la bonté l'arrondit, la débauche l'énerve et la flétrit.

« L'amour et le désir, le baiser et le soupir y sont suspendus sous un trait inappréciable.

« La lèvre inférieure ne sert qu'à la fermer et à la soutenir,

semblable au coussin d'écarlate sur lequel repose la couronne signe destructif du pouvoir.

« Rien de mieux articulé que la lèvre supérieure à l'endroit où elle ferme la bouche ; rien de plus caractéristique que la manière dont elle la ferme.

« La lèvre inférieure commence à former le menton : l'os de la mâchoire qui descend des deux côtés le termine. J'oserais dire que cette partie caractérise la racine de la sensualité de l'homme ; qu'elle nous indique si elle est forte ou molle, ronde ou spongieuse ; qu'elle nous montre enfin sur quel pied il se tient dans le globe terrestre.

Arrondissant l'ellipse entière de la face humaine, le menton sera la véritable clef de voute de l'édifice.

Des signes généraux et particuliers que fournit l'étude des Lèvres humaines.

I

Des lèvres charnues indiquent la sensualité, la gourmandise, la paresse.

II

Celles qui sont rognées et sévérement dessinées, l'avarice et l'inquiétude.

III

Une lèvre supérieure, dit Lavater, doucement suspendue sur l'inférieure, et débordant cette dernière, est généralement reconnue comme un signe de bonté.

IV

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu, indique un esprit enjoué.

Une bouche bien close, pourvu qu'elle ne soit ni pointue, ni affectée, annonce le courage et la fermeté.

V

Une bouche ouverte est plaintive.

VI

Une bouche fermée annonce la résignation.

VII

Une bouche resserrée dont les lèvres ne paraissent guère, et qui, par conséquent, ressemble presque à une ligne, est un signe indubitable de sang froid, d'ordre, d'activité, de propreté, d'exactitude; si elle remonte un peu aux deux coins elle indique en même temps de l'affectation, de la vanité, un peu de malice.

VIII

De grandes lèvres, fortement prononcées, bien dessinées et proportionnées, dont la ligne moyenne, également et doucement serpentée des deux côtés et facile à dessiner, dénotent un grand penchant à la volupté.

IX

Aux lèvres fermes, disent tous les physiognomonistes, correspondent des caractères fermes.

X

Aux lèvres molles et mobiles correspond un caractère indécis, faible, mobile.

De l'ouverture buccale. — De ses signes caractéristiques.

I

Toute bouche qui a deux fois la largeur complète de l'œil, est la bouche d'un imbécile.

Cet axiome est depuis longtemps adopté et reconnu par tous les hommes qui s'occupent de physiognomonie.

II

La largeur de l'œil se mesure à partir de son extrémité sur le nez jusqu'à l'extrémité intérieure de l'orbite, les deux largeurs étant mesurées sur le même plan.

III

Toute disproportion entre la lèvre supérieure et la lèvre inférieure, est un indice de folie ou de méchanceté.

IV

L'homme et la femme qui portent le mépris sur leurs lèvres, n'ont point d'amour dans leur cœur.

V

Les lèvres qui s'abaissent d'une manière visible et en un sens oblique, sont un signe certain d'un caractère insensible et dédaigneux, surtout si la lèvre inférieure est plus grosse, plus avancée que la lèvre supérieure.

VI

L'enfoncement de la lèvre inférieure chez les femmes et les hommes spirituels, donne la mesure de leur humeur, de la froideur de leur âme, de leur causticité, de leur ruse.

VII

Lorsque dans un homme ou une femme, doués d'esprit, dit Lavater, vous remarquerez près du centre de la ligne moyenne de la bouche une ouverture qui, ne se fermant guère, ou ne se fermant pas du tout, laisse voir une dent, même la bouche étant fermée, regardez-la comme le signe d'une sévérité froide et impassible, d'une méchanceté insultante et qui trouve plaisir à faire du mal.

VIII

Une bouche, pour ainsi dire, sans lèvres, dont la ligne moyenne et fortement dessinée, sous un *pallium* (1) arqué de profil, ne se rencontre guère que chez des avares rusés, actifs, industrieux, froids, durs, polis en apparence, mais atterrants dans leurs refus.

(1) On appelle ainsi cette partie du visage qui se trouve entre la racine du nez et la lèvre supérieure.

IX

Une petite bouche mince, sous des narines de petite apparence et sous un front circulairement arqué, dénote une timidité excessive, faiblesse, d'ifficulté à s'exprimer. S'il s'y joint de grands yeux saillants, troubles, un menton oblong, osseux, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte, c'est un signe certain de sottise.

X

Si la lèvre inférieure, avec les dents, vue de profil, s'avance horizontalement, de la moitié de la largeur de la bouche, comptez, disent tous les physiognomonistes, sur un de ces quatre caractères, ou sur tous les quatre réunis : BÊTISE, RUDESSE, MALIGNITÉ, AVARICE.

XI

Refusez-vous, disent Lavater et Herder, à toute prévention contre une personne qui, soit qu'elle se taise, qu'elle parle, qu'elle écoute ou qu'elle interroge, qu'elle réponde ou qu'elle raconte, qu'elle crie ou qu'elle pleure, conserve toujours une bouche gracieuse, ou du moins inoffensive, une bouche qui se maintient toujours dans les plus belles proportions, et ne laisse jamais voir une fatale dent caustique.

Mais la personne dont les lèvres tremblent, surtout dans la moitié de la lèvre supérieure, et qui cherche à cacher ce tremblement, est prête à lancer sur vous les traits acérés de son ironie.

XII

Le trait qui va de la narine à l'extrémité de la bouche est toujours un des plus significatifs.

Sa forme plus ou moins voutée, sa longueur, sa distance de la bouche sont autant d'indices du caractère entier de l'homme.

XIII

Si ce trait est arqué et sans nuances, ni ondulations, il est un signe de sottise.

XIV

La même chose a lieu, dit Lavater, lorsque l'extrémité de ce trait touche, sans intervalle, à l'extrémité de la lèvre supérieure; ou bien si elle s'en éloigne considérablement.

XV

Si vous tenez à savoir ce qu'un homme ou une femme sont de leur nature, ou ce qu'ils pourront devenir en raison de cette nature, observez, disent les physiognomonistes, leur bouche fermée, en état de repos.

XVI

La bouche ouverte marque le moment présent de leur état habituel.

XVII

Regardez comme un sanctuaire une bouche calme, fermée sans aucune gêne, sans tension, avec des lèvres bien proportionnées, sous un front caractéristique, penché en arrière, aux linéaments fins et délicats, à la peau douce et mobile, dépourvue de rudes sillons.

XVIII

Quiconque sourit sans sujet avec une lèvre de travers est presque atteint de démence.

XIX

Plus la bouche est fermée et le menton large, plus le caractère est entêté, raide et opiniâtre !

LIVRE SECOND.

Des dents. — Etudes physiognomoniques.

I

Voici les observations que j'ai faites sur la signification caractéristique des dents, de leur forme, de leur disposition.

Les dents blanches, propres et bien alignées qui s'avancent aussitôt qu'on ouvre la bouche, sans pour cela déborder les lèvres, ni sans se montrer entièrement à découvert, marquent toujours chez les hommes faits et surtout chez les femmes, de la bonté, de la loyauté, de la propreté, de l'amabilité.

II

J'ai pourtant observé que les caractères que je viens de signaler se rencontrent souvent avec des dents malpropres, inégales et même laides.

Mais dans ce cas il faut attribuer le mauvais état des dents,

soit à une maladie, soit à quelque mélange d'imperfection morale.

III

Chaque jour je constate que la forme des dents, leur position, leur propreté, sont plus que nous ne le pensons analogues aux goûts de chaque personne.

IV

Toutes les fois qu'à la première ouverture de la bouche, vous apercevrez une partie considérable de la gencive supérieure, en général, vous devez vous attendre à beaucoup de froideur et de flegme.

V

Des dents courtes, un peu larges et se joignant bien les unes aux autres, indiquent la force.

VI

Des lèvres serrées et rapprochées, de manière que la lèvre inférieure soit plutôt en avant qu'en arrière, un menton large et bien proéminant, sont les indices d'une force solide et tranquille ; l'Hercule de la fable avait les dents courtes, un peu larges, les lèvres serrées et rapprochées.

VII

Une bouche ouverte, une mâchoire longue et tenant fortement à l'oreille, des gencives de couleur blanchâtre, des dents jaunâtres ou verdâtres, sont presque toujours des indices infaillibles de faiblesse physique et morale.

Préceptes de Buccomancie.

Aux personnes qui voudront se livrer à l'étude de la buccomancie, je conseille de bien observer d'abord la bouche, de distinguer dans cet organe multiple :

La lèvre supérieure, proprement dite ;

La lèvre inférieure, proprement dite ;

La ligne qui résulte de la jonction des deux lèvres lorsqu'elles sont doucement fermées sans contrainte ;

Le centre de la lèvre supérieure ;

Celui de la lèvre inférieure ;

Les bouts sur lesquels la ligne du milieu repose des deux côtés ;

Enfin, les deux parties extrêmes qui terminent cette ligne et par lesquelles elle se dégage de chaque côté.

Sans ces distinctions, il est impossible de bien juger une bouche quelconque.

Telles sont les lèvres, tel est le caractère.

Telles sont les dents, telles sont les passions.

Les préceptes et axiomes que j'ai déjà clairement exposés et formulés dans les chapitres précédents sont autant de preuves palpables de cette vérité.

Le sentiment Phisiognomonique est inné chez l'homme.

Toutes les créatures, dit Hammer, ont des caractères propres qui en différencient non seulement les classes, les genres et les espèces, mais encore l'individualité.

Chaque individu, dit Lavater, diffère de chaque individu de son espèce.

Un principe bien connu, mais aussi le plus important et le plus décisif qu'on puisse invoquer à l'appui de la physiognomonie en général, et de la buccomancie en particulier, c'est que d'une rose à une rose, d'un œuf à un œuf, d'un poisson à un poisson, d'un éléphant à un éléphant, d'un aigle à un aigle, d'un homme à un homme, d'une femme à une femme, il n'a jamais existé de ressemblance parfaite.

Or, en ce qui regarde l'homme, le premier, le plus sûr fondement de la physiognomonie, et par conséquent de la buccomancie, sera infailliblement que, dans toute analogie, dans toute parité des innombrables physionomies, il est impossible que deux figures prises au hasard, puis rapprochées l'une de l'autre et comparées avec un soin scrupuleux, ne présentent pas des différences multiples et parfaitement appréciables à première vue.

Une autre vérité non moins incontestable et admise par tous les physiognomonistes, c'est qu'il est impossible de

rencontrer deux visages et deux caractères exactement pareils.

En partant de ce principe physiognomonique, on ne peut s'empêcher d'admettre, comme une vérité qui n'a pas besoin d'autre preuve, que cette diversité extérieure de visages et de formes doit impliquer certains rapports, et présenter une analogie naturelle avec la diversité des esprits et des cœurs.

D'ailleurs n'est-il pas incontestable que les hommes jugent de toutes les choses, sans exception, d'après leur physionomie, leur extérieur, leur surface donnée? Ne concluent-ils pas généralement de ces données extérieures, tous les jours et à tous les moments aux qualités intérieures? Le médecin ne juge-t-il pas souvent mieux par l'inspection de la physionomie que par toutes les informations qu'on lui donne sur l'état du malade.

La nature entière n'est-elle pas physionomie, s'écriait avec raison le père des physiognomonistes? Surface et contenu? Corps et âme? Effet extérieur et force intérieure? Principe invisible, palpable et visible? Quelle est la connaissance humaine qui ne soit basée sur les signes extérieurs, les caractères, le rapport du visible avec l'invisible, du perceptible avec l'imperceptible?

La physiognomonie et sa fille aînée la buccomancie, ne sont-elles pas, dans toute l'acception du mot, l'âme de tous les jugements de l'homme, de tous ses efforts, de toutes ses actions, de toutes ses sensations agréables ou désagréables, produites en lui par les objets extérieurs?

Chaque insecte connaît son ami et son ennemi, dit Zimmermann; chaque enfant aime ou craint, sans savoir pourquoi, par les effets des physionomies. Il n'y a pas un

homme sur notre globe qui, plus ou moins, ne mesure, ne compare physionomiquement tout autre homme qui se présente devant lui pour la première fois, quand même il n'aurait jamais entendu prononcer le mot de physionomie; pas un homme qui ne juge toutes les choses physionomiquement en concluant de leur valeur extérieure à leur valeur intérieure. L'art lui-même n'est basé que sur la physiognomonie. Pourquoi l'hypocrite cherche-t-il tant à imiter l'honnête homme? C'est parce que tous les yeux reconnaissent le caractère extérieur de la probité. Quel est le juge qui, avant de rendre son jugement, ne consulte pas la physionomie de l'accusé? Quel maître, quelle maîtresse de maison prend à son service un domestique, une servante, sans tenir compte de leur extérieur, de leur physionomie?

Oui, chaque homme, qu'il en ait conscience ou non, est physionomiste par instinct; oui tout être vivant sur la terre conclut, du moins à sa manière, de l'extérieur à l'intérieur, il juge ce qui de sa nature est inaccessible aux sens, d'après ce dont les sens se trouvent être frappés.

Cet aveu universel qui consiste à reconnaître que l'extérieur, le visible, la surface d'un objet en indiquent l'intérieur, la qualité; que tous les caractères extérieurs sont l'expression des qualités intérieures, m'a toujours paru d'une clarté décisive, d'une importance extrême pour la physiognomonie et surtout pour la buccomancie.

Les épigraphes que j'ai déjà citées sont autant de témoignages en faveur de la buccomancie, témoignages puisés aux sources les plus pures, les plus authentiques.

Le roi Salomon qui avait étudié toute la nature, depuis le

cèdre jusqu'au brin d'herbe, glorifia aussi dans ses divers ouvrages la physiognomonie et la buccomancie.

Dans le chapitre VI de *ses Proverbes,* versets 12 et 13, il s'écrie :

« L'apostat est un homme qui n'est bon à rien; *ses actions démentent sa bouche.* Il fait signe des yeux, il frappe du pied, *grince des dents,* parle avec les doigts. »

Dans le chapitre XIII, verset 30, Salomon ajoute :

« Celui qui pense à de noirs desseins avec un œil vif, exécute le mal en se *mordant les lèvres.* »

Dans le chapitre XVII, verset 24.

« La sagesse reluit sur *la bouche* et le visage de l'homme : l'insensé a toujours des yeux hagards. »

Dans l'*ecclésiaste,* le même Salomon, dit, chapitre XIII, versets 31, 32 :

« Le cœur de l'homme change la physionomie et la bouche de l'homme, et les rends bonnes ou mauvaises. »

Dans le chapitre XIX, versets 26, 27 :

« On connaît une personne à la vue, et on discerne à l'air du visage, l'homme de sens. Le vêtement du corps, *le ris des dents* et la démarche de l'homme font connaître ce qu'il est. »

La médecine moderne a surtout constaté l'infaillibilité de la buccomancie, c'est-à-dire la certitude des jugements physiognomoniques qui dérivent de l'examen et de l'étude des diverses parties de la bouche.

Voici ce que dit à ce sujet M. Descurets dans sa *Médecine des passions :*

I

Eloquente, même jusque dans son silence, la bouche est,

après les yeux, la plus expressive de toutes les parties du visage.

II

Le caractère est, en général, d'une trempe analogue aux lèvres; ferme, mou ou mobile comme elles.

III

Des lèvres grosses et bien proportionnées indiquent de la bonté, de la franchise ;

IV

Charnues, elles indiquent un penchant prononcé à la sensualité et à la paresse ;

V

Rognées, elles inclinent à l'avarice.

VI

Une lèvre supérieure qui déborde un peu est la marque d'une bonté affectueuse ;

VII

L'avancement de la lèvre inférieure correspond plutôt à une froide bonhomie ;

VIII

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu décèle un esprit plein d'enjouement et de douce malice ;

IX

Une bouche resserrée dont la fente court en ligne droite, et sur laquelle le bord des lignes ne paraît pas, est l'indice du sang-froid et d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté.

X

Si elle remonte en même-temps vers les commissures, elle suppose un fonds de prétention, de vanité et de frivolité malicieuse.

XI

Une bouche doucement fermée et dont le dessin est correct, indique un esprit ferme, réfléchi et judicieux.

XII

Une bouche toujours béante est le signe de la sottise.

XIII

Toutes les fois qu'à l'ouverture de la bouche les gencives supérieures paraissent en plein comme chez les Anglais, on peut diagnostiquer beaucoup de flegme et de froideur dans le caractère.

XIV

Contrairement à l'opinion des anciens, les dents petites et courtes sont dans l'âge adulte l'attribut d'une force extraordinaire, et souvent d'une grande pénétration d'esprit.

XV

Petites et rentrantes, elles dénotent de la finesse sans méchanceté, mais pourtant un caractère difficile et vindicatif.

XVI

De longues dents sont un indice certain de faiblesse et de timidité.

XVII

Celles qui, très-saillantes, semblent reposer sur la lèvre inférieure annoncent peu d'énergie, peu d'esprit, mais un caractère caustique et toujours disposé à mordre.

XVIII

Méfiez-vous des gens qui ont constamment le sourire sur les lèvres, aussi bien que de ceux qui ont la bouche de travers, et dont le rire a quelque chose de forcé.

La Buccomancie considérée comme Science.

Je ne dissimule pas que plusieurs de mes lecteurs s'écrieront, dans un mouvement de scepticisme exclusif :

« La buccomancie, y eut-il effectivement de nombreuses vérités dans ses doctrines, ne passera jamais à l'état de science. »

Voici ma réponse à cette objection :

« La buccomancie, comme la physiognomonie dont elle dérive, peut devenir une science, aussi bien que toutes les sciences qui ne sont pas purement mathématiques. »

Aussi bien que la physique, car elle est une partie importante de la physique ;

Aussi bien que la médecine, car elle fait partie du grand art de guérir ;

Aussi bien que la chimie qui lui prête son puissant concours dans plusieurs circonstances.

Comme toutes les autres sciences, la buccomancie peut

se réduire, jusqu'à un certain degré, à des règles fixes, invariables;

Elle a des caractères positifs qu'on peut saisir, étudier, observer et enseigner ;

Comme la médecine et la physiognomonie, elle devra beaucoup abandonner à l'intuition, au sentiment; toutes les fois qu'elle n'offrira pas de règles bien précises, de caractères bien déterminés ou déterminables, dans toute l'acception du mot.

Mais si mes lecteurs et surtout mes lectrices, veulent bien ne pas perdre de vue ce que toutes les sciences non mathématiques ont de commun entre elles, elles ne feront plus la moindre objection contre le caractère essentiellement scientifique de la buccomancie.

Dès qu'une connaissance quelconque offre certains signes démonstratifs, elle est scientifique, et nous verrons bientôt de combien de découvertes morales, intellectuelles et physiques, la buccomancie enrichira le domaine déjà si fécond de la physiognomonie.

De l'utilité de la Buccomancie.

Est-il utile de connaître l'homme d'une manière claire, précise, juste, générale et particulière?

La connaissance des qualités intérieures par la conformation et les traits de la bouche sera-t-elle par conséquent utile?

A ces deux questions mes lectrices surtout, s'empresseront de répondre affirmativement.

En effet, il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir que l'usage proportionnel de chaque faculté, la satisfaction proportionnelle de chaque désir, sont bons, utiles, indispensables pour le bien être de l'homme.

D'ailleurs, parmi toutes les connaissances, celle de l'homme lui-même n'est-elle pas la plus importante, la plus utile? Qu'est-ce qui touche à l'homme de plus près que l'homme? Quelle connaissance peut avoir plus d'influence sur son bien être que la connaissance de lui-même et surtout de ses semblables?

La buccomancie qui, jusqu'à ce jour, n'avait été que très-légèrement, très superficiellement indiquée par les auteurs qui ont écrit sur la physiognomonie, peut donc, incontes-

tablement, s'approprier un mérite spécial parmi les connaissances humaines. J'ajouterai même que les signes caractéristiques dont les sens sont frappés, c'est-à-dire les connaissances naturelles sont généralement les plus sûres et par conséquent les plus utiles : c'est donc, comme étude générale, et non seulement comme connaissance particulière de l'homme, que la buccomancie aura une double utilité.

Que rencontrons-nous en entrant dans la vie? La société de nos semblables. Par sa nature, l'homme est appelé à vivre avec l'homme. La connaissance de l'homme est donc indispensable à chacun; mais dans des milliers de cas nous ne pouvons pas juger les hommes d'après leurs actions, leurs antécédents, leurs bonnes ou mauvaises inclinations que nous ne connaissons pas; quel moyen plus prompt, plus facile, plus infaillible, plus loyal, de sonder les individus, que la science des physionomies, et par conséquent la buccomancie qui résume ou du moins contient les principaux éléments de la physiognomonie?

La buccomancie nous donne un sens nouveau : c'est un troisième œil qui nous sert à découvrir des secrets enfouis dans le cœur de nos semblables. Là où un spectateur inattentif et qui n'a jamais observé les physionomies ne verra rien, l'œil exercé du connaisseur en buccomancie découvrira la vertu à travers les voiles qui la couvrent : la perfidie, la trahison sont leurs triples replis ; l'amour, la haine, l'indifférence, l'avarice, la bonté; le crime et la grandeur d'âme, ne peuvent échapper à ses investigations.

En ce qui me concerne particulièrement, je dois avouer que l'étude de la buccomancie et l'extension de mon sentiment physiognomonique, m'ont beaucoup servi dans la

carrière que j'ai déjà parcourue ; j'ajouterai même que dans plusieurs circonstances, la buccomancie a été pour moi un auxiliaire indispensable : j'aurai occasion de le démontrer par plusieurs faits qui me sont particuliers.

Axiomes et Principes généraux sur la Physionomie humaine.

I

Que n'ai-je, disait le savant Huart, des dessinateurs assez habiles pour épier et pour rendre exactement les contours de la bouche au moment où elle rit! un traité complet du rire serait un manuel des plus intéressants pour la connaissance de l'homme.

II

Qui rit bien est bon.

III

L'expérience nous démontre que la délicatesse ou la rudesse des contours en général, et de ceux de la bouche en particulier, correspondent avec la douceur ou la vivacité caractère.

IV

Les parties de tout corps ont une signification tellement prononcée qu'il suffit d'en voir l'ensemble dans un objet donné, pour juger aussitôt de ce dernier, avec autant de promptitude que de justesse. Ainsi, dit l'auteur d'un manuscrit cité par Lavater, pour ne parler que des extrémités les plus frappantes, tout le monde regardera à première vue l'éléphant comme le plus intelligent, et le poisson comme le plus borné des animaux.

V

Le haut du visage jusqu'à la racine du nez, est le siège du travail intérieur qui s'opère en nous : le bas du visage et surtout la bouche servent à la manifestation extérieure de nos pensées et de nos résolutions.

VI

Un nez fort en saillie et une bouche avancée annoncent l'éloquence, l'assurance, l'indiscrétion, l'insolence, la friponnerie, et en général tous les défauts qui supposent de la hardiesse dans l'exécution.

VII

Le nez est le siège du dédain : un léger mouvement du nez exprime l'ironie.

VIII

La lèvre supérieure renversée indique l'effronterie, l'insolence, quelquefois la menace.

IX

Une lèvre inférieure avancée dénote un homme fanfaron, bravache, stupide.

X

Ce qui rend ces signes encore plus expressifs, c'est le port de la tête, soit qu'elle se lève peu à peu, soit qu'elle se retourne lentement. Le premier de ces gestes est le signe du dédain où le nez joue un grand role : l'autre est l'expression de la plus audacieuse témérité, expression à laquelle la lèvre inférieure concourt principalement.

XI

Un menton pointu indique plus souvent la ruse qu'un menton reculant.

XII

La forme droite du nez indique de la gravité, sa courbure et ses inflexions sont la marque d'un esprit généreux.

XIII

Une lèvre supérieure aplatie sur les dents, et qui ne ferme pas trop bien, dénote un caractère timide ; une lèvre inférieure de la même forme indique un homme circonspect dans ses paroles, une femme sur la discrétion de laquelle on peut compter.

XIV

Le visage étudié sous le rapport de la largeur, est de deux espèces principales :

La première est celle où les joues forment des surfaces presque égales, où le nez est en proéminence à l'instar d'une colline, où la bouche s'allongeant en ligne droite, fait l'effet d'une coupure de sabre, et où les mâchoires ne forment qu'une ligne légèrement courbée. Une pareille forme de figure indique l'inflexibilité, l'entêtement.

La seconde est celle où le nez a un dos fortement prononcé, et où toutes les parties des deux côtés forment entre elles des angles aigus. Les os de la joue sont alors imperceptibles; les lèvres reculent de côté et d'autre : la bouche aussi recule ou bien elle se concentre en une ouverture ovale; les mâchoires se terminent en pointe aiguë vers le menton. A ces signes vous reconnaîtrez l'activité, la finesse, la hardiesse dans les affaires.

XV

Chaque bouche a ses mouvements, ses contractions favoris qui donneraient l'idée complète du caractère de chaque individu, si on voulait, ou plutôt si on pouvait saisir ses divers mouvements avec le crayon ou le pinceau.

XVI

Ce qu'il y a d'irrégulier et de dérangé dans la conformation de la bouche peut aussi bien provenir de causes intérieures que de causes extérieures. Mais la régularité nait exclusivement de l'accord qui règne entre des causes de double nature. D'où il suit que la buccomancie telle que je l'ai étudiée, telle que je l'enseigne, découvre plutôt le bon que le mauvais côté du caractère. Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut excepter les moments où les individus dont on étudie le caractère d'après la buccomancie, sont agités par de mauvaises passions. Le buccomancien ne doit juger qu'à l'état calme : Les passions bouleversent momentanément la bouche la plus pure, la plus parfaite.

XVII

Le but de la buccomancie n'est pas seulement de deviner

les caractères individuels, mais plutôt de connaître et d'apprécier le caractère humain en général.

XVIII

Je place au rang des lois éternelles, s'écrie le père de la physiognomonie, celle-ci :

La première impression est la seule vraie.

Pour soutenir cette proposition, il me suffit d'ajouter que j'ai la croyance du fait, et que je m'en rapporte à la croyance des autres.

Un homme qui m'apparaît pour la première fois et qui m'affecte, est pour moi être sensible, ce que l'image du soleil peut être pour un aveugle-né, qui recouvre la vue.

Rousseau disait avec raison d'un homme célèbre :

« Cet homme me déplait, et cependant il ne m'a fait « aucun mal. Avant qu'il en vienne là, je dois rompre « avec lui. »

Appliquant à la buccomancie étudiée et reconnue comme science, les préceptes de physiognomonie cités par Lavater, je dis avec assurance, avec certitude à mes lecteurs :

« Si tel sourire vous déplait, si telle forme de bouche, si « telle conformation ou disposition des dents d'une personne « vous inspirent de la méfiance ou de la répulsion à pre- « mière vue, imitez Rousseau, coupez avec elle avant « qu'elle ait eu le temps, l'occasion ou l'idée de vous faire « du mal. »

XIX

La physiognomonie est aussi nécessaire que le langage, à l'homme qui fréquente le monde et veut le connaître. La buccomancie qui embrasse la plus grande partie des

études physiognomoniques est aussi indispensable pour celui qui veut sonder, avec le double flambeau de l'observation et de la science, les secrets que la nature a cachés dans la bouche de chaque individu.

XX

La buccomancie est un miroir : le sage le consultera et s'efforcera de corriger ses défauts; le sot se détournera après s'être contemplé, et restera ce qu'il était auparavant.

XXI

Chaque bouche a son bon et son mauvais côté : celle-ci a des dispositions que celle-là n'a pas : toutes ne possèdent pas une portion de bien égale.

Certaines femmes ont naturellement quelque chose de si grand et de si noble dans la bouche, surtout dans le sourire, qu'elles inspirent le respect au premier abord.

XXII

J'ai constaté quatre espèces de sourires : le *vif,* l'*affectueux,* le *moqueur,* l'*indifférent.* Pour déterminer avec facilité et précision ce qu'il y a de vrai ou de faux, de précis ou de vague dans une assertion buccognomonique, il suffit d'en faire l'application à un visage connu, à celui d'un ami ou d'un ennemi.

XXIII

Le premier moment où une bouche se présente à vous dans son véritable jour, vous prévient-il en sa faveur? Cette première impression vous est-elle agréable? Vous sentez-vous, après avoir examiné le contour et la forme des lèvres, l'expression du sourire, la forme et la disposi-

tion des dents, plus content de vous-même? Soyez sûr que la personne dont la bouche vous a ainsi séduit, ne perdra jamais dans votre estime, ni dans votre affection. La nature vous a formés l'un pour l'autre.

XXIV

Un petit nez, un long pallium, un teint pâle, des lèvres toujours agitées, dénotent des caractères multiformes, actifs, exercés à tout, même à l'intrigue; d'un esprit quelquefois très clairvoyant, quelquefois très faux, même jusqu'à l'absurde.

XXV

Une bouche ordinairement fermée et un menton large dénotent un caractère entêté, rude, opiniâtre.

XXVI

Une femme dédaigneuse et caustique, dit Lavater, n'est jamais propre à l'amitié ;

Aucune femme, quelles que soient sa ruse et sa prudence, ne parvient à cacher de pareilles dispositions ;

Vous n'avez qu'à observer le profil, le mouvement des ailes du nez et de la lèvre supérieure, toutes les fois qu'il est question devant elle d'une de ses rivales ou de toute autre femme qui fait sensation, quand même elle ne serait pas sa rivale.

XXVII

On doit toujours être fort circonspect avec toute femme qui rit peu, mais sourit beaucoup, et dont le fréquent sourire est empreint d'un dédain ironique.

XXVIII

La femme dont la physionomie gagne par le sourire, sans que le rire dérange le moins du monde la parfaite harmonie de la bouche; celle qui, sans le vouloir, sourit gracieusement et répand autour d'elle une confiante sérénité, est presque infailliblement douée d'un noble caractère.

XXIX

Si une femme du grand monde sait à son gré tendre et et détendre sa bouche, et la tenir, pour ainsi dire, en bride, au moment même où votre œil se fixe sur elle, méfiez-vous : c'est un caractère équivoque ; vous pourriez trouver chez elle l'amabilité, les grâces, mais, dans aucune circonstance, vous ne devez vous attendre de sa part à des témoignages d'une amitié constante et fidèle.

XXX

Un caractère dur chez la femme se reconnaît aux signes suivants :

Un petit nez court et très-pointu, ou grossièrement arrondi, avec de larges narines ;

Des traits fortement gravés, longs et non interrompus dans les joues, à côté du nez et vers les lèvres ;

Des dents inférieures fort avancées sous des dents supérieures fort longues ou fort courtes ;

Un front perpendiculaire très-haut ou très-court.

XXXI

Les femmes ambitieuses, d'une nature portée à la galanterie, et qui, malgré toutes les règles de la prudence, s'oublient très-facilement, ont des yeux roulants, un nez arqué, les joues rougeâtres ; leur bouche est rarement tranquille ;

le bas de leur menton est fortement prononcé, leur front très-arrondi, d'une peau douce et plissée, molle et presque pendante.

XXXII

Des lèvres sensiblement rentrantes, ni ouvertes, ni closes, ni très-petites, ni très-grandes, un nez un peu recourbé et à large dos, dénotent un caractère mâle, une fermeté active et prudente.

XXXIII

La femme qui porte sa tête en arrière et la relève, et dont la bouche est continuellement contractée par un sourire forcé, dont les incisives supérieures s'avancent sur les inférieures, surtout si elle admire avec complaisance ses petits pieds, est entêtée et orgueilleuse. Si, outre ces signes, vous remarquez encore qu'en élargissant ses yeux déjà grands, elle regarde tout par-dessus l'épaule, qu'elle répond toujours sèchement et brièvement, et qu'elle termine sa réponse par un sourire froid et ambigu, méfiez-vous : cette femme a le goût du mensonge; elle est même fourbe et avare, impérieuse.

XXXIV

Si la démarche d'une femme est sinistre et décidément fatale, disent Lavater et Hammer, si elle a coutume de s'avancer avec une précipitation dédaigneuse, méfiez-vous ; tenez-vous en garde contre les grâces de son esprit et contre l'attrait de la confiance qu'elle paraît vous témoigner. Ayez surtout recours aux indices que vous fournit la buccomancie : étudiez sa bouche que vous trouverez en harmonie avec sa démarche, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que sa conduite est dure et fausse comme sa bouche. Com-

parez sa démarche et les plis de sa bouche, et vous serez étonné de l'accord qui règnera entre ces caractères.

XXXV

Une bouche horizontale dans l'ensemble, dont la lèvre supérieure et la ligne centrale s'abaissent au milieu, et cependant à quelque profondeur, et dont la lèvre inférieure n'est pas plus grande que la supérieure, indique une nature élevée, un caractère noble et ferme.

LIVRE TROISIÈME.

Quelques mots sur l'étude de la Buccomancie.

Tout homme a dans la bouche quelque chose de particulier qui le caractérise ; j'ai déjà dit quels sont ces traits caractéristiques pour toutes les bouches sans exception.

Mais on trouve aussi très-souvent des traits particuliers d'une signification tranchante. C'est sur ceux-là que le buccomancien portera principalement son attention. Chez quelques hommes, les signes qui les font de suite reconnaître comme penseurs ne se trouvent parfaits que dans quelques plis du front.

Quelques hommes *bons* ne portent le caractère de la *bonté,* dit Lavater, que dans la *visibilité,* la forme, la pose et la couleur des dents. Quelques mécontents ne trahissent

ce caractère que par des signes triangulaires ou des enfoncements aux joues.

La bouche la plus belle est susceptible de se détériorer, comme la bouche la plus laide de s'embellir d'une manière inexprimable. Mais toute forme de bouche et toute bouche ne peuvent se détériorer ou s'embellir que d'une certaine manière et à un certain degré. Le buccomancien doit donc étudier le degré de perfection et de décadence qu'une bouche quelconque peut atteindre. Il devra se représenter souvent la bouche la plus imparfaite en présence de l'action la plus noble, et la bouche la plus noble, la plus belle, en présence de l'action la plus mauvaise, la plus honteuse.

Les caractères positifs dans une bouche annoncent toujours quelque chose de positif ; mais la buccomancie ne doit pas oublier que leur absence, au lieu d'annoncer en général l'absence des qualités correspondantes, n'annonce que l'absence d'une espèce particulière.

Lorsqu'un trait principal de la bouche est marquant, le trait accessoire l'est aussi. Le plus petit doit avoir sa cause suffisante comme le plus grand.

Le buccomancien, comme le physiognomoniste, doit se fier à sa première impression, surtout si elle est soudaine, plus encore qu'à une simple observation. Plus la découverte aura été impression, plus l'induction qu'on voudra faire sera longue et étendue. Cependant le buccomancien ne doit pas négliger l'observation ; je lui conseille, au contraire, de dessiner dans sa pensée le trait, la forme de la bouche qui l'aura frappé, et en même temps ce qu'il saura imaginer de plus opposé.

S'il veut connaître à fond la science nouvelle de la bucco-

mancie, qu'il ne perde aucune remarque, pas même la plus accidentelle et qui lui paraît sans importance; il doit recueillir toutes ses observations; le temps viendra où il pourra tirer parti de ses études partielles sur la bouche de tel ou tel individu.

Il y aurait présomption à dire que le buccomancien doit juger sans appel d'après un seul signe de la bouche, mais il est incontestable que souvent il le peut. Il y a parfois dans la bouche des traits isolés qui n'en sont pas moins des caractères infaillibles des dispositions et des passions particulières.

Il y a des fronts, des nez, des lèvres, des gencives, des yeux qui, par eux-mêmes, indiquent de la force ou de la faiblesse, de la douleur ou de l'emportement, de la noblesse ou de la bassesse. Le buccomancien ne doit donc pas négliger le moindre trait de la figure; mais il doit aussi rassembler tout; considérer l'ensemble de la forme de la bouche, de la dimension des lèvres, de leur épaisseur, de l'état de conservation des dents, de la couleur des gencives, des muscles buccaux; il ne doit négliger aucun de ces traits isolés, mais il est utile, pour ne pas dire indispensable, qu'il les rattache à l'ensemble de chaque chose détachée.

Il y a certains moments favorables pour procéder aux observations buccales; le moment de l'apparition soudaine, imprévue; le moment de l'abord; le moment de l'aller et venir; le moment qui précède l'explosion soudaine d'une passion, surtout celui où la présence d'une personne influente interrompt la passion. Mais c'est surtout dans une conversation vive et animée qu'on doit étudier physiognomoniquement la bouche de la personne dont on veut connaître le caractère, les qualités et les défauts. Dans ces rapides

moments d'expansion, les lèvres, les gencives, les joues, les dents, deviennent autant de signes révélateurs.

Bases de la Buccomancie.

L'étude de la buccomancie repose sur six principes :

1° Sur l'*expression de la figure en général;* 2° sur *le mouvement corporel;* 3° sur *le ton de la voix;* 4° sur *la texture de la chair;* 5° sur *la couleur;* 6° sur *les organes buccaux.*

Ces principes étant admis de temps immémorial par les physiognomonistes, j'ai dû y puiser de précieuses découvertes buccognomoniques. En effet, l'expression générale de la figure correspond aux mouvements de la bouche et à la disposition des dents. Dans la douleur, la bouche se contracte; dans la colère, les lèvres s'agitent et un fréquent grincement de dents annonce la tempête intérieure. Dans la joie, la bouche s'épanouit comme une rose; en un mot, dans l'expression générale de la figure, il n'y a pas une contraction, un mouvement auquel ne participent les divers organes buccaux.

D'après les principaux physiognomonistes, le mouvement corporel, s'il est vif, annonce un tempérament plus chaud,

tandis que s'il est lent, on peut en augurer la faiblesse ou la mollesse. Ici encore la buccomancie se trouve parfaitement d'accord avec la physiognomonie en général, et même avec la séméïotique médicale. En voyant le mouvement corporel d'une personne, il est facile de décrire les organes buccaux, même avant d'avoir vu son visage. Si ce mouvement est vif, les lèvres sont très régulières dans leurs proportions, les dents bien rangées presque toujours dans un état de parfaite conservation.

Le ton de la voix joue surtout un grand rôle dans la buccomancie. Il est impossible en effet, de ne pas comprendre de prime-abord combien la conformation de la bouche doit influer sur la voix ; si un ton de voix grave et fort, physiognomoniquement parlant, annonce un caractère mâle et fort; soyez-sûr que ces mâles accents ne peuvent sortir que d'une bouche bien accentuée et garnie de toutes ses dents.

La *texture de la chair* elle-même peut très souvent guider l'observateur dans ses recherches buccognomoniques.

Si la peau sèche, dure ou solide indique un tempérament ferme, robuste, mais peu sensible, elle indique aussi une denture très-forte, des dents œillères proéminentes et une bouche qui se rapproche de la gueule du lion : si la texture douce et molle indique une complexion délicate, sensible, mais inconstante, elle dénote aussi des organes buccaux délicats, finement dessinés, des lèvres d'une mobilité extrême. La couleur de la peau, ou pour mieux dire le teint, est une indication des plus utiles, des plus fréquentes, admise par les physiognomonistes et les médecins; si le teint est vif, florissant et vermeil, il indique une complexion sanguine,

irritable, et par contre-coup des dents d'une extrême blancheur, inaccessibles au tartre, des lèvres fortement colorées. Le teint pâle ou jaunâtre annonce un tempérament bilieux, et en même-temps des dents qui jaunissent de bonne heure, se carient si on n'en prend un soin extraordinaire, des lèvres grosses et flétries.

Les cheveux eux-mêmes fournissent des indications très sûres pour l'étude de la buccomancie; la physiognomonie reconnaît que s'ils sont rudes et grossiers comme des crins d'animaux, ils décèlent une complexion dure et insensible, mais vaillante et audacieuse. Tout buccomancien reconnaîtra sans difficulté que la même séméïotique peut s'appliquer aux organes buccaux. En effet, les hommes chevelus et barbus ont presque toujours les dents œillères très développées, les canines aiguës, la lèvre supérieure relevée, la bouche arquée comme la gueule du lion.

Les cheveux fins, mous et ordinairement blonds, dénotent un caractère faible, timide, voilà pourquoi la nature qui n'agit qu'avec un ensemble admirable accompagne cette variété de chevelure d'une organisation dentaire faible, délicate et sujette à mille accidents.

La Buccomancie est un sentiment universel.

J'entends par Buccomancie cette sensation produite par certains organes, certaines parties de la bouche, sensation immédiatement accompagnée d'une idée présomptive sur l'intérieur et l'esprit d'un homme, sur certaines qualités de l'âme. J'ai depuis longtemps acquis la conviction que ce sentiment est très général, et qu'il n'y a pas un homme auquel la nature n'ait donné, comme je l'ai déjà dit, le sentiment buccognomonique.

Toute bouche humaine, de même que toute figure dont elle est la partie la plus importante, excite en nous des sensations particulières ou produit une impression spéciale. Je sais bien que les impressions et sensations produites par le même objet sur divers spectateurs sont différentes, que les jugements portés sur une même bouche sont parfois contradictoires; mais on ne peut disconvenir qu'il n'existe certains traits extérieurs, certaines expressions dans une même bouche, sur lesquels les mêmes observateurs porteront le même jugement.

Les personnes qui ne voudront pas s'en rapporter à leurs propres impressions n'auront qu'à attendre quelques jours pour juger d'après la bouche les individus qu'elles désireront connaître; qu'à faire attention à ce qu'elles entendront dire; les indications buccognomoniques ne leur feront pas défaut.

— Que pensez-vous de tel ou tel, dira-t-on, mille fois par jour?

— Il a la bouche de travers.

— De vilaines dents.

— Des lèvres minces, il faut se méfier.

— Des lèvres épaisses et rosées, on peut compter sur la douceur de son caractère.

— Les dents œillères proéminentes, il est courageux et en même temps cruel.

— Sa bouche me séduit.

— Son sourire m'enchante, et si cet homme trompe quelqu'un, il ne faudra plus se fier à personne.

Mais la preuve la plus convaincante de la généralité du sentiment buccognomonique, c'est-à-dire de la perception obscure des caractères d'après la forme et la disposition de la bouche, c'est la quantité de mots buccognomoniques qui se trouvent dans toutes les langues et surtout de proverbes qui ont trait à la buccomancie.

Ovide ne disait-il pas dans son *art d'aimer.*

Noscitur à labiis quàntum.....

N'ai-je pas déjà cité plusieurs passages tirés de Salomon qui prouvent que ce roi philosophe et en même temps naturaliste et buccomancien, avait apprécié, étudié le sentiment buccognomonique.

Le poète Jean de Meung ne dit-il pas dans son roman de *la Rose :*

Grosse lèvre appelle baisers.

Demandez à un espagnol ce qu'il pense des dents humaines, il vous répondra par ce proverbe :

Mas vale un diente.

Que un diamante.

Une dent vaut plus qu'un diamant.

Le roi Salomon, dont le témoignage incontestable servira souvent de point d'appui à mes doctrines, ne disait-il pas dans son enthousiasme poétique à la reine de Saba qui était venue le visiter du fond des dèserts :

« Vos dents sont blanches comme un troupeau de jeunes « brebis nouvellement tondues et qui sortent du bain. »

En parlant de la belle Panthée, le philosophe Lucien me fournit encore un témoignagne en faveur de la généralité du sentiment buccognomonique :

« Comment, dit-il, en faisant le portrait de Panthée, pour- « rais-je vous peindre la beauté de ses dents qu'elle mon- « trait en riant? Blanches, égales, serrées les unes contre « les autres, elles offraient par leur disposition l'image d'un « très beau collier de perles, les plus unies et les plus bril- « lantes ; elles étaient le reflet de son cœur, le miroir de « sa belle âme. »

Dans son poème sur les *noces de Julie et de Manlius*, le poète Catulle ne dit-il pas sous l'inspiration du sentiment buccognomonique ?

Jam licet venias, marite
Uxor in thalamo est tibi
Ore floridulo nitens.

« Tu peux venir, ô mon époux, ton épouse t'attend dans « le lit nuptial, avec sa bouche fleurie. »

Et pour ne pas chercher dans l'antiquité toutes nos preuves sur l'universalité du sentiment buccognomonique, je vais citer une maxime du plus grand philosophe du siècle dernier, Jean-Jacques Rousseau ; La voici :

« Il n'y a pas de vilaine femme avec de belles dents. »

Les dents, dit M. Fournier dans le tome VIII du *diction-*

naire des sciences médicales, sont le plus bel ornement de la figure humaine ; leur régularité, leur blancheur constituent cet ornement.

Ces qualités flattent nos regards et ajoutent de nouveaux agréments à la beauté des traits du visage. La bouche excède-t-elle les proportions de son dessin ordinaire, de belles dents dissimulent cette erreur de conformation, et souvent même le prestige qui résulte d'une denture parfaite est tel qu'il nous semble que cette bouche ne serait pas bien si elle était plus petite.

La médecine elle-même a toujours reconnu et reconnait encore l'universalité du sentiment buccognomonique, puisque les dents, la couleur des gencives et des lèvres ont toujours été considérées par elle comme autant de signes qui servent à indiquer la constitution, le tempérament, la complexion et les maladies des individus. Presque tous les auteurs s'accordent à dire que dans l'état de santé et de maladie, les dents offrent des signes ou caractères qui permettent d'étudier à coup sûr la constitution physique des individus, et jusqu'à un certain point les médecins regardent l'état, la conformation des dents comme un pronostic presque certain.

Ce que les médecins appliquent à la constitution physique ne puis-je pas avec la même sureté l'appliquer aux facultés intellectuelles, au moral de chaque individu ? Puisque la conformation de la bouche, l'état de conservation des dents sont consultés avec succès par la séméïotique médicale, le buccomancien ne doit-il pas s'empresser de recourir à cet oracle permanent qui lui révèlera d'importants secrets sur les qualités et les défauts, les vertus et les vices des personnes avec lesquelles il est appelé à vivre ?

Ces questions sont depuis longues années résolues affirmativement ; le sentiment buccognomonique si généralement répandu ; nous l'exerçons non seulement sur les hommes présents à nos yeux, mais encore sur des portraits, des dessins, des silhouettes ; quel est celui d'entre nous qui, en voyant le contour d'une bouche fidèlement dessiné, n'en saura pas deviner l'expression ?

Oui, fort du témoignage des plus célèbres auteurs de l'antiquité, de celui des plus judicieux et profonds observateurs de ce siècle, fort de mes études et de mes observations personnelles, je proclame l'universalité du sentiment buccognomonique.

Le développement du sentiment buccognomonique peut-il être nuisible.

Plusieurs personnes qui ont depuis longtemps reçu de moi quelques confidences sur la publication de cet ouvrage, m'ont fait des objections auxquelles je n'ai pas eu de peine à répondre ; mais comme elles pourront se renouveler surtout lorsque mon ouvrage sera entre les mains du public, je dois tâcher de les résoudre par avance.

« Vous me parlez de l'utilité de la buccomancie, me disait « un jour une comtesse allemande qui s'est beaucoup occupée

« de physiognomonie, qui a lu, commenté les ouvrages de « de Lavater, de Gall, d'Hammer, de Zimmermann : j'ai « beaucoup étudié la physiognomonie et je vous assure que « j'ai bien des torts à lui reprocher, torts qui s'appliquent « infailliblement à la buccomancie qui est réellement la grande « artère des observations qu'on fait sur la figure et les traits « de l'homme en général. »

— Quels sont ces torts, madame ? lui dis-je enchanté de trouver des objections à vaincre.

— Que de malheurs, monsieur, n'allez-vous pas causer par votre buccomancie ! Croyez-vous que vous autres hommes et nous surtout femmes, ne sommes pas assez naturellement enclins à critiquer, à blâmer, à épier les fautes des autres? Dans quel but voulez-vous enseigner l'art fatal de censurer autrui sur un trait épuivoque? apprendre aux hommes à saisir les secrets du cœur, les défauts les plus cachés, la moindre mauvaise pensée, n'est-ce pas un danger ?

— Mon but, madame, répondis-je est le même que celui du médecin qui vous dit d'user de tel ou tel aliment, de ne pas prendre de bains trop chauds, de faire beaucoup d'exercice, de mettre de la régularité dans vos repas, si vous voulez conserver votre santé. Mon but est le même que celui d'un ami fidèle qui, ayant entendu un de vos ennemis comploter votre perte, se hâte de vous prévenir de ses coupables desseins et vous révèle les dangers qui vous menacent.

— Je n'ai jamais nié, reprit la dame, l'utilité de physiognomonie en général et de la buccomancie en particulier, mais cette science n'est-elle pas perfide ; la connaissance des individus, de leur caractère, de leurs penchants, n'entraînera-t-elle pas de graves dangérs ?

— Toute chose, ici bas, madame, a son bon et son mauvais côté. L'homme abuse de tout, même de la science, et je sais bien que certaines personnes pourront faire abus de la buccomancie. Mais lorsque je me représente les incontestables résultats de mon œuvre, je n'hésite plus et je travaille seulement à augmenter son utilité, à faire disparaître tout ce qu'il peut y avoir de dangereux: à chaque pas que je fais, depuis quinze ans, dans mon travail buccognomonique, je m'affermis dans la conviction que je me rends utile à mes semblables, à la société entière.

D'ailleurs, madame, je n'enseigne ni la magie, ni une science occulte; les secrets que révèle la buccomancie, on peut facilement les découvrir par l'intuition, par l'observation, par l'étude des physionomies. La buccomancie n'est que le résultat des sensations, des observations et des conclusions renfermées dans le sentiment physiognomonique dont vous ne pouvez nier l'universalité. N'oubliez pas, madame, vous surtout qui avez étudié les grands physionomistes, n'oubliez pas que les caractères extérieurs n'existent que pour révéler l'intérieur. N'oubliez pas que l'homme ne saurait rien et ne pourrait rien savoir s'il lui était défendu de connaître l'intérieur par l'extérieur.

Partout et toujours, dans toutes les réunions, les hommes jugent physiognomoniquement, les uns d'après des perceptions claires et distinctes, les autres d'après des sentimens confus.

— Espérez-vous, s'écria la dame, faire de la buccomancie une science systématique?

— Non certes; mais je vous demande, madame, si jusqu'à ce jour vous n'avez pas rencontré dans le monde beaucoup de personnes qui aiment à se prévaloir du talent qu'elles

ont de deviner ce que pensent les individus au premier coup d'œil, à première vue?

— J'en ai connu beaucoup.

— Maintenant je vous demande, madame, si je n'ai pas rendu un important service en apprenant aux hommes à juger non plus obscurément, mais en toute sureté, grâce aux divines clartés de la buccognomonie? si je ne suis pas utile à la société, en substituant un sentiment délicat, juste, éclairé, à un sentiment confus, erroné? Ne vaut-il pas mieux instruire ses semblables, perfectionner leur jugement, que de les exposer à se prononcer sur des physionomies d'une manière aussi absurde qu'irréfléchie?

— Les raisons que vous me donnez sont fondées et sérieuses, fit la dame qui avait épuisé ses objections et battait déjà en retraite.

— Croyez-vous que la buccomancie sera de quelque utilité?

— Cela me parait incontestable, et à dater de ce jour je deviens votre disciple. La buccomancie comme la physiognomonie présente quelques dangers, mais la somme du bien dépasse considérablement celle du mal : je ne doute plus, je deviens buccomancienne. . . . .

. . . .

Six mois s'étaient écoulés et je ne songeais déjà plus à la baronne allemande, lorsque je la vis entrer un matin dans mon cabinet.

— Ah! monsieur, me dit-elle, j'avais hâte d'arriver, pour vous remercier de l'important service que vous m'avez rendu en m'initiant aux secrets de la buccomancie.

Figurez-vous qu'il y a environ trois mois, j'ai été sur le

point de marier ma fille à un secrétaire d'ambassade, excellent parti ; le jeune vicomte est riche, il a, dit-on, devant lui un bel avenir ; mon mari était dans l'enchantement, ma fille ne rêvait que corbeille de noces ; mais on avait compté sans la buccomancie : j'étudiai la bouche du vicomte, et après un quart d'heure d'observations buccognomoniques, je m'écriai de ma voix la plus solennelle : *Ce mariage ne se fera pas.*

Mon mari eut beau me traiter de folle ; j'insistai, et comme toute femme qui insiste finit toujours par l'emporter, le mariage ne s'est pas fait : je m'en félicite, ma fille aussi ; apprenez, monsieur le Buccomancien, que grâce à vous, je passe pour une prophétesse.... Mais revenons au mariage manqué. Savez-vous pourquoi j'ai mis mon veto ?

— J'attends vos révélations, madame.

— Les voici, monsieur : guidée par vos principes buccognomoniques, j'étudiai la bouche du vicomte ; je remarquai son front dur et raide, ses joues étroites, son menton osseux, sa bouche longue, ouverte, de sorte qu'il semble que le visage soit fendu en deux. . . ses dents longues et clair-semées.

Je m'écriai aussitôt avec terreur : ce jeune homme est un *fou méchant ;* il rendrait ma fille la plus malheureuse des femmes... il la tuerait peut-être.....

Et comme je vous l'ai déjà dit, le mariage ne s'est pas fait.

— Madame, avez-vous acquis depuis la certitude que vous ne vous étiez pas trompée dans vos observations buccognomoniques ?

— Oui, monsieur, et voici comment : le vicomte, congédié par moi, fut adressé à une dame suédoise qui, séduite par ses belles paroles, lui a donné sa fille en mariage. Ah! monsieur! quelle déplorable union! Quinze jours après son entrée en

ménage, le vicomte, dans un accès de monomanie furieuse, a tué sa jeune femme. J'avais deviné juste, ce diplomate était le type du *fou méchant,* que les physiognomonistes comparent aux ours.

— Vous voyez donc, madame, que la buccomancie est bonne à quelque chose.

— Ah, monsieur, c'est une science sublime, indispensable!

— N'exagérons pas, madame; la buccomancie complète les études physiognomoniques dont se sont occupés plusieurs savants distingués; elle est destinée, je crois, à opérer une révolution dans la diagnostique intellectuelle et morale; mais elle a besoin d'être propagée par des apôtres, dont le zèle, la ferveur et le dévouement viennent prêter leur concours à votre chaleureux enthousiasme.

— Comptez sur moi, monsieur; je suis buccomancienne à la vie et à la mort.....

Cette conversation avec la dame allemande, conversation qui se trouve pour ainsi dire stéréotypée dans ma mémoire, est la réponse la plus péremptoire que je puisse faire aux personnes qui ne voient que les rares inconvénients de la buccomancie, et ne veulent pas en apprécier les immenses avantages.

« Chaque tempérament, chaque caractère a son bon et « son mauvais côté, dit Saint-Paul dans son *épitre aux* « *Corinthiens,* chapitre XII, versets 14-25; celui-ci a des « dispositions que celui-là n'a point. Tous ne possédent pas « au même degré une somme de bien égale. L'or a plus de « valeur que l'argent, et cependant nous nous passons plus « facilement de l'un que de l'autre; l'absinthe, plante sans « apparence, et désagréable par le goût et l'odeur, est plus

« salutaire que la tulipe brillante, que l'œillet aux suaves « parfums, et de cette manière chaque chose contribue pour « sa part à la perfection du tout.»

Appliquant à la buccomancie ces paroles de l'apôtre, je dirai, non sans quelque fondement, que cette branche, jusqu'à ce jour méconnue de la physiognomonie, va compléter les moyens qu'on a déjà de connaître l'intérieur de l'homme, c'est-à-dire ses penchants, ses qualités, ses défauts, ses vertus et ses vices.

Des Dents humaines comparées à celles des animaux.

Aristote, chez les anciens, et Porta, chez les modernes, ont les premiers fait de longues et savantes recherches sur les ressemblances qui existent entre les physionomies des hommes et de certains animaux. Porta, doué d'un esprit investigateur et surtout d'une imagination ardente, a été le premier qui s'est appliqué à rendre la question bien sensible, en plaçant les unes à côté des autres des têtes d'animaux.

Voici, du reste, le jugement de Lavater sur ce célèbre physiognomoniste :

« La chose en elle-même est aussi vraie que rien au « monde, et si l'on s'arrête à la vérité de la nature, sans « rapprocher les ressemblances plus près qu'elles ne le sont « en effet, il n'y a aucun danger qu'on aille trop loin dans « cette question. Mais Porta, à ce qu'il me semble, en « s'abandonnant à une imagination trop complaisante, s'est « trompé bien souvent, et a trouvé des ressemblances là « où un œil non ébloui ne saurait en découvrir. Il est assez « singulier qu'il place des têtes d'oiseaux et d'hommes à « côté les unes des autres ; il eût mieux fait de considérer « l'énorme dissemblance qui les sépare, que de juger dignes « de son examen des ressemblances si difficiles à déterrer, « et d'ailleurs si peu frappantes. En outre, il parle fort peu « des chevaux, des éléphants et des singes, ou il en parle « très-superficiellement, tandis que ce sont ces animaux qui « ont certainement le plus de ressemblance avec l'homme. »

Nous aurons occasion de vérifier, dans le cours de nos études buccognomoniques, le système de Porta et des propagateurs de ses doctrines. Nous devons auparavant examiner les ressemblances qui se trouvent réellement entre les dents de certains hommes et de certains animaux. Ces appréciations nous révèleront une multitude de faits buccognomoniques.

La disposition des dents de l'homme, dit l'immortel Cuvier, et en particulier la forme de ses molaires, annoncent qu'il est destiné à vivre à la fois de chair et de fruits. Tous les animaux omnivores, comme l'ours, le singe, le rat, ont, ainsi que l'homme, des molaires tuberculeuses, tandis que les carnivores les ont tranchantes, et que dans les herbi-

vores elles sont plates, avec des lignes saillantes d'émail qui les ont fait comparer à des meules de moulin.

Partant de ces principes essentiellement anatomiques posés par Cuvier, examinons maintenant les ressemblances qui existent entre la bouche de tel individu et de certains animaux; nous verrons ensuite s'il y a lieu de conclure de ces ressemblances buccales à des similitudes de caractère, d'appétit, d'aptitude, de douceur et de férocité.

Tous les naturalistes s'accordent à dire que le singe passe avec raison pour l'animal le plus rapproché de l'homme, et il y a en effet une classe d'hommes qui, surtout dans la conformation de la bouche, tiennent beaucoup du singe.

Les organes buccaux du singe présentent les caractères suivants :

Pommettes saillantes; joues creuses; lèvre supérieure très-large et séparée des narines par une distance disproportionnée; bouche coupée presque en forme de croissant; lèvres minces et collées les unes contre les autres; dents aiguës et souvent très-claires; dents de l'œil presque toujours proéminentes.

S'il vous arrive de rencontrer des individus dont la bouche présente ces caractères de conformation, vous pourrez attribuer à leur nature beaucoup de celle du singe; ils manquent généralement d'âme, de cœur, de sensibilité, sont grimaciers et portés à l'imitation. Cependant, avant de juger en dernier ressort, on devra faire la part de l'éducation, des bons exemples, et surtout des lumières de la raison.

Winkelmann, dans son *Histoire de l'art*, dit que les nègres ont la bouche relevée et gonflée comme les singes; que ce gonflement est une croissance surabondante, une tu-

meur occasionnée par la chaleur du climat, de même que chez nous les lèvres de quelques individus se gonflent par la chaleur ou par l'usage des viandes trop salées, des liqueurs alcooliques.

Mais avant de pousser plus loin cette comparaison de la bouche humaine avec celles des animaux, il est indispensable que j'indique dans le singe ce qui tient à l'animal, ce qui est au-dessous de l'homme, et à quels signes caractéristiques on pourra le reconnaître.

D'abord, à la briéveté du front et qui n'est à proprement parler qu'une façade horizontale.

Au rapprochement des yeux;

Au passage du nez à la bouche; le nez chez le singe est presque aussi long que le menton, tandis que chez l'homme, il n'a que la moitié de cette longueur;

A la configuration simple et arquée des lèvres.

Aucune espèce de singes n'a de lèvres qui se rapprochent tant soit peu des lèvres humaines. Chez ces animaux les lèvres manquent, même complètement.

Après avoir lu les dissertations de Porta, j'ai comparé les lignes centrales de plusieurs gueules de singes, et je me suis convaincu qu'elles diffèrent essentiellement de toutes les lignes centrales de la bouche humaine.

La mâchoire de l'homme est beaucoup plus large et mieux garnie de dents que celle du singe, toutes proportions gardées.

D'ailleurs on ne doit pas oublier cet axiome admis par tous les savants qui se sont occupés de physiognomonie :

« Plus il y a de menton, plus il y a de l'homme; bien « entendu qu'il ne s'agit que du menton osseux, et nulle-

« ment du menton charnu. C'est pourquoi presque aucun « animal regardé par devant n'a de menton. »

Celui qui veut reconnaître et bien apprendre, dit Lavater, par le témoignage de ses propres sens, la vérité de la physiognomonie et la profonde sagesse qui préside à la formation des configurations animales, n'a qu'à comparer les profils de tous les animaux et à remarquer :

Le rapport de la bouche ou de la gueule avec la tête.

Le rapport de la bouche avec l'œil de l'animal.

La proportion de la bouche ou de la gueule suivant la longueur de la ligne centrale.

La proportion de la bouche ou de la gueule, suivant sa forme, sa courbure.

L'angle qu'en général cette ligne forme avec l'œil.

Chez l'homme, par exemple, l'œil vu de profil, est placé au-dessus de la bouche à une hauteur sextuple de la largeur de la ligne de profil de cette bouche.

Chez les hommes les plus sages et les meilleurs, l'angle de la bouche et de l'œil se rapproche beaucoup de l'angle droit. Là où il est tellement obtus qu'il ressemble presque à une ligne droite, il y a évidemment le plus haut degré de brutalité. La même chose a lieu partout où la proportion entre la longueur de la ligne de profil de la bouche, et la longueur de la ligne qu'on se figurerait depuis l'extrémité de la bouche jusqu'à l'œil, diffère le plus de la proportion établie chez l'homme.

Des Signes d'animalité.

Les naturalistes, les physiognomonistes qui m'ont précédé dans la carrière des études et observations buccognomoniques, ont fait de nombreux essais pour déterminer, aussi exactement que possible, les lignes fondamentales absolument propres à chaque degré donné de cette échelle immense qui monte de l'espèce animale à l'espèce humaine; plusieurs d'entre eux ont cherché à établir, par des inductions successives, la transition de la laideur de la brute à la beauté idéale, de l'animalité du singe, de la grenouille aux premiers principes d'humanité qu'on découvre chez le sauvage vivant à l'état de nature. Ils se sont ensuite efforcés de déterminer physiologiquement les lignes fondamentales absolument propres à chaque degré donné de cette immense échelle. Toutes ces tentatives, faites à diverses époques par les savans de tous les pays, ont porté leurs fruits, et la physiognomonie y a trouvé les bases inébranlables qui l'ont constituée à l'état de science.

J'ai de nombreux aperçus buccognomoniques à ajouter aux laborieuses recherches, aux précieuses découvertes de mes devanciers dans l'étude de la physionomie humaine.

Plus l'angle du profil est aigu, soit celui dont les côtés

vont depuis la dernière dent jusqu'à l'ouverture de l'oreille et à la protubérence extrême du front, soit celui dont les côtés partent de l'extrémité du nez pour joindre l'angle extérieur des yeux et le coin de la bouche, lequel coin est toujours là où se trouve implantée la première dent molaire; plus cet angle est aigu, dis-je avec Lavater, plus la créature tient de l'animal, moins elle est susceptible d'efforts et capable de productions.

On peut donc appeler l'angle extérieur des yeux et le coin de la bouche, l'angle par excellence des linéaments du visage. C'est cet angle caractéristique et fondamental que Camper prit pour base de son échelle de proportion qui part du singe, le type de la laideur grotesque, et va jusqu'au prolotype de la beauté idéale, l'Apollon du Belvédère.

Partant de ces axiomes physiognomoniques dans toute l'étendue, dans toute la généralité du mot, établissons les rapports, les différences qui existent entre les organes buccaux de certains hommes et de certains animaux; voyons ensuite si cette étude ne nous fournira pas des indications précises, mathématiques pour juger du caractère, des bons ou mauvais penchants, d'après la ressemblance que nous trouverons dans la forme, la disposition de la bouche d'un individu avec celle d'un animal.

De la bouche humaine, et de la gueule de certains animaux.

Si vous remarquez une personne au front convenablement développé, mais dont la lèvre supérieure continuellement en mouvement laisse voir des dents claires, les œillères d'une longueur démesurée ; levant sans cesse la tête comme si elle voulait aspirer une plus grande quantité d'air ; vous pourrez constater que cette personne dont le nez est allongé, bestial, est propre aux recherches, d'un caractère soumis, d'une fidélité à tout épreuve. A propos de cette ressemblance de certaines figures humaines avec la tête du chien, les naturalistes et surtout les physiognomonistes ont remarqué que l'homme, lorsqu'il est occupé à rechercher quelque chose, porte aussi les narines en l'air ; en prenant cette attitude, il diminue pour l'œil de l'observateur la distance qui se trouve entre la bouche et le nez, et le menton disparaît presque, de telle sorte, que les signes d'intellectualité se trouvent momentanément amoindris. Je laisse aux savants qui s'occupent de l'étude générale de la physiognomonie le soin de décider si les oreilles retombantes du chien sont, comme l'a dit Buffon, un caractère de soumission servile.

Pour ne pas nous écarter trop brusquement de la catégorie dite animaux domestiques, énumérons en peu de mots

les ressemblances buccognomoniques qui existent entre les organes buccaux, c'est-à-dire les lèvres, les mâchoires, les dents de certaines personnes et de quelques uns des animaux qui vivent avec l'homme.

Les individus dont les molaires sont d'une grosseur démesurée si on les compare aux incisives, dont les lèvres grosses, épaisses, toujours baissées, laissent rarement voir des incisives minces, déliées, ont une dentition bovine et comme le bœuf sont patientes, résignées, susceptibles de supporter de longues fatigues ; leurs appétis sont grossiers, et la masse de l'individu se manifeste par sa lourdeur.

Si vous observez une personne dont l'arrière-mâchoire soit démesurément large, dont les incisives rentrantes s'enclavent les unes dans les autres, comparez ses organes buccaux avec ceux de l'âne et vous trouverez des ressemblances frappantes. Cette personne n'aura qu'une intelligence très-bornée, sera entêtée, mais patiente et d'un caractère inoffensif.

Ne vous est-il pas arrivé de dire en voyant pour la première fois une personne :

— Quelle tête de mouton!

Vous faisiez alors de la buccomancie sans vous en douter; vous constatiez par la simple intuition les similitudes bizarres que la nature a établies entre certains hommes et la brute.

C'est que, en effet, il n'est pas rare de rencontrer des personnes dont les lèvres grosses, épaisses, les mâchoires étroites et allongées ressemblent à celles du mouton.

Ces personnes ont ordinairement beaucoup de douceur, de placidité de caractère.

N'avez-vous pas rencontré d'autres individus dont la

bouche imprimait à toute la figure une ressemblance frappante avec le daim et le cerf? dont les incisives tranchantes comme une lame de couteau, sont à peine recouvertes par des lèvres si grosses qu'elles ne peuvent se joindre parfaitement, et laissent à nu la partie antérieure de la mâchoire?

A ces signes reconnaissez la timidité, la légèreté, la méfiance.

Des dents claires, aiguës, des mâchoires courtes et larges, des lèvres épaisses, dénotent une bouche féline. Les personnes chez lesquelles vous remarquerez ces caractères distinctifs, sont friandes, adroites, perfides; elles épient avec attention, observent tout ce qui se passe autour d'elles; elles se distinguent par une douceur apparente; mais il ne faut pas s'y fier, elle est factice; *elles font patte de velours.*

Un fait reconnu et admis par tous les naturalistes, c'est que depuis le moindre insecte ailé, jusqu'à l'aigle qui vole à la rencontre du soleil, depuis le ver qui rampe dans sa faiblesse et son impuissance, jusqu'à l'éléphant qui porte des bataillons sur son dos, jusqu'au lion, ce roi non détrôné des vastes solitudes, l'expression physiognomonique suit une progression ascendante.

Quels sont, dit Lavater, les animaux les plus faibles, les plus éloignés de l'humanité, les plus incapables d'idées et de sentiments humains? Sans doute ceux qui ressemblent le moins à l'homme. Pour s'en convaincre, qu'on remonte par la pensée, l'échelle progressive des animaux depuis l'animancule infusoire jusqu'au singe, au lion, à l'éléphant, et, pour simplifier et faciliter la comparaison, qu'on ne compare que les formes de la tête; qu'on place, par exemple, l'un

à côté de l'autre, l'éléphant et l'écrevisse, puis l'éléphant et l'homme.

Appliquant spécialement à la Buccomancie, ces principes fondamentaux de l'histoire naturelle, je dirai avec la conviction que j'ai acquise par l'observation de faits et de symptômes innombrables.

Quels sont en général les animaux les plus faibles, les plus éloignés de l'humanité? Sans aucun doute ceux dont les organes buccaux ressemblent le moins à la bouche de l'homme. Pour s'en convaincre, qu'on remonte l'échelle progresssive, qu'on compare les formes buccales; qu'on place par exemple l'une à côté de l'autre, une mâchoire d'éléphant et une mâchoire de grenouille, ou d'écrevisse, puis une mâchoire d'éléphant, de chien ou de lion à côté d'une mâchoire humaine, et on verra clairement combien est grande et frappante la progression.

Celui qui calculerait et exposerait ces formes buccales physiquement et mathématiquement, qui démontrerait qu'à tous les animaux et à chaque espèce, la nature a prescrit une ligne déterminée qu'ils ne peuvent dépasser, qui prouverait, en outre, que parmi les innombrables lignes buccales de l'animal, il n'en est pas une seule qui ne diffère essentiellement de la bouche humaine, unique en son espèce, celui-là, dis-je, accomplirait une œuvre immense et répandrait des flots de lumière dans le domaine jusqu'à ce jour si nébuleux de la physiognomonie; mais pour remplir cette tache, il faudrait être à la fois Buffon, Camper, Euler, Porta, Gall, Lavater....

Aussi me bornerai-je à glaner dans le vaste champ de la

physiologie et de l'histoire naturelle, tout ce qui me parait propre à servir de base à la buccomancie.

Que mes lecteurs et surtout mes lectrices fassent avec moi un voyage imaginaire pour visiter une ménagerie quelconque.

Entendez-vous ces fiers rugissements?

Reconnaissez le roi des animaux, admirez ce profil remarquable par le contour limitrophe du front et du nez, ligne qui se courbe, presque à angle droit, depuis le nez jusqu'à la mâchoire inférieure. Le nez n'est il pas plus proéminant que chez les autres animaux, et son profil ne se rapproche-t-il pas de celui de l'homme? L'arc du nez, ses formes parallèles, sa largeur ne sont-ils pas autant de signes de force, de majesté?

Examinez sa gueule dans tous ses détails : les lèvres sont épaisses et la supérieure laisse voir à l'état calme, une partie des dents œillères: il y a dans ses mâchoires une expression de force indicible, d'indomptable courage, mais pas de cruauté.

Il vous arrivera souvent de rencontrer dans le monde des hommes dont la bouche présentera beaucoup d'analogies avec la gueule du lion : à ces signes infaillibles reconnaissez un héros ou du moins un individu dont le caractère indomptable ne subit aucune pression.

Et qu'on ne vienne pas me dire que je torture les mots pour trouver des rapports et des similitudes. La buccomancie est un sentiment tellement inhérent à l'esprit observateur de l'homme, que nous comparons tous, souvent sans savoir pourquoi ni comment la figure de nos semblables a tel ou tel profil d'animal. Quand on a dit d'un homme :

C'est un lion, tout le monde est fixé sur son caractère, sur ses aptitudes, et son courage devient proverbial: Alexandre, César dans l'antiquité, Napoléon dans les temps modernes n'ont-ils pas reçu le surnom de *Lion,* et l'histoire, n'est-elle pas en ceci d'accord avec la physiognomonie?

Voici maintenant la cage du tigre : que de ruse, que de perfidie dans le muffle, quelle ironie insultante dans les contours de sa gueule! Ses dents moins fortes que celles du lion, plus claires, sont aussi plus aiguës et beaucoup plus apparentes; il y a quelque chose de bas, de féroce, d'insultant dans le profil; la gueule se contracte à chaque instant et grimace d'une manière effrayante. Le contour limitrophe du front et du nez, au lieu de se dessiner en ligne droite, forme un angle obtus; aussi un homme avec le profil du front et du nez d'un tigre, sera certainement cruel, impitoyable; sa férocité naturelle le portera sans cesse à faire du mal à ses semblables. Quand on a dit d'un homme, *c'est un tigre altéré de sang,* il est jugé pour ses contemporains et pour la postérité; nouvelle preuve à l'appui du sentiment buccognomonique inné chez nous, puisqu'il nous sert à chaque instant pour asseoir même des jugements historiques.

Le chat est un tigre en petit; faible, dompté par l'éducation domestique, il n'en est ni moins rusé, ni moins impitoyable que le tigre des déserts. Aussi toutes les fois que vous remarquerez une personne dont le profil et surtout la bouche présenteront des ressemblances félines, vous pourrez dire, sans crainte de vous tromper, qu'il y a chez elle de l'astuce, de l'adresse, de la perfidie, de la cruauté.

Chez le tigre, comme chez le chat, la jonction non inter-

rompue du nez avec la gueule, indiquent à la fois la bestialité et la férocité.

Le renard a les mâchoires plus allongées, les lèvres plus fines, le museau plus effilé. L'œil et la moustache très pointue forment un angle aigu ; le regard est oblique et l'ensemble indique la ruse, la perfidie plutôt que la force.

Dans mes longues études sur la buccognomonie, j'ai eu occasion de remarquer plusieurs personnes dont les organes buccaux présentaient des ressemblances aussi nombreuses que frappantes avec le profil et la gueule du renard; eh bien! j'ai acquis tôt ou tard la conviction que ces personnes manquaient de franchise.

D'ailleurs, le renard n'est-il pas, de temps immémorial, le type immuable de l'astuce? Esope chez les Grecs, Phèdre chez les Latins, notre inimitable Lafontaine, en un mot, tous les fabulistes n'ont-ils pas choisi le renard pour auteur principal de plusieurs de leurs apologues? Les poëtes n'ont-ils pas chanté ses prouesses sur tous les tons? Les naturalistes n'ont-ils pas sanctionné par leurs études, leurs observations profondes, les arrêts des poëtes et des fabulistes? Pour qualifier un diplomate habile, ne lui donne-t-on pas la qualification de renard, désormais inséparable des noms des Talleyrand et des Pozzo di Borgo?

Oui le sentiment buccognomonique est inné chez l'homme, comme je l'ai déjà dit : oui de la comparaison de la bouche humaine avec la conformation de la gueule de certains animaux, on peut tirer des inductions physiognomoniques sur leur caractère, leurs penchants, leurs passions, leurs qualités et leurs défauts.

Voyez l'hyène : observez la ligne centrale de sa gueule et

dites-moi si vous n'y trouvez pas le caractère de la férocité la plus basse, la plus inexorable.

Examinez attentivement les lèvres et les deux mâchoires de l'ours; vous y trouverez mille signes de cruauté, mais en même-temps de fermeté, de prudence et d'adresse. Ses dents aiguës et claires indiquent la faculté de déchirer; les lignes de sa gueule dénotent une nature profondément sauvage.

Cherchez parmi vos connaissances un individu dont la bouche présente de nombreux rapports avec la gueule de l'ours, et si vos observations aboutissent à une affirmation, soyez sûr que cette relation est dangereuse; que l'individu-ours déchirera à belles dents votre réputation.

La preuve de l'importance des dents en physiognomonie, disent Porta et Lavater, nous est donnée par le crocodile et surtout par l'éléphant : dans l'irrégularité de la pose et de la configuration des dents de l'éléphant, quel caractère visible de méchanceté diabolique sans dessein formé, et de destruction pour soi-même! La grandeur et l'arc de son front approchent plus du contour frontal de l'homme que celui de tout autre front animal; mais ils diffèrent essentiellement, par la position relativement à l'œil et à la bouche, du front de l'homme, qui forme presque un angle droit avec l'axe de l'œil et la ligne centrale de la bouche.

Aussi toutes les fois que vous remarquerez chez une personne des dents irrégulièrement posées, surtout les œillères fortement développées et proéminentes; des mâchoires larges par la base et se terminant en angle presque aigu; des lèvres grosses, épaisses, allongées comme la trompe

de l'éléphant ; méfiez-vous de sa méchanceté instinctive, de sa ruse, de sa prudence toujours poussée à l'excès.

Le cheval a beaucoup occupé les naturalistes et les physiognomonistes qui l'ont étudié sous tous les rapports, sous tous les aspects.

Job ne dit-il pas en s'adressant à Dieu?

« As-tu donné le courage au cheval et armé sa nuque « de colère? Lui as-tú ordonné de sauter comme la saute- « relle? Son magnifique hennissement est de la terreur; il « balaye la terre de ses pieds, se réjouit de sa vigueur et « court au-devant des armes; l'épée ne le fait pas reculer; « au-dessus de lui résonnent les carquois, la lance et les « armes étincelantes; au-dessous de lui la terre frémit, et « c'est à peine s'il la touche. Il devient plus audacieux quand « il entend le son de la trompette, et souffle de loin à la vue « de la bataille, à la vue du général et au cri de la « victoire. »

Ce magnifique éloge des qualités du cheval suffit pour démontrer que de tout temps ce noble animal a été le fidèle compagnon de l'homme.

Mais comme la physiognomonie du cheval ne doit figurer ici qu'à titre d'indice des rapports qui existent entre certaines têtes d'hommes et certaines têtes d'animaux, résumons nos observations. Prenons pour base le plus beau type de l'espèce chevaline.

Il a le front étroit et presque plat; à partir des yeux le nez se voute jusqu'à la bouche; les narines sont larges et ouvertes, la bouche est fine; les oreilles sont petites et pointues en dehors; les mâchoires plus étroites par le bas, plus larges par le haut.

Tout homme chez lequel vous remarquerez les organes buccaux disposés, en quelque sorte, comme ceux du cheval, est d'un caractère vif, fier, sensible à la moindre douleur; la louange lui causera une joie inexprimable.

Les plus célèbres physiognomonistes ont remarqué que les femmes qui ont le profil uniment penché en avant, ainsi qu'une blonde chevelure, sont également sensibles et fières.

La physiognomonie établit aussi des comparaisons entre l'homme et les oiseaux, et j'ai dû m'assurer si la buccomancie ne trouverait pas quelque observation buccale à glaner chez les ovipares.

A tout seigneur tout honneur :

Commençons par l'aigle.

Chez tous les oiseaux, les diversités de caractères ou les degrés de force active et passive sont marqués, pour le buccomancien, par la ligne centrale (on ne peut pas dire la bouche), mais du bec qui est analogue à la bouche, surtout par l'angle que cette ligne forme avec l'œil. Cet angle obtus chez le hibou, le vautour et autres oiseaux de proie, est droit, sinon aigu chez l'aigle.

Cette forme du bec n'est-elle pas réellement celle qui se rapproche le plus de la bouche humaine?

Ne vous est-il pas arrivé de rencontrer des hommes dont le profil buccal pouvait fort bien être mis en parallèle avec celui du vautour, et ces hommes n'étaient-il pas rapaces et cruels?

Des femmes qui avaient en quelque sorte un profil de fauvette ou de tout autre oiseau chantant? Plus tard ne vous êtes vous pas convaincu qu'elles étaient bonnes musi-

ciennes et avaient, pour la plupart, un timbre de voix délicieux ?

Ne vous êtes-vous pas souvenu de ce vieux proverbe, *étourdi comme un étourneau,* lorsque par hasard vous avez trouvé chez une de vos connaissances quelques ressemblances entre la conformation de sa bouche et le bec de cet oiseau ? le proverbe n'a-t-il pas eu raison ?

Il y aurait des études et des appréciations très curieuses à faire sur certaines ressemblances buccales qui existent entre les chanteurs célèbres, le rossignol et la fauvette ; mais ceci rentre dans la physiognomonie en général, et pour ne pas m'écarter de mon sujet spécial, la buccomancie, je terminerai cette courte et rapide disgression par quelques aperçus buccognomoniques sur les poissons et les serpents.

Examinez dans une collection d'histoire naturelle diverses têtes de serpents ; vous n'en trouverez pas une qui ne vous inspire de la répugnance et de l'effroi. Le jugement de Dieu est écrit sur leur front plat et sans vigueur ; on peut le lire en caractères ineffaçables dans leur gueule et dans leurs yeux. La gueule sans lèvres se fend droite, et forme un simple arc derrière l'œil. Aussi lorsqu'il vous arrivera de trouver dans une physionomie humaine quelque chose du type hideux que je viens d'indiquer, gardez-vous d'entrer en relation avec les individus porteurs de ces signes maudits ; leur bouche sans lèvres, a du venin comme celle du serpent, et ils ont comme ce reptile des dents claires aiguës.

Porta et quelques autres physiognomonistes ont prétendu trouver de nombreux rapports entre la bouche humaine et la gueule de certains poissons. Quant à moi je n'y ai vu qu'une ouverture arquée, armée de dents pointues, déchi-

rant sans appétit et sans plaisir. Cependant on peut jusqu'à un certain point comparer à la gueule du poisson certaines bouches arquées, aux lèvres démesurément avancées et se terminant par un rond disgracieux. Les personnes affligées de cette difformité buccale sont dénuées de toute intelligence, car le poisson est le type de la dernière bestialité; chez lui, il n'y a même ni circonspection ni ruse; il n'est guidé que par son insatiable gloutonnerie.

Arrivons maintenant à des comparaisons plus directes, et laissant aux naturalistes le soin de ces divers points de la Zoologie, analysons les études que nous avons faites sur la bouche humaine comparée à la gueule de certains animaux.

Préceptes Antropo-Zoologiques.

I

Aristote, dans une lettre adressée à Alexandre-le-Grand, dit que les lèvres épaisses sont un signe de folie; suivant Polémon, célèbre physiognomoniste, les lèvres épaisses dénotent un homme insensé. Conciliator, buccomancien célèbre, affirme que ceux qui ont les lèvres épaisses sont fous et hébétés. Elles sont surtout un signe de folie, lorsque la supérieure est plus épaisse que l'inférieure; les hommes dont

les lèvres affectant cette forme ressemblent aux ânes et aux singes et tiennent du naturel de ces animaux.

II

Les lèvres épaisses, à leur partie moyenne, dénotent l'homme impudique.

III

Toutes les fois que vous remarquerez des lèvres minces, déliées, bien proportionnées l'une à l'autre, et une bouche grande, vous pourrez dire sans crainte de vous tromper, que vous avez affaire à un homme de cœur, qui tient du caractère du lion, du limier et du dogue. Aristote émit le premier cette opinion qui fut plus tard confirmée par Polémon, Adamantius, Albert, Conciliator et autres célèbres physiognomonistes.

IV

Des lèvres minces, petites, déliées, jointes à une bouche petite, dénotent un homme craintif, impuissant, trompeur et tenant du naturel du chat.

V

Les personnes qui ont les lèvres déliées et présentant latéralement une saillie terminée par les dents canines, la supérieure réfléchie, en haut à sa partie moyenne, tiennent du naturel du porc, dit Aristote, et ont l'âme basse.

VI

Ceux qui ont la lèvre supérieure relevée et les gencives à découvert, sont enclins, dit Aristote, dans sa *physiognomonie,* aux paroles outrageantes, à la médisance et tiennent du naturel des chiens. Aristote ajoute que l'élévation démesurée de la lèvre supérieure dénote un caractère injurieux.

VII

La femme dont la lèvre supérieure est plus saillante que l'inférieure est ordinairement très prudente; si on peut la comparer à un animal, c'est avec le bœuf sauvage dont la lèvre supérieure est si saillante, qu'il ne peut paître qu'en marchant en arrière, comme l'ont constaté Pline et Solius.

Esope le fabuliste avait la lèvre supérieure très saillante, et il se distingua par une prudence qui fut mise à de rudes épreuves.

VIII

Une lèvre inférieure plus saillante que la supérieure est un signe presque certain d'imprudence.

IX

La lèvre inférieure pendante, dénote lâcheté et paresse; les bœufs, les chevaux, les ânes qui commencent à vieillir, ont la lèvre inférieure pendante.

X

Aristote, dans sa correspondance avec Alexandre, dit que tout homme qui a la bouche grande est propre à la guerre et audacieux. D'après Polémon et Adamantius, une grande bouche sied bien à l'homme.

Albert constate qu'elle indique chez les femmes une nature virile et courageuse.

L'homme dont la bouche est démesurément fendue a presque toujours l'esprit très lourd, il ressemble au bélier. Adamantius affirme qu'il tient de la nature du chien, qu'il est gourmand et insensé. Mais la plupart des physiognomonistes s'accordent à dire qu'il ressemble au loup plutôt qu'au chien et qu'il tient de leur naturel; les loups ont, en effet,

la gueule démesurément fendue, de même que tous les animaux carnassiers.

XI

Chez l'homme, une bouche petite dénote un caractère efféminé, elle ne convient guère qu'aux femmes. Darès de Phrygie rapporte qu'Hélène avait la bouche très petite.

XII

La bouche saillante est un signe de folie, de loquacité, d'audace. Lorsqu'à cette saillie se joignent des lèvres grosses et arrondies, l'homme approche de la nature du porc. Albert dit que la bouche saillante et les lèvres épaisses réfléchies en dehors dénotent un caractère immonde.

XIII

La bouche déprimée en dedans annonce l'homme envieux, intempérant, même porté au crime. Albert affirme d'après Aristote que toute bouche cave annonce la lubricité.

XIV

La bouche béante est un signe d'inconstance et de timidité. Aristophane le poète comique regardait comme fous ceux qui avaient la bouche béante.

XV

Aristote, dans le livre des *problêmes,* dit que les dents peuvent servir au pronostic de la vie, du caractère, des qualités et des défauts, des vertus et des vices.

XVI

Les dents claires, dit ce savant observateur, sont un signe de courte vie. Pline le naturaliste a émis la même opinion.

XVII

Les dents grandes, fermes et épaisses sont un signe de

de longévité. Scott dit que les dents fortes et épaisses dénotent que l'homme a une santé robuste, qu'il est grand mangeur; audacieux, et qu'il tient du naturel du cheval.

XVIII

Ion de Chio raconte que le grand hercule avait trois rangées de dents.

XIX

Les personnes qui ont les dents contiguës ou soudées ensemble tiennent du naturel des brebis, des daims et des chèvres.

D'après Scott, l'homme qui a des dents longues, aiguës et fortes, est envieux, gourmand, audacieux, soupçonneux, infidèle ; il parait tenir beaucoup de la nature du serpent.

XX

Des dents irrégulières, soit dans leur position, soit dans leur grandeur, soit dans leur forme, dénotent à la fois un homme prudent, bien avisé, audacieux et envieux.

XXI

D'après l'opinion de Rhasès, l'homme qui a les dents canines longues, solides et sortant de la bouche, est gourmand et méchant. Conciliator dit que les dents canines de cette sorte dénotent l'homme goulu, ressemblant à la fois au porc et au chien.

Aristote fait remarquer que le cheval marin, le sanglier et le cheval domestique, ont les dents canines éminentes et en dehors des lèvres.

LIVRE QUATRIÈME.

De la Buccomancie appliquée aux sensations et aux affections morales. — Phénomènes buccognomoniques.

Les physiognomonistes ont partagé la figure humaine en trois régions :

Les yeux et le front, ayant plus de rapport avec le cerveau, expriment les sentiments de l'âme, de l'esprit, de la pensée.

Les joues, le nez et une partie de la bouche indiquent surtout les passions physiques, les émotions, la mimique des douleurs et des voluptés corporelles.

La bouche, les lèvres, le menton, correspondent principalement avec les organes de la nutrition, désignent les appétits, les voluptés, les concupiscences, et autres affections animales.

Les appétits sensuels habitent sur les lèvres et se peignent à l'aide des contractions musculaires.

Les douleurs du corps, la terreur, les sensations physiques, s'expriment par les grimaces ou les contorsions des joues ou de la bouche.

Dans les passions expansives, telles que l'amour, le désir, la joie, l'amitié, l'espérance, la hardiesse, toutes les parties de la bouche s'avancent, se développent, s'étendent comme pour embrasser, saisir, envahir.

Dans la haine, la crainte, la tristesse, l'aversion, la douleur, le désespoir, les organes buccaux se resserrent, se retirent.

J'ai remarqué que les individus dont la bouche prend souvent un maintien propre à la passion qu'ils ressentent habituellement, contractent à la longue une nouvelle physionomie buccale.

Les passions modifient la bouche de quatre manières principales :

Dans la joie, les joues s'écartent, les lèvres se séparent et laissent voir les dents, un doux sourire les contracte gracieusement.

Dans la tristesse, les joues se resserrent, les lèvres se contractent, la bouche devient disgracieuse.

Dans la colère, les joues se relèvent, les narines se gonflent, les dents s'entrechoquent irrégulièrement.

Dans l'amour et l'admiration, la bouche s'arrondit imperceptiblement, les mâchoires sont immobiles, les joues se colorent d'une vive rougeur.

Dans la curiosité, la bouche est entr'ouverte; pour se convaincre on n'a qu'à voir des paysans ou des ignorants regarder, bouche béante, un spectacle nouveau pour eux.

La joie, le rire ferment à demi les yeux, élèvent les coins

de la bouche, soulèvent les joues, ouvrent les ailes du nez, retirent toutes les parties sur les côtés ou vers les régions supérieures.

Dans la tristesse et les pleurs, la figure s'allonge, les lèvres s'abaissent.

La bouche s'ouvre excessivement par la terreur.

La haine, la colère se manifestent par l'avancement de la lèvre inférieure qui emboite la supérieure.

Dans les mouvements de l'envie, il y a grincement de dents, et les coins de la bouche s'ouvrent, le milieu restant fermé.

Dans la jalousie, les sourcils se froncent, le milieu de la bouche se relève, les joues se contractent.

La Buccomancie appliquée aux *Passions*.

« C'est une chose certaine que le corps s'altère et se change « quand l'âme s'émeut, et que celle-ci ne fait presque pas « d'action qu'elle ne lui en imprime des marques. »

(De Lachambre, *les Caractères des Passions*.)

Lorsque Lachambre, médecin du roi Louis XIII, constatait que les émotions de l'âme impriment pour ainsi dire des marques sur telles ou telles parties du corps, la physiognomonie, la phrénologie et la buccomancie n'avaient encore fait que des essais, et la science de la pronostication était dévolue aux bateleurs. Cependant le savant docteur, guidé par les médecins et les physiognomonistes anciens, nous a laissé sur les *Caractères des Passions* des études sérieuses, des aperçus lumineux qui se trouvent pour ainsi dire résumés dans les quelques lignes qui servent d'épigraphe à ce chapitre de mon livre.

Oui, le corps s'altère et se change quand l'âme s'émeut, et celle-ci ne fait pas d'action qu'elle ne lui en imprime des marques.

Cette assertion est passée à l'état d'axiome chez tous les physiognomonistes, qui, à l'exemple de Lavater, jugent très souvent l'intérieur d'après l'extérieur, et cela avec pleine connaissance de cause.

Mais de toutes les parties du corps il n'en est pas que les émotions de l'âme altèrent ou modifient plus profondément que la bouche. En effet, la frayeur décolore les joues, la luxure, l'ivrognerie, l'amour, la haine modifient les lèvres, les dents, les gencives, à tel point qu'un médecin, par la simple inspection de la bouche d'un individu, reconnaît facilement le genre et l'intensité de la maladie.

A plus forte raison le buccomancien reconnaitra-t-il à première vue la passion dominante chez la personne qu'il aura choisie pour ses observations buccognomoniques. Dans mes principes généraux de buccomancie j'ai déjà développé la séméïotique de la bouche, examiné et apprécié les doctrines

et opinions de mes devanciers, et mes lecteurs savent déjà à quels signes buccaux on peut, sans difficulté aucune, reconnaître que telle ou telle passion domine chez tel individu. J'ai encore de nouveaux documents à développer dans ce chapitre spécial, qui fournirait seul matière à un long livre, si je pouvais lui donner tous les développements qu'il comporte.

Que n'a-t-on pas dit et écrit sur les passions? Poètes et philosophes, naturalistes et physiologistes, théologiens et alchimistes occupés du *grand œuvre,* ont écrit des milliers de volumes sur ce sujet inépuisable.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici l'énumération, ni l'appréciation des divers systèmes théologiques, philosophiques, poétiques et médicaux sur les émotions de l'âme et du cœur qu'on est convenu d'appeler *passions*; je n'ai pris et je ne devais prendre dans cet amas de richesses que les parties nécessaires pour compléter mes études buccognomoniques : Cependant il faut que je mette sous les yeux de mes lecteurs quelques classifications qui seront pour nous des guides sûrs dans le labyrinthe que nous allons parcourir.

Le docteur Alibert, dans sa *Physiologie des Passions,* établit d'abord qu'il existe dans l'homme une loi primordiale du système sensible; il lui donne ensuite quatre bases principales;

1° Instinct de conversation, 2° instinct d'imitation, 3° instinct de relation, 4° instinct de reproduction.

Voici du reste sa classification complète :

Instinct de conservation considéré comme la loi primordiale du système sensible.

L'égoïsme.

L'avarice.

L'orgeuil.
La vanité.
La fatuité.
La modestie.
Le courage.
L'espérance.
La peur.
La prudence.
La paresse.
L'ennui.
L'intempérance.

Instinct d'imitation, considéré comme loi primordiale du système sensible.

L'émulation.
L'envie.
L'ambition.

Instinct de relation considéré comme loi primordiale du système sensible.

Bienveillance.
Amitié.
Estime.
Respect.
Considération.
Mépris.
Moquerie.
Pitié.
Admiration.
Enthousiasme.
Ingratitude.
Reconnaissance.

Ressentiment.

La haine.

La vengeance.

La justice.

Instinct de reproduction considéré comme loi primordiale du système sensible.

Amour conjugal.

Amour maternel.

Amour paternel.

Amour filial.

Il est facile de voir d'après cette classification, que l'élégant auteur de la *Physiologie des Passions*, ouvrage beaucoup plus connu dans le monde des femmes que dans celui des savants, a beaucoup trop sacrifié à l'agréable, à la fantaisie, et que son livre qu'on lit avec délices, ne peut rien nous fournir pour nos études buccognomoniques; laissons donc sa classification, tout en nous réservant d'y recourir, lorsque nous en aurons besoin pour compléter nos recherches, nos aperçus, nos pronostics.

Le docteur Descuret, dans son traité de *la Médecine des Passions*, s'est beaucoup plus rapproché de la buccognomonie; il a même consacré un chapitre entier à la séméïotique buccale, suivant en cela l'exemple des plus grands médecins qui ont toujours regardé la bouche comme le thermomètre de la santé et de la maladie. Voici la classification du docteur Descuret.

Passions Animales.

L'ivrognerie.
La gourmandise.
La colère.
La peur.
La paresse.
Le libertinage.

Passions Sociales.

L'amour.
L'orgueil et la vanité.
L'ambition.
L'envie et la jalousie.
L'avarice.
La passion du jeu.
Le suicide.
Le duel.
La nostalgie.

Passions intellectuelles ou manies.

Manie de l'étude.
Manie de la musique.
Manie de l'ordre.
Manie des collections.
Fanatisme artistique, politique et religieux.

La Buccomancie étant une science nouvelle qui deviendra probablement l'objet de graves contestations de la part de messieurs de la Faculté, qui n'ont voulu admettre ni la physiognomonie, ni la cranologie, ni le magnétisme ; la buccomancie, dis-je, doit procéder d'elle seule ; d'ailleurs cette nouvelle fille de la physiognomonie est déjà assez grande pour marcher sans appui ; elle a l'œil assez exercé pour se conduire dans le dédale des passions : bien lui en vaudra, car ses aînées ne consentiraient peut-être pas à lui confier le fabuleux écheveau d'Ariane.

Groupez-vous donc autour de nous, passions animales, passions sociales, passions intellectuelles ; venez grossir le cortège, instinct de conservation, instinct d'imitation, instinct de relation, instinct de reproduction, car nous allons tracer

vos silhouettes, et vous n'aurez pas de secrets, pas de replis qui échappent aux investigations de la buccomancie.

Un poëte chanterait d'abord l'amour, cette première muse de toutes les jeunes imaginations : le courage, l'ambition, ces deux grandes artères de toutes les grandes choses, de tous les crimes, de tous les désastres. Le libertin accorderait les honneurs de la priorité à la luxure; en ma qualité de buccomancien, je donne le pas à la gourmandise.

N'est-ce pas elle, en effet, qui se manifeste le plus ostensiblement par tous les organes de la bouche? Les lèvres ne sont-elles pas les pinces de la gourmandise? Les dents ne lui servent-elles pas de meules pour broyer les aliments? Le palais n'est-il pas le thermomètre de la saveur des mets qui font ses délices? Le nez lui-même n'est-il pas placé en sentinelle avancée au-dessus de la lèvre supérieure, pour l'avertir du moindre danger et préluder par les ineffables sensations de l'odorat aux voluptés beaucoup plus matérielles de la mastication? Et la langue elle-même dont la membrane est si sensible, la langue n'est-elle pas une rame qui pousse graduellement, selon la rapidité ou la lenteur de la mastication, les aliments jusqu'à l'ouverture du gosier, cet avant-poste de l'estomac?

Certes, de toutes les passions humaines, la gourmandise est celle dont tous les symptômes, dont tous les effets, se développent, se manifestent par les organes buccaux.

Place donc à la gourmandise!... que Brillat-Savarin, son inimitable législateur, et Berchoux son Homère, nous viennent en aide.

Mais entrons d'abord dans quelques détails indispensables pour compléter cette étude primordiale.

La définition la plus accréditée de la gourmandise est celle-ci :

« Intempérance dans le manger, amour raffiné et désor-
« donné de la bonne chère, gloutonnerie, défaut de celui
« qui mange avidement et avec excès. »

« La gourmandise, dit Brillat-Savarin, est ennemie de
« tout excès; ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent ne
« savent ni boire, ni manger. »

On donne l'épithète de *Gourmets* aux individus reconnus experts en gastronomie.

L'homme qui sait manger mérite seul la qualification de *gastronome*.

Le gourmand, le friand, le goinfre, le goulu et le glouton, constituent cinq espèces qui ont été étudiées et appréciées par les auteurs qui se sont occupés de gastronomie.

Le gourmand mange sans besoin ; grande et bonne chère, voilà sa devise.

Le friand n'est qu'un diminutif du gourmand, il aime les pièces légères, les sucreries.

Le goinfre se gorge indistinctement de tous les mets ; il mange pour manger.

Le goulu avale plutôt qu'il ne mange.

Le glouton se jette sur le manger qu'il dévore avec bruit et salement.

Généralement parlant :

Les Espagnols sont sobres;

Les Français, gourmets;

Les Anglais, gourmands;

Les Italiens, friands;

Les Anglo-Américains, goinfres;

Les Russes, goulus ;

Les Cosaques, gloutons.

Les gourmands sont généralement d'une taille moyenne ; ils ont le front étroit, les yeux vifs et brillants, le nez court, les joues luisantes, rebondies, les dents fortes, grandes et larges, les lèvres développées.

Leur physionomie est toute jouissance; leurs lèvres sont luisantes ; leur langue *promeneuse,* dit le docteur Descuret, enivre leur palais de délices. Qu'on apporte un mets bien préparé, toutes les puissances dégustatrices du gourmand sont ébranlées ; on aperçoit sur ses lèvres entr'ouvertes l'irradiation de l'extase.

« Savez-vous, disait un gastronome émérite à un méde-
« cin qui discutait avec lui sur le phénomène de la diges-
« tion, savez-vous pourquoi les personnes d'un âge avancé
« sont généralement moroses, silencieuses et pessimis-
« tes ? c'est qu'elles n'ont pas de dents. »

« Les dents, ajoutait-il avec chaleur, ne sont pas seule-
« ment l'ornement de la bouche, l'auxiliaire d'une bonne
« prononciation; elles sont surtout les ciseaux, la meule,
« le pressoir de l'estomac. »

« Donnez un bon dentier à un vieillard, il redeviendra
« causeur ; ses idées plus libres perdront la sombre tristesse
« que leur imprimait l'embarras de les émettre, joint à la
« difficulté de digérer. »

« Une autre fois, ce même gastronome, assurait que les
« physiognomonistes avaient grand tort de ne pas insister
« davantage sur l'inspection des dents, parce que cette ins-
« pection pouvait fournir plusieurs données applicables à la
« politique. »

« S'agit-il, par exemple, d'élire un chef, s'écriait ce gas-
« tronome, s'il a de grandes incisives, rejetez-le : c'est un
« rongeur du peuple. A-t-il de longues lanières, rejetez-le
« également, il le déchirerait.

« Le candidat que l'on porte à la députation s'avance-t-il
« muni de larges molaires, gardez-vous bien de lui donner
« votre voix, c'est un grand mangeur.

« Donnez au contraire votre suffrage à un citoyen dont
« les dents sont petites et bien rangées : celui-là est un
« homme sobre, ami de l'ordre et de la justice. » (1)

S'il fallait s'en rapporter au témoignage de ce professeur émérite en gastronomie transcendante, des dents petites et bien rangées seraient un symptôme infaillible des qualités nécessaires à un homme d'état, à un chef de gouvernement. Comme je n'ai ni le projet, ni le désir d'appliquer la buccomancie à la politique, je me borne à relater cette appréciation de l'organisme dentaire faite par un digne précurseur de Brillat-Savarin.

J'ai déjà indiqué à quels signes généraux on peut reconnaître un homme ou une femme adonnés à la gourmandise : il me reste encore à tracer quelques silhouettes particulières qui compléteront mes aperçus buccognomoniques sur ce sujet.

Quelque temps après mon arrivée à Paris, j'eus occasion de voir un disciple célèbre de Brillat-Savarin, l'immortel auteur de la *Physiologie du goût*.

J'avais déjà commencé mes études sur la buccomancie et je tenais beaucoup à converser avec cette illustration gas-

(1) Descuret, *Médecine des Passions.*

tronomique, qui avait étudié la gourmandise dans toutes ses nuances, depuis le gourmet jusqu'au glouton, qui avait formulé sa doctrine dans les trois axiomes suivants :

« *La bête se repait.* »
« *L'homme mange.* »
« *L'homme d'esprit seul sait manger.* »

Ce disciple de Brillat-Savarin est buccomancien, sans le savoir, m'étais-je dit très souvent.

Je ne m'étais pas trompé dans mon appréciation; il trônait au milieu de vingt-cinq joyeux convives, à ma dernière entrevue avec lui. A la fin du repas il s'approcha de moi et me dit, avec ce sourire de béatitude épanouie qui rayonne toujours sur le visage d'un gourmand qui a bien dîné :

— Jeune homme, vous me regardiez bien attentivement pendant le dîner; vous preniez même des notes.

— Oui, monsieur, lui répondis-je; mais j'ai hâte de vous dire que ma contemplation avait un but sérieux.

— Etes-vous disciple de Lavater ou de Gall?

— Ni de l'un, ni de l'autre. J'emprunte à Lavater et aux autres physiognomonistes ce qui me paraît utile pour compléter mon système. La phrénologie de Gall devient aussi parfois mon auxiliaire; mais je vous le répète, je ne suis, à proprement parler, le disciple de personne.

— Vous êtes vous-même.

— Oui, monsieur, absolument comme vous êtes le législateur suprême de la gastronomie, sans qu'on puisse vous accuser de marcher sur les traces d'Apicius, ni de Lucullus.

— Bonté divine! ces Romains étaient des goinfres, ils ne savaient pas manger, ils dévoraient... Dites-moi donc,

jeune homme, ajouta-t-il, après une petite pause qu'avait nécessité l'ingurgitation de quelques gouttes de Moka, dites-moi donc quelques mots de votre système.

— Monsieur, je suis buccomancien.

— Buccomancien! s'écria le gastronome, le mot est nouveau, il fera fortune. Quelques développements, s'il vous plaît.

— Volontiers, monsieur. La buccomancie telle que je la pratique, que je l'étudie, est l'art de connaître l'intérieur de l'homme d'après la disposition et la forme de la bouche, l'état de conservation des dents, la couleur des lèvres et des gencives.

Mon interlocuteur réfléchit beaucoup avant de me donner son avis sur ma définition ; ses yeux étaient à demi fermés ; un léger sourire errait sur ses lèvres humectées de café ; ses deux mains reposaient voluptueusement sur la rotondité de son ventre, comme sur un moëlleux édredon.

— Je suis naturellement rêveur et surtout quand je digère, me dit-il enfin en secouant sa douce somnolence. Savez-vous que la buccomancie fait partie de mes domaines, et qu'en traitant ce sujet vous chassez sur mes terres...

— Je le sais, monsieur, aussi ai-je cherché à vous voir, pour m'entendre avec vous sur l'étude buccognomonique du gourmand.

— Je suis à votre disposition ; mais procédons par ordre, monsieur le buccomancien. Si vous n'aviez pas connu mon nom quand vous êtes entré ici, auriez-vous deviné, à l'aide de la buccomancie, que j'étais l'héritier direct du Lycurgue et du Minos de la gastronomie française ?

— Monsieur, lui répondis-je, vos lèvres, vos dents, vos

joues, en un mot toute votre bouche indiquent d'une manière pour ainsi dire palpable, que vous êtes un gourmand émérite, gourmet, friand, et par conséquent plus apte que tout autre écrivain à tracer le code de la gastronomie.

J'analysai ensuite buccognomoniquement l'organisation buccale du célèbre gastronome qui, à chacune de mes appréciations, répondait par un léger mouvement de tête qui signifiait :

« Vous êtes dans le vrai. »

Lorsque j'eus terminé mes observations, il s'approcha de mon fauteuil et me dit tout bas à l'oreille :

— Jeune homme, vous êtes un peu sorcier, vous me convertirez à la buccomancie, mais à une condition. J'avoue que vous avez deviné, d'après ma bouche, quels sont mes défauts et mes qualités, quelles sont mes sympathies et mes antipathies; mais cela ne suffit pas pour dissiper tous mes doutes. Je veux mettre votre science buccognomonique à d'autres épreuves. Examinez bien ce monsieur à cheveux blonds qui cause avec cette jeune dame près de la cheminée.

— Ce monsieur est Anglais, répondis-je.

— A quoi le reconnaissez-vous? à la couleur de ses cheveux probablement?

— Non, monsieur, mais à la forme de sa bouche. L'Anglais est carnivore, aussi les incisives et les canines sont-elles presque toujours très-développées chez lui. Sur ses lèvres réside le flegme national; c'est un gourmand et jamais il ne méritera la qualification de gourmet.

— Il y a du vrai dans ce que vous me dites. Continuez.

— Notre gourmand est correspondant d'un des grands journaux de Londres. Ses lèvres qui s'ouvrent légèrement

aux deux extrémités, indiquent à la fois attention, réflexion et perspicacité, qualités indispensables pour un chercheur de nouvelles.

— Après, fit le gastronome qui souriait de manière à me laisser voir que j'avais deviné.

— Ce journaliste est aussi un joueur effréné; voyez comme la peau de ses joues est tendue; remarquez surtout comme les cavités des yeux sont bien remplies ; ses lèvres, quoique épaisses, sont contractées. Je n'ai pas inspecté ses dents, mais je parie qu'elle sont jaunes comme de la cire ; l'abus des liqueurs fortes en a brûlé l'émail.

— Et la jeune dame qui cause avec lui?

— C'est une bavarde; voyez comme sa bouche avance en forme de bec d'oiseau; les joues sont un peu longues; c'est avec raison que le napolitain Porta, et presque tous les physiognomonistes ont comparé les babillards aux oiseaux et aux grenouilles.

— Et ce petit vieux assis à l'extrêmité de la table?

— Monsieur, dis-je au gastronome, cet individu rentre dans la catégorie des criards que Porta compare aux chiens; voyez comme la lèvre supérieure et les gencives sont proéminentes. Mais pour vous épargner la peine de me questionner, je vais vous tracer rapidement les silhouettes de la société qui nous environne.

Notre plus près voisin est un philosophe athée; sa bouche démesurément fendue, ses dents longues, aiguës, claires et fortes indiquent en même-temps un penchant presque irrésistible à la malveillance.

Le jeune homme qui l'étourdit de ses paroles est un hableur, un menteur de l'école de M. de Crac. Un rire moqueur

erre sur sa bouche ; le nez large, au milieu, décline vers la racine.

L'individu qui paraît rêver, à notre gauche, est un diplomate ; dites-moi si vous ne trouvez pas une exacte ressemblance entre son profil et celui d'un renard.

— Assez, assez, s'écria le gourmet, la buccomancie a les dents si longues et si aiguës, l'œil si perspicace, que le vice doit trembler sous ses investigations. Courage, jeune homme, vous ouvrez une nouvelle carrière à la physiognomonie ; vous êtes si jeune, qu'il vous reste assez de temps pour compléter vos études ; vous avez de l'intuition, monsieur le buccomancien, et appelé par votre profession à soulager les infirmités de la bouche, je prévois qu'il vous sera facile d'arriver au degré de certitude que peuvent atteindre les sciences non mathématiques ; vous donnerez un nouveau, un large développement aux doctrines de Lavater et de Gall. Bonne chance, jeune homme ; j'ai passé avec vous quelques moments agréables qui ont facilité ma digestion ; permettez que je vous donne, en échange, un conseil ; ne vous hâtez pas trop de livrer vos études buccognomoniques à la publicité :

Nocturnà versate manu
Versate diurnà,

comme dit Horace.

Hâtez-vous lentement quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez pas d'une folle vitesse,

comme dit Boileau.

Le disciple de l'auteur de la *Physiologie du goût* me salua d'un sourire affectueux. Deux mois plus tard les journaux m'annoncèrent sa mort que j'aurais pu lui prédire, à des

signes certains; mais il y aurait eu cruauté à troubler la quiétude des derniers jours de ce restaurateur du grand art de manger. J'ai suivi son conseil; plusieurs années se sont écoulées depuis cette conversation dont chaque incident est resté gravé dans ma mémoire, et aujourd'hui seulement j'affronte la publicité.

L'Ivrognerie.

L'ivrognerie est sœur de la gourmandise ou plutôt de la gloutonnerie, car de même que le glouton est peu difficile sur le choix des mets, de même l'ivrogne est peu difficile sur le choix des vins.

J'ai connu bien des ivrognes dans ma vie; je les ai étudiés dans les divers pays de l'Europe; partout j'ai trouvé les mêmes signes caractéristiques, et la buccomancie a des moyens sûrs de les reconnaître au premier aspect. C'est surtout sur les divers organes de la bouche que l'ivrognerie exerce les ravages les plus désastreux.

L'ivrognerie en grec *ubris,* en latin *ebriositas,* est le penchant habituel à prendre immodérément des boissons spiritueuses. L'ivrognerie est toujours un vice dégoûtant et honteux qui dégrade l'homme, tandis que l'ivresse n'est qu'un état maladif.

Je laisse aux savants qui s'occupent de pathologie le soin d'expliquer les causes et les effets de l'ivrognerie, je dois me borner à la séméïotique buccale chez l'ivrogne.

L'homme adonné à l'ivrognerie a l'haleine fétide, ses lèvres sont bouffies, pendantes et agitées par un frémissement continu. La peau de ses joues a perdu sa couleur ; elle est devenue d'un jaune particulier; elle est flasque et couverte de rides prématurées.

Les effets de l'ivrognerie varient suivant les liquides que consomment les ivrognes.

Chez le Français qui ne boit que du vin ou du cognac, les lèvres sont pourprées par l'inflammation, les gencives se décharnent, mais les dents conservent leur blancheur.

Chez les Allemands, la bière et principalement la viande de porc salé, la choucroute dont ils font un usage immodéré, altèrent rapidement l'émail des dents qui deviennent jaunes de bonne heure.

Généralement parlant, les peuples des pays méridionaux ont une plus belle dentition que les septentrionaux. Les médecins attribuent cela à la qualité des boissons, et de nomt breuses observations m'ont prouvé que leur opinion étai- fondée.

J'ai décrit plus haut la physionomie buccale de l'ivrogne; voici quelques nouveaux détails :

L'ivrogne a la face rubiconde, les joues charnues; la respiration est forte et prompte.

Le gourmet en vins a la face réjouie, les dents serrées, bien conservées, les lèvres grosses, la superficie de la muqueuse labiale étant destinée aux préludes de la dégustation.

L'ivrognerie proprement dite, amène presque toujours chez

les individus qui s'y livrent avec excès, la ruine du système dentaire ; tous les ivrognes, surtout ceux qui boivent des liqueurs fortes, sont édentés.

La Peur.

Les physiognomonistes définissent la peur :

« Un état pénible de l'âme, avec trouble des sens, produit par la perception d'un danger réel ou imaginaire. »

De toutes les affections humaines, c'est peut-être la plus contagieuse.

Il est encore trois états dans lesquels l'organisme éprouve une plus grande perturbation que dans la peur : 1° La frayeur. 2° L'effroi. 3° La terreur.

La frayeur provient ordinairement d'un danger subit, personnel ; elle saisit, mais elle dure moins que la peur.

L'effroi naît des objets qui nous frappent ; il dure autant que le danger qui l'a causé.

La terreur pétrifie, elle anéantit momentanément nos facultés morales, intellectuelles et physiques.

La crainte, que des auteurs confondent avec la peur, est un sentiment d'inquiétude vague et déterminé en nous par l'idée d'un danger que nous nous exagérons.

Gall fait dépendre la peur du défaut d'activité, de courage; Spurtzheim lui donne pour cause la circonspection.

La peur est une passion essentiellement débilitante; pour nous en convaincre, nous n'aurons qu'à observer un peureux dans un de ses violents accès. C'est ici surtout que la buccomancie devient indispensable au physiognomoniste.

La bouche du peureux reste béante; ses lèvres et ses joues se contractent à chaque instant; ses dents s'entrechoquent; aussi, j'ai toujours remarqué que les dents des peureux, claires, faibles, jaunâtres par suite de la faiblesse du tempérament, s'usent prématurément ou cèdent à la carie.

Chez les enfants, la peur peut occasionner de graves accidents, surtout à l'époque de la première dentition : elle est souvent suivie de syncopes, de convulsions qui paralysent l'éruption dentaire.

Chez les jeunes filles, la peur prend un nouveau degré d'intensité au moment de l'apparition des menstrues; j'ai été témoin de quelques cas d'épilepsie, suivis de la perte presque totale des dents.

Chez les femmes, surtout si elles sont douées d'une extrême sensibilité nerveuse, la peur détermine des hémorrhagies fort graves, des fluxions dentaires qui amènent promptement une détérioration des divers organes buccaux.

La peur fait blanchir les cheveux, tomber les dents, et laisse souvent à l'individu qui en est atteint tous les symptômes d'une subite vieillesse.

Les physiognomonistes placent dans la même catégorie les lâches et les paresseux. Voici à quels signes généraux on peut les reconnaître.

Le lâche a la figure grande et charnue; les joues grosses,

la parole brève; les yeux d'une mobilité extrême; les dents claires comme les moutons, et autres animaux craintifs, incapables de se défendre.

Mais en France, la lâcheté, la peur, sont des exceptions, et le buccomancien trouvera rarement l'occasion d'exercer sur ce point ses connaissances buccognomoniques.

Hâtons-nous donc d'arriver au courage: les sujets ne nous manqueront pas.

Le Courage.

Le courage, comme les autres sentiments de l'homme, a été étudié sous un double aspect par les physiologistes qui admettent le *courage physique* et le *courage moral*.

Le *courage physique* consiste, disent-ils, dans un calme habituel contracté par nos organes; ce n'est point un sentiment naturel; il se développe avec l'âge, par la lutte, en s'habituant à braver le danger. Les aliments, la température, la force musculaire et surtout l'éducation jouent le principal rôle dans le développement progressif du courage.

Le *courage moral* consiste dans l'empire que l'homme parvient à exercer sur ses passions; il est ordinairement le fruit d'une éducation intellectuelle.

Le courage physique et le courage moral ne procèdent pas nécessairement l'un de l'autre; ils peuvent même exister séparément, et il n'est pas rare de voir des hommes que la vue d'une arme tranchante fait reculer de terreur, braver énergiquement des dangers beaucoup plus réels, se jeter dans une rivière pour sauver un malheureux qui se noie, monter sur un toit déjà dévoré par l'incendie; c'est ce qu'on appelle le *courage civil,* le courage militaire ne pouvant s'exercer que sur les champs de bataille. L'opinion générale des physiologistes est que le courage *physique* ou militaire provient des nerfs de la vie intérieure; le courage *moral* ou *civil* des nerfs de la vie de relation.

La buccomancie a des moyens infaillibles pour reconnaître et apprécier instantanément ces diverses manifestations du courage ou plutôt de l'énergie humaine. J'ai déjà dit dans les principes généraux, à quels signes buccognomoniques on reconnaît l'homme courageux; il ne me reste plus qu'à tracer quelques silhouettes.

Le courage physique ou militaire se manifeste par un grand développement des organes buccaux; tous les historiens et les physiognomonistes anciens et modernes s'accordent à dire que les grands guerriers ont les mâchoires et les dents très-fortes, la voix retentissante comme si la nature avait prévu qu'elle devait servir d'écho aux cris de la victoire. Voyez au Musée le tableau qui représente le grand Condé au moment où il jette son bâton de maréchal dans les retranchements ennemis. N'y a-t-il pas dans son œil, dans sa bouche, dans ses narines enflées, quelque chose de la tête du lion, le plus fier et le plus belliqueux des animaux?

Jetez un coup d'œil sur l'épouvantable scène des journées

de prairial 1794, au moment où Boissy-d'Anglas, président de la Convention, est entouré de sicaires qui portent au bout d'une pique la tête sanglante du représentant Féraud. L'attitude de Boissy-d'Anglas est à la fois noble et calme ; son œil scintille sous ses paupières largement ouvertes; la bouche dénote surtout une force d'âme indomptable ; les lèvres sont dédaigneusement fermées, comme pour témoigner du mépris de la mort. La tête de Boissy-d'Anglas est l'expression la plus vraie, la plus complète du *courage civil*. Les personnes qui s'occuperont de la buccomancie appliquée aux passions, y trouveront un sujet d'études inépuisables.

Les physiologistes et surtout les physiognomonistes ont tant écrit sur le courage, leurs opinions ont donné lieu à tant de controverses, que j'ai dû nécessairement restreindre mon cadre et me borner à prendre chez mes devanciers les quelques bribes scientifiques qui se rattachent spécialement à la buccomancie.

D'ailleurs, comme tout s'enchaîne dans mon livre et que la bouche est l'unique thème de mes études, on trouvera dans les chapitres qui précèdent de nombreuses observations qui s'appliquent au courage, et ces indications éparses compléteront insensiblement les études buccognomoniques de mes lecteurs.

La Colère.

Le mot colère dérive du grec *cholè, bile,* parce que les médecins anciens attribuaient la colère à l'agitation de ce fluide : aussi cette passion était-elle, selon leurs idées, une passion bilieuse.

Selon Aristote, la colère est le désir de rendre le mal qu'on nous a fait.

Le philosophe Sénèque la définit « une émotion violente « de l'âme, qui volontairement et par choix, se porte à la « vengeance. »

Les philosophes, les physiologistes et les physiognomonistes ont écrit plusieurs volumes sur cette passion, qui cause très-souvent de graves perturbations dans l'organisation physique, en même temps qu'elle exerce une funeste influence sur la vie intellectuelle et morale. Ces savants aperçus ne rentrant pas dans le sujet que je traite, je me borne à les signaler, et je me hâte de rentrer dans le giron de la séméïotique buccale qui peut seule me fournir des documents, des types, pour mes études buccognomoniques.

La colère a des symptômes qui offrent chez les divers individus des différences notables qui paraissent dépendre en grande partie de la prédominance organique sous laquelle ils vivent.

Les physiognomonistes distinguent la *colère rouge* ou expansive, et la *colère pâle* ou spasmodique.

Aussitôt que les sujets robustes et sanguins ressentent l'aiguillon de la colère, les narines se dilatent, et les lèvres tirailliées par le muscle labial, laissent apercevoir les dents; l'écume sort de la bouche avec l'injure et la menace.

Chez les individus faibles ou lymphatiques le visage se décolore entièrement, les yeux sont fixes et les mâchoires serrées.

S'il est facile de connaître un homme colère, par la seule inspection de sa bouche, et pour peu qu'on ait étudié la buccomancie, on peut aussi deviner si chez tel ou tel individu la force de caractère, la réflexion, surtout le respect de soi-même ont fini par dominer cette passion brutale.

L'été dernier je reçus dans ma maison de campagne de Passy, avenue de St-Cloud, 85, la visite d'un jeune lord que j'avais délivré des douleurs horribles d'une odontalgie nerveuse pendant mon dernier séjour à Londres, et que j'avais initié, sur ses instances réitérées, aux études préliminaires de la buccomancie. Le jeune lord était accompagné d'un officier supérieur d'artillerie et de deux dames, l'une déjà agée, l'autre heureuse et fière de ses dix-huit printemps.

— Mon ami, s'écria le lord en m'abordant sans façon à la manière anglaise, je viens vous demander à diner.

— Soyez le bienvenu, Milord, lui répondis-je.

— Je vous amène des convives.

Je m'approchai des deux dames, leur fis les compliments d'usage, après quoi je leur offris cavalièrement mes deux bras, pour les introduire dans ma villa.

L'heure du dîner approchait, aussi ne tarda-t-on pas à

se mettre à table. Le jeune lord, avant de s'asseoir, me dit en langue Hollandaise, que l'officier ni les deux dames ne comprenaient pas :

— Mon ami, étudiez bien la bouche de la jeune demoiselle, et tirez loyalement son horoscope d'après les préceptes et règles de la buccomancie.

— Cette bouche est un chef-d'œuvre que vous livrez à mon admiration, répondis-je au jeune lord ; il y a bien quelques lignes douteuses, mais en somme les lèvres, les dents, et surtout l'ouverture buccale, dénotent plus de qualités que de défauts.

— Observez, mon cher ami ; mettez en jeu tous les ressorts de la buccomancie, il s'agit d'une très grave affaire.

— D'un mariage, peut-être?

— Vous avez dit le mot.

Chacun prit sa place à table, et pendant le dîner la figure de l'officier s'étant déridée, nous fumes égayés par mille gaudrioles racontées avec la désinvolture d'expressions des vieux soldats. La mère se tenait sur le *qui vive*, et ma femme avait toutes les peines à lui arracher quelques paroles.

Cette taciturnité de la part d'une dame qui paraissait connaître les usages du beau monde, piqua ma curiosité de buccomancien. J'examinai attentivement la belle silencieuse (car elle était belle encore en dépit de ses quarante ans et plus), et la séméïotique buccale me révéla bientôt qu'elle était à la fois menteuse et d'un tempérament colérique. En effet la bouche fendue comme un bec d'oiseau dénotait une propension presque irrésistible au caquetage, et un sourire à la fois moqueur et sardonique ne me laissait aucun doute sur les traces que l'habitude de mentir avait laissées sur sa

lèvre supérieure. Les deux coins de la bouche relevés de manière à laisser voir les dents, indiquaient en même temps impétuosité de caractère, colère, emportement. — Pauvre officier! me dis-je après avoir réitéré trois fois mes observations! je te plains de tout mon cœur, et si tu n'as pas la patience stoïque du philosophe Socrate, le ménage est pour toi un enfer anticipé.... Passons à la fille maintenant.

Le visage de la jeune demoiselle était d'une régularité parfaite; ses yeux noirs ombragés de longs cils, son teint d'une pureté admirable eussent défié les pinceaux de Raphaël et du Corrége. L'ensemble de sa physionomie à l'état de repos ne portait d'autre empreinte que celle d'une énergie latente. Mais de temps en temps, suivant que la conversation lui déplaisait ou lui était agréable, ses narines se gonflaient, ses lèvres s'entr'ouvraient convulsivement, et ses dents blanches comme l'ivoire se dessinaient serrées et aiguës sous l'incarnat de la muqueuse labiale.

— La fille sera encore plus colère, plus emportée que sa mère, me dis-je... Malheur à mon ami, s'il l'épouse.

— Monsieur notre hôte, s'écria l'officier, vous avez l'œil scrutateur, et votre regard doit facilement fasciner une jolie femme.

— Ne faites pas attention, interrompit le lord, mon ami William Rogers tire en ce moment nos horoscopes à l'aide de la buccomancie, en d'autres termes il examine la bouche de chacun de nous, pour connaître nos vertus et nos vices, nos qualités et nos défauts.

— En vérité.

— Voulez-vous mettre à l'essai sa science de devin?

— Très volontiers, et se tournant vers moi, Monsieur le devin, ajouta-t-il, examinez bien ma bouche.

— Je la connais, lui dis-je : vous avez les lèvres d'un glouton, le sourire de la brusquerie, et les mâchoires d'un homme intrépide. Vous mangez beaucoup, mais sans vous inquiéter du choix des mets.

— C'est vrai, fit l'officier ébahi.

— Votre famille a beaucoup à souffrir de votre emportement; vous rudoyez vos domestiques et pourtant il n'y a pas en vous le moindre indice de méchanceté.

— C'est vrai, ajouta l'officier de plus en plus étonné.

— Vous vous êtes enrolé très jeune; vous avez servi de quatre à six ans comme simple soldat; vous étiez officier en 1814, et vous fûtes nommé capitaine la vieille de la bataille de Waterloo.

Vous faites aujourd'hui partie de l'état-major du 4e régiment d'artillerie.

— Mais qui vous a dit çà? fit l'officier en bondissant sur sa chaise?

— La buccomancie.

J'expliquai alors à mes convives le secret de mes intuitions buccognomoniques et l'officier, persuadé que j'étais pour le moins aussi sorcier que Cagliostro, me pria de tirer l'horoscope de sa femme et de sa fille.

— Le buccomancien est d'une discrétion à tout épreuve, répondis-je aux obcessions qui m'étaient faites. Si ces dames désirent recourrir à la science buccognomonique, je suis à leur disposition; mais au beau sexe je ne fais mes révélations que secrètement et individuellement.

La mère et la fille me remercièrent du regard, et je com-

pris que j'avais beaucoup gagné dans leur estime, surtout dans leur bienveillance en persistant dans mes dénégations.

A la fin du diner, le jeune lord, profitant du moment où l'officier, sa femme et sa fille, conduits par madame Rogers, allaient visiter mon jardin et les fleurs de ma serre, me dit avec un empressement mal déguisé :

— Eh bien, qu'en pensez-vous? Dois-je épouser?

— Non.

— Et pourquoi? répondit le jeune lord visiblement désappointé.

— Parce que, d'après tous les calculs et toutes les intuitions de la buccomancie, cette belle et rayonnante personne sera une nouvelle Xantippe pour celui qui encourra la chance de devenir son mari. La demoiselle est colère au suprême degré; si vous l'épousez, attendez-vous à des tempêtes quotidiennes.

— Bah! s'écria le jeune lord, j'ai fait deux fois le voyage des Grandes-Indes, j'en ai bien vu d'autres tempêtes.

— Comme il vous plaira, milord.

L'officier et sa famille rentraient du jardin; on prit le thé, la conversation roula sur mille sujets divers; mais toutes les fois qu'on me questionnait sur la buccomancie, je faisait la sourde oreille. Mes convives partirent enfin, non avant que j'eusse renouvelé, auprès du jeune lord, mes instances au sujet de son mariage.

Six mois s'étaient écoulés; j'avais complètement oublié cet incident, lorsque je reçus du jeune lord une lettre des plus pressantes, par laquelle il m'invitait à passer chez lui le jour même.

— Le jeune lord en parle bien aise, fis-je en jetant sa

lettre sur le tas énorme de missives que j'avais déjà relues; il ne sait donc pas que chacun des instants de ma journée appartient à mes clients. Mais pourtant, si le cas est grave... J'appelai mon cocher et un quart d'heure après j'entrais dans un des somptueux appartements du faubourg Saint-Honoré.

Le jeune lord lui-même était venu m'ouvrir; il avait la figure ensanglantée, et l'appartement était couvert de débris de porcelaine, de cristaux brisés.

— Il y a eu combat conjugal, me dit le jeune lord: j'ai contrarié milady; elle s'est livrée à un transport de colère; voyez plutôt le champ de bataille. Ah! que n'ai-je ajouté foi à l'oracle de la buccomancie.

— Où est milady?

— Dans sa chambre, au fond de l'appartement... Mais gardez-vous d'entrer chez elle.

— Rassurez-vous, dis-je à mon ami, la buccomancie a des secrets infaillibles pour dompter les caractères les plus rebelles.

Je pénétrai, en effet, d'un pas ferme et hardi dans la chambre de la jeune dame que je trouvai assise ou plutôt couchée sur un canapé; son regard était terne, son teint pâle, et tout son corps plongé dans l'inaction qui suit presque toujours les grandes émotions; elle me regarda d'abord dédaigneusement, puis se ravisant et faisant un appel violent à son urbanité française.

— Monsieur, dit-elle, qui vous a prié de venir chez moi?

— Milord.

— Il a de la bonté de reste. Figurez-vous que je suis la plus malheureuse des femmes.

— Je n'en doute pas.

— Vous savez donc?

— Je sais tout.

— Ah! vous êtes buccomancien, c'est-à-dire sorcier.

— Sorcier, si vous y tenez, milady. Je suis venu pour vous annoncer que si vous continuez à vous livrer à la pétulance de votre tempérament, dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, cette beauté dont vous êtes fière à si juste titre, aura fait place à une laideur hideuse.

— Je deviendrai laide moi! fit la jeune dame avec terreur!

— Oui, milady, si vous ne domptez votre colère. De toutes les passions, la colère est celle qui déforme le plus la bouche; elle ronge les lèvres, elle détériore les dents, elle laisse, sur l'ouverture buccale, l'empreinte ineffaçable de contractions musculaires et grimaçantes.

La jeune dame se regardait dans une glace; elle se tourna vers moi et me dit avec froideur :

— En effet, je suis presque laide. Ah, monsieur, je vous rends mille grâces de votre visite. Dès ce jour, je mets un frein à ma colère, j'étouffe mes emportements. Je vous en prie, ne dites rien à milord; je veux qu'il ait la première nouvelle et les prémices de ma conversion.

Je sortis, en effet, par une porte latérale, sans voir le maître de la maison, que je rencontrai deux mois après sur le boulevard des Italiens.

— Vous ne me demandez pas de nouvelles de ma femme, me dit-il d'un ton triomphateur.

— Comment se porte milady?

— Fort bien! fort bien!

— Et les petites querelles de ménage?

— Notre ciel conjugal est pur et sans nuage. Milady est patiente et douce comme une colombe. C'est vous pourtant qui l'avez guérie.

— Oui, milord, c'est moi qui ai opéré cette cure importante.

— Je voudrais bien connaître la recette; nous partons pour Calcutta dans quelques jours, et comme sur les bords du Gange, je suis exposé à ne pas trouver de buccomancien....

— Vous désirez pouvoir administrer vous même le remède...

— Précisément.

— Il est aussi simple qu'infaillible. Prenez quelques milligrammes d'amour-propre, accompagnés de quelques centigrammes de vanité féminine, et servez la potion à votre malade.

— Je comprends, s'écria le jeune lord... Comptez sur ma reconnaissance, mon ami, je n'oublierai jamais que je vous dois le bonheur de posséder la plus aimable des femmes depuis que vous l'avez guérie de ses emportements... Lorsque vous aurez publié votre traité de buccomancie, soyez assez bon pour m'en envoyer 50 exemplaires à Calcutta.

Les cinquante volumes seront envoyés à l'adresse de mon souscripteur, car je n'ai pas appris qu'il y ait eu rechute chez milady. Les guérisons opérées par la buccomancie sont radicales.

Du Libertinage.

Le libertinage est l'abus des organes génitaux dans leur exercice naturel, et la perversion de leur usage normal en un usage contre nature, dit le docteur Descuret dans sa *Médecine des Passions*. Je n'entrerai pas ici dans des détails médicaux et physiologiques sur le libertinage, dont les déplorables causes et les tristes effets ont inspiré des pages si éloquentes à tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière. Je dois me borner à énumérer les formes principales que prend la perversion de l'usage normal des organes génitaux en un usage contre nature.

Ces formes sont *l'onanisme*, la *pédérastie* ou *sodomie* et la *bestialité*.

Les personnes livrées au libertinage ont été classées en diverses catégories telles que *prostituées, femmes entretenues*, qui se vendent, *femmes galantes*, qui se donnent, *grisettes* ou *ouvrières* qui se passionnent, se donnent et se vendent.

On a donné le nom de *libertins* aux hommes qui s'amusent un instant de ces malheureuses et les quittent ensuite avec mépris quand leur caprice est passé.

Il est aussi des habitudes solitaires auxquelles Onan a laissé son nom.

Mais pourquoi ne pas laisser à la pathologie médicale le soin d'étudier et d'apprécier les innombrables métamorphoses du libertinage? C'est le seul moyen d'épargner à mes lectrices des tableaux dont leur pudeur serait offusquée, malgré toutes les précautions de style et de forme que je pourrais prendre. Bornons-nous donc à l'énumération indispensable et hâtons-nous de tracer la silhouettte buccognomonique du libertin.

Un regard lubrique, une bouche voluptueuse, des lèvres humides, grosses, entr'ouvertes, moqueuses, la supérieure relevée comme celle du bouc, un teint couperosé, une haleine impure, des dents cariées ou envahies par le tartre dénotent le libertin livré aux excès de la débauche.

L'expresion languissante du visage et son allongement, la pâleur des lèvres et des joues, les gencives tuméfiées, font reconnaître les personnes qui s'adonnnent au vice honteux de l'*Onanisme*.

Zopire, physiognomoniste et buccomancien, nous a laissé deux portraits buccognomoniques des deux plus célèbres courtisanes de la Grèce, Aspasie et Laïs, qui avaient la bouche petite, les lèvres fortes, les joues colorées, les dents courtes et serrées.

Messaline, l'impudique impératrice, avait, au dire des écrivains contemporains, un profil qui tenait à la fois du bouc et du porc; ses lèvres, son sourire portaient l'empreinte de la lascivité la plus dissolue.

Arrêtez-vous au musée du Louvre devant l'admirable portrait de Joconde, par Léonard de Vinci. Voyez ces joues presque pendantes, qui cachent de fortes mâchoires, étudiez surtout les lèvres, et dites-moi si le grand peintre n'y a pas

gravé avec son divin pinceau le cachet indélébile de la volupté la plus raffinée.

Il y aurait surtout une étude buccognomonique fort curieuse à faire sur les portraits que nous avons de Ninon de l'Enclos et de Marion Delorme, ces deux types de la courtisane française; sur ceux du fameux maréchal de Richelieu, le libertin par excellence; on pourrait facilement constater que tous les grands peintres ont été buccomanciens, et que sans la buccognomonie, il est presque impossible d'arriver à reproduire, par la peinture ou la sculpture, le caractère des individus, sans lequel on ne peut obtenir de ressemblance parfaite.

Malheureusement le sujet que je traite est si scabreux, et la buccognomonie touche ici de si près à une dissertation sur l'érotisme, que je crois devoir réserver ce complément d'observations pour une autre circonstance. Si toute fois je parviens, comme je l'espère, à pousser la science buccognomonique jusqu'à ses dernières limites.

D'ailleurs je n'ai pas oublié cet axiome du poète latin qui dit avec avec un sens admirable :

Maxima debetur puero reverentia.

La Paresse.

Censeur importun de ma paresse
Pourquoi viens-tu me réveiller ?
Ah! dans les bras de la mollesse
Laissez-moi sommeiller!!...

S'écrie le poëte cardinal de Bernis, dans une de ses épîtres; cette citation suffirait seule pour prouver que la paresse est une passion, quand même tous les physiologistes n'auraient pas démontré le penchant irrésistible de l'homme à ne rien faire; oui la paresse est une passion; pour plusieurs individus elle est même le plus impérieux des besoins. Les animaux, dit le docteur Alibert, dans sa *Physiologie des Passions*, nous donnent l'exemple de cette intermittence d'action qui est un des états les plus suaves de l'économie des êtres vivants. On ne s'agite sur la terre que pour conquérir le repos; on ne travaille que pour arriver au terme désiré de toutes les fatigues.

On définit ordinairement la paresse :

« Un penchant habituel à rester dans l'inaction et à s'y « complaire. »

Les physiologistes distinguent trois sortes de paresse : la nonchalance, l'indolence, la fainéantise.

Le *nonchalant* ne se remue qu'avec mollesse et lenteur;

L'*indolent* n'agit qu'avec indifférence;

Le *fainéant* montre un éloignement prononcé pour le travail du corps aussi bien que pour celui de l'esprit;

La *nonchalance* provient d'un défaut de forces;

L'*indolence*, d'un défaut d'énergie;

La *fainéantise*, d'un défaut de forces physiques et morales.

Le paresseux, proprement dit, a la face grande et charnue, les joues grosses, la parole brève, la langue pesante, la lèvre inférieure pendante :

Mais c'est surtout aux dents qu'on reconnaît le degré de paresse. Le *fainéant* a des dents malpropres, le tartre ou la carie les envahissent dès l'âge de vingt ans, parce qu'il n'en a aucun soin.

L'indolent se trahit par la longueur démesurée des incisives que les lèvres ne recouvrent pas entièrement.

Le nonchalant est aussi facile à reconnaître, à sa bouche habituellement béante, à ses joues plus fortes par le bas que par le haut.

L'hiver dernier, une dame d'un département fort éloigné de Paris, vint chez moi accompagnée d'un petit garçon, d'une demoiselle de dix-huit ans, et d'une petite fille qui l'appelait ma tante.

Je posai d'abord un ratelier à la dame qui avait dû être fort belle; puis je lui dis tout bas à l'oreille :

— Madame, vous avez de jolis enfants; mais leur beauté n'égalera jamais celle de leur mère.

— Vous croyez, monsieur, fit la dame avec un sourire

devenu charmant et enchanteur, depuis que mon ratelier, vrai petit chef-d'œuvre, avait réparé certains désastres...

— Oui, madame... nous avons été un peu coquette, entendons-nous... dans la bonne acception du mot.

— Comment! monsieur! fit la provinciale rouge de colère...

— Ne nous fâchons pas, madame, un buccomancien est un confesseur au petit pied. Avouez, madame, que vous avez enflammé bien des cœurs, sans pour cela manquer le moins du monde à vos devoirs d'épouse et de mère.

— Continuez, monsieur, fit la dame qui reprenait contenance.

— Avant votre mariage vous étiez fière de votre beauté; vous pensiez qu'il n'y avait rien au monde de plus précieux qu'un colifichet. La maternité vous a guérie du mal le plus intense qui puisse attaquer le cœur d'une femme, je veux dire la vanité.

— Monsieur, qui vous a dit tout cela?

— Votre bouche, madame.

— Comment, ma bouche?

— Oui, votre bouche, c'est-à-dire la forme de vos lèvres, de vos mâchoires, et le mouvement des muscles buccaux. Tenez, parlons un peu de votre jeune famille. Je vais vous dire en deux mots les qualités et défauts de chacun. Votre fils est fainéant; les travaux de l'esprit le rebutent, il doit être assez mal noté au collége, et dans la maison paternelle, il passerait, j'en suis sûr, ses journées dans un lit, si on le laissait faire.

Votre demoiselle est nonchalante; la mollesse et la lenteur président à sa toilette. Votre nièce est indolente, elle n'agit

qu'avec indifférence, mais chez elle cela provient d'un manque d'énergie; si son tempérament prend de la force avec l'âge, elle deviendra active et laborieuse.

— En vérité, monsieur, répondit la provinciale qui m'avait écouté avec une attention mêlée de terreur, si j'étais superstitieuse, je croirais que vous êtes sorcier. Mais je sais que la science parvient souvent à découvrir les secrets cachés au fond du cœur.

— Vous avez raison, madame, car la simple inspection de votre bouche m'a révélé toute votre vie.

— Pourquoi ne pas consigner dans un livre toutes vos observations, dit la dame.

— C'est ce que je fais en ce moment.

— Je serai un de vos premiers souscripteurs, indiquez-moi le titre de votre livre.

— La Buccomancie.

La provinciale écrivit quelques mots sur un élégant calepin, et me quitta émerveillée, non sans avoir renouvelé sa promesse qu'elle tiendra, j'en suis sûr.

L'Amour.

En écrivant ce chapitre, je ne chercherai mes inspirations ni chez les poètes qui ont chanté et divinisé les passions, ni chez les philosophes qui se sont livrés à l'étude du cœur humain. La physiognomonie seule me servira de guide, et encore la laisserai-je bientôt derrière moi, pour suivre dans sa marche rapide la buccomancie qui me conduit d'un pas ferme et assuré à des résultats inespérés. J'emprunterai seulement à mes devanciers quelques définitions, quelques appréciations indispensables pour initier plus promptement mes lecteurs à la buccomancie.

D'ailleurs la poésie, les sentences émises sur l'amour par les célébrités poétiques et philosophiques, les anecdotes même serviront à vulgariser la science dont je suis le premier propagateur.

Parlons donc un peu de l'amour, et faisons connaitre ses diverses métamorphoses.

Tout est amour dans la création en ce sens qu'il existe entre tous les êtres un charme irrésistible, une affinité secrète qui les rapproche et les unit.

« L'amour n'est pas une seule passion, dit madame de « Souza; il éveille et réunit toutes les autres. »

« Il est difficile, dit Larochefoucault, de définir l'amour ;
« dans l'âme c'est une passion de régner ; dans les esprits
« c'est une sympathie, dans le corps ce n'est qu'une envie
« cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après
« beaucoup de mystères. »

Physiologiquement parlant, l'amour est un penchant impérieux qui entraine les sexes l'un vers l'autre : son but providentiel est la reproduction de l'espèce.

Il ne faut pas confondre l'amour avec la galanterie ; guidée par le sensualisme, la galanterie recherche la beauté physique plutôt que la beauté morale; elle a le cœur banal ; il y a chez elle beaucoup d'égoïsme et de friponnerie ; elle conduit souvent au plus honteux libertinage.

Le philosophe Platon trace le portrait suivant de l'homme livré à la galanterie.

« J'appelle homme vicieux, dit-il, cet amant populaire
« qui aime le corps plutôt que l'âme, car son amour ne
« saurait être de durée, puisqu'il aime une chose qui ne
« dure point. Dès que la fleur de la beauté qu'il aimait est
« passée, vous le voyez qu'il s'envole ailleurs, sans se sou-
« venir de ses beaux discours et de toutes ses belles pro-
« messes. Il n'en n'est pas ainsi de l'amant d'une belle âme;
« il reste fidèle toute la vie, car ce qu'il aime ne change
» point. »

La physiologie reconnait deux sortes d'amour, *l'amour physique ; l'amour platonique.*

Le premier constitue la galanterie ; le second dégagé de tout désir érotique est de l'amitié, quelquefois même de l'extase.

Le mot *coquetterie* est d'origne française ; il sert à dési-

gner toute ruse d'amour ou de vanité cherchant à faire naître des désirs par une provocation indirecte; chez les femmes la coquetterie est un travail perpétuel de l'art de plaire.

L'instinct de reproduction est sans contredit la cause primordiale de l'amour; instinct puissant, dit Alibert, que le créateur a mis en nous pour perpétuer son ouvrage, nous chargeant de réparer les ravages de la mort par une continuelle transmission de la vie.

On demandait un jour à une femme d'esprit ce que c'était qu'aimer : « Pour l'homme, répondit-elle, c'est être inquiet, « pour la femme c'est exister. »

Les espagnoles aiment sincèrement, mais elles sont jalouses; elles portent un stylet sur le cœur. Les italiennes sont lascives; les anglaises sont exaltées et mélancoliques, mais elles sont fades et guindées. Les allemandes sont tendres et douces, mais en même temps fades et monotones. Les françaises sont spirituelles, élégantes et voluptueuses, mais elles mentent comme des démons.

« J'ai toujours remarqué, ajoute l'observateur auquel j'em-« prunte cette appréciation du beau sexe européen, j'ai tou-« jours remarqué que les femmes qui aiment beaucoup à « monter à cheval, ont rarement beaucoup de tendresse.

Madame de Stael disait souvent :

« L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est un « épisode dans celle des hommes. »

Oui l'amour est l'histoire de la vie des femmes, et c'est surtout chez les femmes que le buccomancien doit étudier les phases de cette passion qui embrasse toutes les autres, comme je le dis plus haut.

La femme amoureuse a le visage moyen, les joues et les

tempes un peu grosses ; elle soupire ; des larmes s'échappent de ses yeux malgré elle ; si vous l'observez, elle se trouble, elle rougit.

Chez la jeune fille, toutes les premières impressions de l'amour sont transparentes pour le bucccomancien, pour peu qu'il ait le temps d'examiner sa bouche. En effet les lèvres de la vierge ont l'incarnat et la pureté de la rose qui est sur le point d'éclore ; c'est à sa bouche qu'on peut appliquer ces vers de Catulle ;

« *Ut flos in septis secretus nascitur hortis,*
« *Quem nulli pastos nullæ tractavere puellæ.* »

Elle est comme la fleur éclose mystérieusement dans un jardin entouré d'une haie vive, que les bergers n'ont pas flétrie de leur haleine, que les jeunes bergères n'ont pas fanée de leurs doigts.

Oui la bouche et surtout les lèvres sont autant d'indices de la vertu de la jeune fille, du degré de la passion qui envahit son cœur ; entre la bouche de la vierge de la veille et de l'épouse du lendemain, il y a une différence immense qui n'échappera jamais à l'observation du buccomancien. Le contour buccal, la couleur des lèvres, l'incarnat des joues présentent divers phénomènes dont l'étude suffirait pour ajouter un curieux volume à l'histoire physiologique et morale de la femme.

Bornons-nous, puisqu'il le faut, à de courts aperçus.

L'amour physique est moins commun chez les femmes que chez les hommes ; celles qui, par leur tempérament, sont portées aux plaisirs charnels ont les lèvres épaisses, la supérieure préminente et quelques fois déprimée, les joues charnues. Léonard de Vinci nous a laissé un type admirable de

la femme amoureuse par les sens, dans le beau portrait de Joconde la courtisane dont j'ai parlé plus haut, et qui est un des chefs-d'œuvre exposés dans le musée du Louvre.

La femme sentimentale, c'est-à-dire dominée par l'amour platonique, est plutôt maigre que grasse; ses lèvres entr'ouvertes quand la bouche est à l'état de repos décèlent une indicible rêverie; dans son sourire il y a moins de gaité que de mélancolie ; généralement elle est blonde.

Cherchez au musée une des toiles sur lesquelles Raphaël a immortalisé la beauté de la Fornarina sa bien-aimée; cherchez ensuite un des nombreux portraits de madame de Lavallière, examinez la bouche de ces deux femmes célèbres, vous y trouverez surement les caractères buccognomoniques que je viens d'indiquer.

C'est que tous les grands peintres ont tous été buccomanciens; ils avaient à reproduire sur la toile le caractère des passions, et ils les ont trouvés gravés principalement sur le contour buccal, stéréotypés dans le sourire, vivants dans les contractions labiales.

J'ai déjà dit que le mot coquetterie est d'origine française; mais il y a eu des coquettes dans tous les temps, chez tous les peuples, dans les palais et sous le chaume; témoin ces gracieux vers de Virgile sur la bergère Galatée :

Malo me Galathea petit lasciva puella
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

« Galatée m'agace en me jetant une pomme, la folâtre « qu'elle est, court ensuite se cacher derrière des saules, mais « elle a bien soin d'être remarquée par moi. »

La coquette est généralement plus jolie que belle; sa bouche est fine, ses lèvres sont minces, son sourire est provo-

cateur ; elle a les dents petites mais un peu longues. Si nous voulons chercher des types dans l'histoire, voici ceux que nous y trouvons chez les femmes célèbres.

Aspasie était coquette, Laïs passionnée, Phryné libertine.

L'impératrice Messaline tomba dans les derniers excès de la débauche: aussi sur les médailles que nous avons de cette courtisane couronnée, retrouve-t-on tous les caractères de la luxure.

Ninon de Lenclos était coquette, Marion Delorme passionnée ; les portraits de ces deux femmes célèbres reproduisent admirablement les caractères buccognomoniques qui, au défaut de l'histoire, nous mettraient à même de les juger.

Qu'on examine les toiles de Watteau le peintre des boudoirs ; les têtes de femmes qu'il nous a laissées en si grand nombre, sont en quelque sorte une galerie de vices qui gangrénèrent la société française sous le règne de Louis XV.

O sanctuaire du cœur féminin! pourquoi pénétrer plus avant dans le tabernacle ! contentons-nous d'avoir soulevé le voile qui cache tant de péchés mignons, et d'indiquer les procédés buccognomoniques qui peuvent guider soit l'homme, soit la femme dans le labyrinthe ténébreux de la vie conjugale.

La buccomancie n'est pas une science indiscrète ; ceux qui se livrent à cette étude, doivent maitriser tout mouvement de curiosité. Comme le confesseur qui reçoit les aveux de ses pénitentes, le buccomancien recueille des faits, observe, étudie, pour lui-même d'abord, pour son instruction particulière, pour consolider quelques unes de ses relations, pour rompre avec les autres ; j'ai déjà dit que la science buccognomonique est un sixième sens qui a pour mission spéciale de nous

faire connaître quelles doivent être nos sympathies et nos antipathies.

Voilà pourquoi je ne donne pas à ce chapitre, consacré à l'étude buccognomonique de l'amour, tous les développemens que comporte ce sujet si vaste, si multiple. Voilà pourquoi je me tais sur un nombre infini de faits, de révélations qui ont été confiés à ma discrétion connue, ou que j'ai constatés moi-même à la suite d'intuitions approfondies.

Mais il me reste à donner quelques conseils aux héroïnes et aux victimes de l'amour.

Je dirai aux mères de famille :

« Lorsque vous verrez la maigreur et la pâleur dévaster « les joues de vos filles ; lorsque vous remarquerez qu'elles « ont les yeux enfoncés profondément sous les sourcils, « et habituellement fixes ou hagards ; que leurs lèvres « se contractent à chaque instant, que leurs dents s'entre- « choquent pendant le sommeil ; que la voix est brève et « saccadée, tremblez, redoublez de vigilance, car leur cœur « sera en proie à un amour effréné, c'est-à-dire à cette *fièvre* « *érotique* qui, comme le proclame le docteur Lorry, entraîne « le cœur et trouble la raison. »

Source des jouissances les plus délicieuses ou des peines les plus cruelles, l'amour, selon qu'il est *heureux, contrarié* ou *jaloux*, est la plus douce et la plus redoutable des passions.

Tout notre être éprouve une chaleur douce et salutaire sous l'influence de *l'amour heureux ;* le regard est vif, doux ou langoureux ; le sourire du bonheur brille sur les lèvres légérement gonflées.

L'amour *contrarié* ou *jaloux* trouble l'organisation ;

mais c'est principalement sur la bouche que s'exercent ses ravages; les joues se décolorent, les lèvres se rapetissent, se contractent, grimacent à chaque instant sous la pression des douleurs intérieures. Pendant le sommeil qui est toujours très agité, il y a un continuel grincement de dents; aussi est-il à remarquer que les hommes jaloux, et surtout les femmes jalouses se reconnaissent à l'érosion prématurée des dents.

Je ne suivrai point la jalousie dans tous ses développements, dans tous ses symptômes; cette étude fait partie des domaines de la pathologie proprement dite; d'ailleurs les indications que je viens de donner sont suffisantes pour mes observations spéciales.

Je ne chercherai pas non plus à développer ce proverbe devenu populaire :

« Le flambeau de l'hymen est l'éteignoir de l'amour. »

C'est probablement parce que l'amour est aveugle quand il arrive, et trop clairvoyant quand il s'en va.

Je ne parlerai pas non plus des funestes effets de l'amour; je suis buccomancien, et si la médecine devient parfois ma conseillère, mon auxiliaire, mon guide, ce n'est pas à dire pour cela que je doive faire ici une dissertation nosologique.

Un mot seulement sur l'amour religieux, vulgairement connu sous le nom de *dévotion*.

Il est incontestable que plusieurs femmes dont le cœur est en proie à un amour malheureux, ou dont les inclinations ont été contrariées, cherchent dans la religion une diversion d'autant plus douce, qu'en aimant Dieu elles aiment encore. Sainte Thérèse, espagnole au cœur de feu, ne disait-elle pas dans son langage poétique :

« L'enfer est un lieu ou l'on n'aime point. »

Aussi examinez les nombreux portraits de cette Sainte, et dites-moi si sa bouche ne porte pas l'empreinte des flammes intérieures qui ont consumé son cœur.

Etudié buccognomoniquement, l'amour religieux présente des phénomènes longtemps inaperçus. La bouche révèle si ostensiblement les secrets d'un cœur heureux ou ulcéré, qu'il est impossible de ne pas connaître, au premier aspect, sous l'influence de quelle impression se trouve habituellement la personne dont on veut apprécier le caractère.

L'hiver dernier, une dame mexicaine vint chez moi, accompagnée de sa fille âgée de 18 à 20 ans.

— Monsieur, me dit-elle après les préambules indispensables de toute conversation, ma fille, Manuela, dépérit de jour en jour; on m'a dit que vous aviez le don de découvrir la cause des douleurs les plus secrètes.

— Ah! madame! m'écriai-je en riant, quelques malins vous auront assuré que je suis sorcier.

— A peu près, monsieur.

— Eh bien, madame, je n'ai ni la prétention d'être sorcier, ni le moindre désir de passer pour tel. Je suis, tout simplement buccomancien, c'est-à-dire que j'étudie la bouche humaine, comme Lavater étudia la physionomie en général, comme Gall étudia les protubérances et dépressions crânières. Cette étude a été déjà couronnée de quelques résultats inespérés; madame, depuis bientôt cinq ans vous êtes ma cliente; inutile de vous dire que je mets tout mon savoir à votre disposition.

J'examinai attentivement la belle Manuela; toute sa physionomie portait l'empreinte d'une fièvre intérieure, ses

grands yeux noirs étaient fixés vers le ciel, ses lèvres, fermées sur les côtés et ouvertes vers le milieu, dénotaient une méditation profonde, et les deux mâchoires serrées l'une contre l'autre, une tension extraordinaire de toutes les facultés effectives.

— Madame, dis-je tout bas à la mère, votre demoiselle est plongée dans les extases de l'amour divin, qu'on appèle dévotion; cet état presque morbide provient d'une forte contrariété de cœur. Manuela ne vous a-t-elle parlé d'aucune inclination?

— Il n'y a pas moyen de vous cacher le moindre secret, dit la mexicaine; eh bien! oui, Manuela, ma fille bien-aimée, s'est éprise d'une déplorable inclination pour un jeune médecin espagnol.

— Et cette inclination vous l'avez contrariée?

— Y avait-il moyen d'agir autrement? Le docteur est roturier, et ma fille descend en droite ligne d'un des premiers conquérants du Mexique.

— Madame, vous n'avez qu'à opter entre une mésalliance ou la perte de votre fille. La dévotion, quand elle arrive à un certain degré, est une maladie qui se termine ou par des accès de folie ou par une mort précédée de fièvres lentes et cruelles.

Ma cliente me quitta visiblement contrariée; je ne songeais déjà plus à cet incident, lorsque je reçus une invitation pour assister à la célébration du mariage de dona Manuela.

— Encore une victoire pour la buccomancie, m'écriai-je en endossant l'habit noir de rigueur.

En effet, dona Manuela était rayonnante de joie et resplendissante de santé : l'accueil que je reçus du jeune couple

fut des plus affectueux ; la maman elle-même me remercia du sage conseil que je lui avais donné, et grâce à la science buccognomonique, je fus le héros de la nôce ; l'époux lui-même s'effaçait devant moi ; l'on ne parla que buccomancie, et si je ne me trompe, je me fis, dans cette circonstance, un assez grand nombre de prosélytes.

Le jeune docteur et son heureuse compagne partirent quelques jours après pour Mexico, et je ne doute point que l'Esculape de vingt-cinq ans n'y acquière, en peu de temps, une brillante réputation.

Ses lèvres légèrement épanouies, son sourire affectueux et loyal, la régularité de sa bouche, à l'état de repos, avaient révélé, de prime-abord, à mon œil de buccomancien, les principales qualités qui constituent un bon médecin....

J'aurais encore à parler de l'amour maternel et paternel, de l'amour filial, de l'amour fraternel, ineffables et généreux sentiments qui unissent, par des liens indissolubles, les divers membres d'une même famille ; mais outre que cette étude appartient à la haute physiologie, ces phénomènes du cœur humain se trouvent implicitement observés, étudiés, appréciés dans les chapitres qui précèdent.

Et maintenant, puisque les extrêmes se touchent, passons à l'envie, à la jalousie, ces deux passions, filles aînées de la haine.

L'Envie et la Jalousie.

On est jaloux de son bien, on est envieux de celui des autres; en d'autres termes, l'envie se rapporte au rang, aux honneurs, à la fortune, aux talents des individus.

La jalousie tient presque toujours à quelque rivalité d'amitié ou d'amour.

Les causes prédominantes de ces deux passions, sœurs jumelles, sont : les constitutions bilieuse, lymphatique, nerveuse, et surtout le tempérament mélancolique; on les rencontre plus souvent chez la femme que chez l'homme; l'enfance et la vieillesse y sont plus portées que l'âge adulte.

« La jalousie, dit Fénélon, est plus violente dans les
« enfants qu'on ne saurait l'imaginer; on en voit qui sèchent
« et dépérissent parce que d'autres sont plus aimés et ca-
« ressés qu'eux. »

Deux belles femmes sont rarement amies l'une de l'autre, elles ne s'accordent jamais sur leurs prétentions.

Ovide, en personnifiant l'envie, signale avec précision et vérité les principaux ravages exercés sur l'homme par cette misérable passion :

La pâleur sur le front, sur le corps la maigreur,
L'envie est un objet de mépris et d'horreur.

Rien ne fixe le trait de son regard avide ;
Sur ses dents est empreinte une rouille livide ;
De fiel elle regorge ; un verdâtre venin
S'épaissit sur sa langue et colore son sein.
Le ris la fuit, à moins que sa bouche cruelle
A l'aspect d'un désastre, un moment le rappelle.
Ses tourments au sommeil interdisent l'accès ;
Elle hait les heureux, sèche de leurs succès,
Et blessée elle-même en sa noire malice,
Comme le mal d'autrui fait son propre supplice (1).

« La jalousie, dit Larochefoucauld, est le plus grand de « tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux per- « sonnes qui le causent. »

« La démarche de l'envieux, dit le poëte Ovide, que j'ai « déjà cité, est lente; son regard est oblique et *sa dent « d'ébène.* Jamais sa bouche ne sourit, si ce n'est lorsqu'il « contemple la peine ou la douleur d'autrui. »

Les physiognomonistes s'accordent à dire que les envieux ont les parties gauches plus grandes que les droites; ils ont la face plane, les oreilles un peu longues et étroites, les joues d'une grosseur démesurée ou très grèles, le teint livide, la bouche cave, les dents longues, aiguës, séparées et fortes.

Les enfants sont jaloux, les vieillards envieux.

Je ne parle pas de la jalousie en matière d'amour, parce que c'est une modification transitoire du cœur qui cesse aussitôt que disparaissent les causes vraies ou imaginaires qui l'ont suscitée.

Cependant, la femme naturellement jalouse porte, dans

(1) Pongerville.

l'ensemble de sa physionomie, des caractères buccognomoniques qui frappent les regards de l'observateur.

La bouche elle-même, à l'état calme, est légèrement contractée; sur ses lèvres mobiles et crispées passent, tour-à-tour, la haine, le mépris, l'ironie, la douleur la plus profonde. Sur ses joues la pâleur succède instantanément au teint le plus coloré; sa bouche, hermétiquement fermée, décèle des tempêtes intérieures, une préoccupation incessante motivée ou plutôt surexcitée par les désirs, les appréhensions, les regrets, l'amour de celui qu'elle aime, la haine de la personne qui lui a ravi l'objet de ses affections.

O femme jalouse! être mystérieux! puits sans fond! quel œil peut se vanter de suivre les métamorphoses de ta pensée, dans les ténèbres de ton cœur! Qu'on t'appèle Médée la magicienne; Ariane, la délaissée, Sapho de Leucate; que tu rugisses en préparant des philtres, que tu gémisses dans ton île de Naxos, que tu chantes tes derniers adieux au volage Phaon, avant de te précipiter dans les flots, ta vie entière, tes joies et tes douleurs sont autant d'énigmes inexplicables. Guidé par la buccomancie, j'ai pu surprendre sur ta bouche quelques-uns de tes secrets. Mais celui qui te connaîtrait à fond, qui pourrait décrire les déchirements de ton cœur, ô sphinx adorable et adoré, celui-là aurait fait plus que l'Œdipe de la fable.

L'Orgueil et la Vanité.

L'orgueil est un sentiment exagéré de notre valeur personnelle, une forte tendance à dominer ; c'est une maladie morale, dit le docteur Descuret, dont les principales espèces sont la *présomption,* la *suffisance,* la *fierté,* le *dédain,* l'*arrogance.*

La vanité, qui a pour cause primordiale un besoin excessif de louanges, n'est autre chose que l'*amour-propre.* Le vaniteux et surtout la vaniteuse n'ont qu'un but, celui de s'attirer des éloges, de se faire admirer. Le *glorieux,* le *prétentieux,* le *magnifique,* la *coquette* et le *fanfaron* appartiennent à la nombreuse lignée de dame vanité.

Il ne faut pas confondre l'orgueil avec la vanité.

En effet l'orgueil est une trop grande estime de soi ;

La vanité n'est qu'un besoin immodéré de l'estime des autres.

Maintenant que j'ai énuméré les diverses transformations de l'orgueil et de la vanité, tâchons de les saisir au passage à l'aide de la buccomancie.

La suffisance se reconnaît au port de la tête, au gonflement des joues, à un certain air de béatitude et surtout au sourire qui exprime, à chaque instant, le contentement inté-

rieur provenant d'une confiance ou pour mieux dire d'une croyance sans bornes en son mérite personnel. Le suffisant marche à pas comptés; sa lèvre inférieure dépasse ordinairement la supérieure.

La fierté a sa séméïotique particulière; elle se manifeste de plusieurs manières selon le caractère et le tempérament des individus; mais il est des signes généraux auxquels il est impossible de la méconnaître. La bouche d'un homme fier est ordinairement régulière; l'ouverture des lèvres va en s'arrondissant jusqu'au milieu, et laisse entrevoir les canines; les mâchoires sont fortes et les dents bien conservées, surtout si le sujet est d'un tempérament sanguin.

Le dédain se manifeste très ostensiblement, soit par mille contractions labiales, soit par l'avancement démesuré de la lèvre supérieure qui se relève sur un des coins de la bouche au moment où le dédaigneux regarde une personne qu'il croit son inférieure, en talent, en habilité.

De l'arrogance à l'insolence, il n'y a qu'un pas.

L'arrogant ne doute de rien; il marche tête levée; sa bouche entr'ouverte à peine et garnie de dents pointues indique clairement que l'audace n'est qu'apparente, et qu'au fond il y a plus de forfanterie que de courage. Les lèvres et les joues de l'arrogant sont charnues: Porta le compare à l'âne: il a voulu très probablement faire allusion à l'apologue où figure un de ces quadrupèdes marchant avec une fierté stupide, parce qu'il est chargé de reliques. Le fanfaron et l'arrogant sont frères jumeaux, à cette différence près, que le premier tombe dans l'exagération du grotesque.

J'ai déjà parlé de la coquette; par le temps qui court, la race des *glorieux* et surtout des *magnifiques* tend à dispa-

raître. Il se trouve encore quelques *prétentieux*, mais de la pire espèce, et pour rencontrer ces types il faut remonter aux comédies du XVIIIe siècle; d'ailleurs ils rentrent dans les catégories dont je viens d'esquisser les silhouettes buccognomoniques, et mes lecteurs pourront leur appliquer la même séméïotique.

L'Ambition.

On donne généralement la qualification d'ambitieux à tout homme qui est dominé par un désir violent et continuel de s'élever au dessus des autres, même sur leurs ruines.

L'ambition est une soif immodérée de gloire, de grandeurs, d'honneurs, de domination.

Le tempérament de l'ambitieux est ordinairement bilioso-sanguin; dans beaucoup de cas, il est spécialement bilieux. Les constitutions nerveuses et lymphatiques ont moins de propension à l'ambition, peut-être parce qu'elles sont moins énergiques, plus mobiles dans leurs désirs et leurs penchants.

L'ambitieux, proprement dit, présente les mêmes phénomènes buccognomoniques, la même organisation dentaire que l'orgueilleux, à cette différence près, que chez lui la fierté se porte vers des régions plus élevées.

L'ambitieux a le regard fixe et impératif; ses lèvres sont habituellement contractées aux deux extrémités. Les incisives sont courtes mais aiguës, les œillères ou lanières fortes et longues; aussi les physiognomonistes le comparent-ils au lion.

Les types de l'ambitieux varient insensiblement selon l'objet de ses désirs, et l'énumération de ces variétés fait partie des domaines de la physiognomonie proprement dite.

La lèvre inférieure de l'ambitieux est toujours proéminente, et cette indication ne m'a jamais trompé. Sa voix est aiguë, d'une sonorité extraordinaire. A l'état de repos la bouche décèle des réflexions profondes, une attention continuelle qui se porte sur des combinaisons rapides, adoptées ou rejetées.

L'Avarice.

« Un avare, idolâtre et fou de son argent,
« Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
« Appelle sa folie une rare prudence,
« Et met toute sa gloire et son souverain bien
« A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.
« Plus il le voit accru, moins il en fait l'usage.
« Sans mentir l'avarice est une étrange rage ! »

(Boileau, satire 4.)

Ces vers me dispensent de donner des définitions de l'avarice, définitions si nombreuses, si variées, que cette nomenclature rentre essentiellement dans la catégorie de la linguistique.

Il ne faut pas confondre l'*avare*, l'*intéressé*, le *parcimonieux* :

L'*avare* aime la possession, ne se sert pas de ce qu'il a, et voudrait se priver de tout ce qui coûte.

L'*intéressé* ne fait rien gratuitement, il aime le gain.

Le *parcimonieux* s'abstient de ce qui est cher, il ne songe qu'à faire des épargnes.

L'avarice est la passion dominante des vieillards ; on la rencontre rarement chez les jeunes gens, même chez les hommes de quarante ans. Cette passion prend quelquefois des développements subits sous l'influence d'une infirmité. Le docteur Alibert, dans sa *Physiologie des Passions*, parle d'une dame vaporeuse et mélancolique qui était prodigue pendant six mois, et avare le reste de l'année, quand elle revenait à son état normal de santé.

Les tempéraments mélancoliques, lymphatiques, les individus cacochimes sont très prédisposés à l'avarice, moins commune chez les hommes d'un tempérament sanguin ou bilieux.

On a observé quelques exemples d'avarice héréditaire, soit qu'elle provienne du tempérament ou de l'éducation qu'on a reçue dans sa famille.

La pâleur de la face, l'amoindrissement des traits, l'amaigrissement général du corps, sont des indices de cette passion qui ronge pour ainsi dire l'homme, et le dévore graduellement.

Si vous voulez étudier buccognomoniquement l'avare, examinez-le quand il reçoit et quand il donne ; observez bien si, quand on lui fait un présent, sa figure ne devient pas radieuse, s'il ne tend pas la main avec un empressement qu'il n'est pas maître de modérer, s'il n'est pas dans l'extase et si sa bouche entr'ouverte n'exprime pas une félicité qu'on dirait surhumaine.

Observez-le surtout quand il est obligé de donner de l'argent: sa bouche se ferme hermétiquement, ses lèvres se crispent; tous les muscles faciaux se contractent, et d'un œil inquiet il suit les pièces d'argent qu'il a données jusqu'au moment où celui qui les reçoit les a mises dans sa poche.

L'avare a les lèvres minces, effilées comme une lame de rasoir. La supérienre rentre en dedans comme le bec crochu d'un oiseau de proie; ses dents sont claires et allongées; sa bouche, même à l'état de repos, exprime l'appréhension, la défiance; son sourire a quelque chose de diabolique; on dirait Satan ricanant lorsqu'un damné tombe dans l'enfer. C'est à la fois Schilok et Caliban.

Quelque temps après la révolution de février, je reçus la visite d'une dame amie de ma plus ancienne et ma plus fidèle cliente. Cette dame avait à peine quarante ans; ses traits d'une régularité parfaite, ses grands yeux noirs indiquaient qu'elle avait dû être fort belle à l'âge de vingt ans. Mais sa bouche avait une expression à la fois ironique et cruelle qui donnait à toute sa physionomie un aspect désagréable et presque repoussant.

— Madame, lui dis-je, en prenant toutes les précautions oratoires, comment se fait-il que, jouissant d'une immense

fortune héréditaire, vous vous laissiez dominer par l'avarice, la plus honteuse des passions.

La dame rougit et balbutia quelques mots.

Reprenant bientôt son assurance, elle s'écria :

— Qui vous a dit, monsieur, que je suis avare?

— Votre bouche, madame.

Et en quelques mots je lui fis la démonstration buccognomonique de l'avarice.

— Pourquoi m'en défendre, répondit-elle, puisque vous devinez si bien ? Oui je suis avare.

— Vous ne l'avez pas toujours été.

— Oh! mon Dieu, non ! j'étais même généreuse à l'excès; à la Havane on ne parlait que de ma magnificence. Mais pendant ma dernière traversée d'Amérique en France, j'ai été atteinte du scorbut; depuis mes dents n'ont pu se raffermir; mon caractère a totalement changé; je suis devenue hargneuse, acariâtre, parcimonieuse.

— Je comprends, madame, et je me charge de vous guérir à la fois du scorbut et de l'avarice. *Otons la cause et nous enlèverons l'effet. Sublâtâ causà tollitur effectus.*

En effet, pendant quelques jours, je donnai des soins assidus à l'opulente havanaise; mon eau anti-scorbutique fit le reste, et un mois après ma nouvelle cliente était radicalement guérie de son affection dentaire.

Elle vint me remercier accompagnée de son amie, et me témoigna magnifiquement sa reconnaissance.

— Ah! Monsieur, me dit-elle, grâce à vos soins, j'ai des dents aussi belles qu'à l'âge de vingt ans.

— Et je parie que vous n'êtes plus avare.

— Vous entendrez parler cet hiver des bals et des soirées

de la comtesse Havanaise. J'ai recouvré ma gaîté; j'aime comme autrefois le luxe, la prodigalité; mes amis vous portent aux nues, depuis que je leur ai raconté la double cure que vous avez opérée en moi.

— J'avais donc raison de vous dire *qu'en enlevant la cause, nous détruirions l'effet.*

— Je vous demande un autre miracle : M. le comte est joueur, vous chargez-vous aussi de le guérir?

— C'est beaucoup plus difficile.

— Mais pas impossible...

— Je ne promets rien... Ecoutez, mes belles clientes, j'ai quelques instants à vous donner; étudions les diverses catégories de joueurs, et nous verrons bien si M. le comte doit être classé parmi les incurables.

La Passion du Jeu.

Stoïque en apparence, mais toujours plein d'illusions, le vrai joueur, malgré les sentiments qui l'agitent, supporte ordinairement, sans changer d'attitude ni de visage, toutes les chances de la fortune qu'il se plaît à braver.

Voyez ce maniaque, assis immobile à une table de jeu dans laquelle on dirait que ses membres vont s'incruster; son teint est pâle, son regard est fixe et impatient; sa

bouche habituellement muette ne fait entendre, à de longs intervalles, que des mots mal articulés. Chez tous les joueurs on observe une immobilité, une raideur tétaniques qui proviennent de l'impatience concentrée qui les dévore.

La déplorable passion du jeu se manifeste de mille manières; on distingue les *joueurs audacieux* que la perte aiguillonne; les *pusillanimes* qui tremblent même lorsqu'ils gagnent; les *superstitieux* qui croient aux songes et à mille autres chimères; les *systématiques* pour qui le jeu est une spéculation; les *beaux* joueurs qui s'exécutent de bonne grâce; les *joueurs fastueux* qui sacrifient l'avidité à l'orgueil; il y a même, *dit-on,* des *joueurs bienfaisants* qui n'envisagent guère le jeu que comme un moyen de faire des largesses. (1)

D'après les plus célèbres physiognomonistes, les joueurs ont les cheveux épais, droits et noirs; la barbe épaisse, les tempes couvertes de poil hérissé; les cavités des yeux sont bien remplies, l'œil est luisant et clair.

— Le portrait n'est pas flatté, dit la comtesse.

— Passons maintenant à la bouche; ici nous pouvons parler en maître, nous sommes dans nos domaines.

La bouche du joueur est rarement dans un état complet de repos; elle se contracte, elle grimace comme si elle était sous l'influence de l'affection nerveuse que nous appelons *le tic buccal* ou *facial;* sa lèvre supérieure s'enclave dans l'inférieure, qui prend parfois un développement extraordinaire; la peau des joues est tendue, immobile, à moins que la joie du gain ou la douleur causée par une forte perte ne

(1) Dusaulx, de *la Passion du Jeu.*

lui impriment des contractions forcées. Ceci s'applique au joueur type, qui joue pour jouer, parce que chez lui la passion du jeu est passée à l'état de monomanie.

— Vous venez de tracer la silhouette du comte, et sans l'avoir vu, dit en riant la belle Havanaise.

— Dans ce cas, Mme la comtesse, il faut désespérer; la maladie est incurable.

— C'est un petit malheur, après tout, M. le comte est assez riche pour perdre, et s'il gagne, les pauvres gagneront aussi.

— M. le comte rentre donc dans la catégorie des *joueurs bienfaisants*. Je solliciterai l'honneur d'être admis auprès de lui; j'ai bien lu, en effet, dans les ouvrages de physiologie et de physiognomonie, qu'il existe des joueurs bienfaisants, mais jusqu'à ce jour, je n'ai pu rencontrer aucun sujet de cette catégorie à observer. Je commençais même à croire que le *joueur bienfaisant* était un phénix.

Quelques jours après je vis, en effet, l'opulent Havanais; la comtesse m'avait induit en erreur; M. le comte, fier comme un grand d'Espagne, sacrifiait l'avidité à l'orgeuil; je trouvai en lui tous les caractères du *joueur fastueux,* et je soutiens que le *joueur bienfaisant* est encore à naître.

Je dépasserais les bornes que je me suis prescrites dans le plan de mon livre, si je voulais suivre le développement, les causes plus ou moins directes de nos passions dans leurs rapports avec la buccomancie. Mais je suis forcé de me restreindre à ce simple aperçu qui suffira, d'ailleurs, pour convaincre mes lecteurs qu'il est facile de lire sur la bouche d'un individu ses plus secrètes pensées, ses affections les

plus profondes, les plus secrètes avec le secours de la science buccognomonique.

Je ne parlerai pas des *manies* que certains physiologistes classent parmi les passions. Ces états temporaires de l'âme, ces affections transitoires du cœur n'ont pas de durée et ne peuvent, par conséquent, imprimer sur la bouche aucun caractère particulier.

LIVRE CINQUIÈME.

De la Buccomancie relativement aux tempéraments.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans cet ouvrage une dissertation détaillée sur les tempéraments; je laisse à la séméïotique médicale le soin de les caractériser d'une manière exacte, et, me renfermant toujours strictement dans mon sujet, je ne demanderai à la physiognomonie en général que les notions nécessaires pour remplir le but que je me suis proposé.

Il est incontestable que tout corps humain, que tout corps en général est composé de différents éléments d'espèce égale et d'espèce inégale; c'est à ces combinaisons particulières à chaque individu, qu'on a donné le nom de temparément.

La séméïotique médicale admet quatre tempéraments : 1° sanguin; 2° nerveux; 3° bilieux; 4° flegmatique.

J'ai la conviction que la buccomancie peut, dans d'innombrables cas, servir de thermomètre pour apprécier les

tempéraments ; mais dans cette évaluation, il faut distinguer deux choses : la tension momentanée et l'irritabilité, la physionomie et l'irritation du tempérament. Pour bien juger, il faut observer une bouche à l'état de repos.

Le tempérament sanguin se reconnaît presque toujours à des joues fortement colorées, à des lèvres purpurines ; les dents sont fortes, bien disposées et dans un état de parfaite conservation. L'ensemble de la bouche présente tous les caractères d'une pétulante jovialité.

Le tempérament nerveux se manifeste par des symptômes opposés. Les joues sont ordinairement maigres ; les lèvres minces et déliées ; les dents courtes et usées prématurément par un grincement continuel.

Des dents jaunâtres et couvertes d'une couche de tartre terreux, des lèvres grosses et violacées, des gencives marbrées, indiquent un tempérament bilieux.

Vous reconnaîtrez facilement le tempérament flegmatique à la transition du nez à la lèvre. Généralement les contours du flegmatique sont lâches, émousssés, pendants et peu tendus ; la lèvre inférieure en saillie, est toujours un signe caractéristique du tempérament flegmatique, car cette difformité provient non du manque d'humeur, mais plutôt de leur surabondance ; si la lèvre inférieure, en saillie, est en même-temps anguleuse et bien dessinée, elle est un signe certain d'humeur effervescente. Si elle est molle, sans énergie, pendante, émoussée, elle dénote le flegme au dernier degré.

La légèreté du sanguin, disent les plus savants physiognomonistes, plane sur ses lèvres ; le nez est ordinairement très distant de la bouche.

Le temparément mélancolique qui dérive à la fois du tempérament nerveux et bilieux, se reconnaît principalement à un certain enfoncement à l'endroit où la mâchoire inférieure se rapproche de l'oreille ; j'ai remarqué très souvent que chez les mélancoliques le nez s'abaisse vers les lèvres, et partout où j'ai rencontré ce signe, j'ai trouvé de la mélancolie, du moins par intervalles. Il en est de même des lèvres inférieures saillantes, et d'un petit menton qui n'est ni trop charnu, ni trop émoussé.

Les mélancoliques, proprement dits, ont habituellement la bouche fermée ; quant aux mélancoliques d'un tempérament sanguin, ils sont d'une irritabilité extrême, d'un sentiment moral exquis, et ont toujours les lèvres entr'ouvertes au milieu ; jai constaté, par des observations multipliées, que les mélancoliques sanguins ont rarement les dents blanches et bien rangées. Le tartre les envahit, soit qu'il y ait défaut de propreté, soit que la bile les ternisse rapidement.

Chez les femmes flegmatiques la bouche exprime, à l'état de repos, le calme et la prudence ; les lèvres sont grosses et bien dessinées ; leur physionomie porte habituellement l'empreinte d'une douce mélancolie.

Mais dans l'évaluation buccognomonique des tempéraments, il faut préalablement distinguer deux choses :

1° La tension momentanée de la bouche ;

2° La physionomie en général et l'irritation de l'organisation buccale.

On devra étudier, d'après les lignes buccales, comment et pourquoi l'individu qu'on observe se trouve sous l'influence d'une irritabilité quelconque ; on devra chercher,

pour ainsi dire, le capital du tempérament dans les contours de la bouche en repos, et l'intérêt que donne ce capital dans l'œil, les sourcils, le teint, et les autres phénomènes qui constituent ce qu'on appelle la *physionomie*.

En effet, telle bouche de jeune femme observée à l'état de repos et présentant tous les caractères d'un tempérament lymphatique, devient à l'instant méconnaissable sous l'impression de la colère, de la douleur, de la joie immodérée, du dédain.

La colère et la mélancolie se manifestent par une continuelle contraction des lèvres; la bouche est dédaigneuse et menaçante; les mâchoires sont serrées l'une contre l'autre; l'ensemble de la figure est d'une dureté opiniâtre, inexorable; l'œil perçant et toujours au guet, découvre, comme s'il était armé d'un microscope, le moindre défaut corporel et moral; les sourcils, le nez et surtout la bouche disent à chaque instant : *Gardez-vous de me toucher*.

Chez les femmes coléro-mélancoliques, j'ai toujours trouvé une chevelure raide et épaisse.

Le savant Pernetty, dans son grand ouvrage sur la *physionomie*, a recueilli plusieurs observations buccognomoniques qui compléteront ce que je viens de dire de la buccomancie appliquée aux tempéraments.

Lorsqu'on se fache ou qu'on est en colère contre quelqu'un, on comprime les lèvres contre les dents, comme pour en diminuer l'épaisseur. Ne pourrait-on pas conjecturer de là que ceux qui ont habituellement les lèvres comprimées, sont portés à la colère, à la jalousie et à l'envie?

« Généralement on avance et élève la lèvre inférieure en signe de dérision et de mépris. Dans les désirs amoureux,

nous avançons les lèvres, et la langue semble les caresser en les humectant légèrement, comme pour aller au devant de l'objet aimé.

« Une grande bouche qui, en s'ouvrant, laisse un grand espace entre les dents de la mâchoire inférieure et celles de la supérieure, dénote un gourmand, un audacieux, un grand parleur, un conteur de nouvelles, un extravagant.

« L'haleine puante, lorsque les dents ne sont pas gâtées ou couvertes d'un tartre roux ou noir, annonce un foie maléficié, un homme vain, trompeur, menteur, lascif, séducteur, envieux.

« Les dents courtes et fort séparées indiquent une complexion faible, une vie de médiocre durée, mais un bon esprit de la douceur, de la fidélité, du secret, de la timidité.

« Les dents longues, larges et fortes, aiguës et un peu claires, annoncent un envieux, un gourmand, un infidèle, un menteur, un homme soupçonneux.

« Les dents jaunes ou brunes sont l'étiquette d'une personne peu soigneuse, peu attentive, d'une complexion faible, ayant plus de caprice et d'extravagance que de génie, un grand mangeur, un crédule, un jaloux.

« Quand la langue a beaucoup de volubilité, elle indique un mauvais jugement.

« Un bègue est ordinairement vif, inconstant, prompt à se mettre en colère, mais facile à s'apaiser, vain et cependant serviable.

« Une langue épaisse et rude dénote une personne malicieuse, rusée, dédaigneuse.

« Une grosse voix annonce un homme fort et robuste, adonné aux femmes, personnel, trompeur quelquefois, ainsi

que menteur, envieux, grand parleur, facile à s'emporter et discret par caprice.

« Une voix faible, fine, aiguë, avec l'haleine peu renforcée, est un signe de faiblesse, de timidité, de ruse, de conception vive.

« Une voix claire, nette et déployée, annonce un homme prudent, sincère, ingénieux, mais fier et crédule.

« Une voix ferme sans dureté ni rudesse indique une personne robuste, intelligente, prévoyante, bienfaisante.

« Une voix tremblante et peu assurée, est celle d'un homme faible, timide, et pourtant orgueilleux, quelquefois jaloux.

« Une voix haute et ferme de ton, signifie un homme fort, audacieux, téméraire, obstiné, personnel.

« Une voix aiguë et rude dans le chant comme dans la conversation, marque un esprit épais, un jugement lourd et un grand appétit.

« La voix enrouée et comme embarrassée par un rhume, annonce une personne plus simple que sage, vaine, inconstante, craintive, crédule et menteuse.

« Une voix pleine, mais douce à l'oreille, est celle d'un homme pacifique, un peu timide, secret mais entêté.

« Une voix dont le ton est d'abord grave et finit par l'aigu, indique un homme colère, impétueux, arrogant et plein d'audace.

« La voix douce et basse est celle d'un caractère paisible, mais ingénieux, pénétrant et subtil.

« Une voix aiguë et élevée quand elle appelle, annonce une personne colère, téméraire, adroite, rusée, malicieuse et vaine.

« Le ris se manifeste par le mouvement des lèvres, au moins autant que par les yeux. Une bouche toujours prête à rire annonce un imbécile, un inconstant, un homme crédule et vain, doué cependant d'un bon cœur, mais peu discret.

« Quand on rit avec éclat et facilement, que l'on tousse ou que l'on baille en riant, c'est un signe de crédulité, d'envie et d'inconstance.

« Ceux qui tournent la bouche en riant, comme l'on fait par dérision, sont arrogants, faux, menteurs, colères et opiniâtres.

« Quand on ne rit que de la bouche et des narines, c'est un signe de duplicité et de tromperie. Ce rire est toujours bref, parce qu'il est affecté.

« Un homme qui rit rarement et dont le rire est bref, est ferme dans ses résolutions, d'une conception nette, discret, fidèle et laborieux.

« Tout homme qui ne rit pas de peu, est sage, subtil, ingénieux, prudent, droit et patient.

« Chaque tempérament, dit Kaempf, (1) chaque caractère a son bon et son mauvais côté. On assure que l'activité inhérente à notre nature ne permet pas que dans l'espace révolu de moins d'une année, il reste une seule particule de notre ancien corps. Cependant, malgré les changements les plus considérables que subit notre corps par les variations de l'air et des aliments, nous ne remarquons aucun changement dans notre caractère. La différence de l'air et de la manière de vivre ne dénature point le tempérament. Les fondements

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg*

de notre caractère sont pour ainsi dire indépendants de tout influence de hasard. Un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plait ; il peut en faire un Esope ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois. »

Je crois comme Kaempf, Winckelmann, Lavater et autres physiognomonistes, que le tempérament de l'individu change difficilement, et que les fondements du caractère sont plus profonds que tout le reste. Mais il ne faut pourtant pas conclure de là que les climats, la nourriture, de nouvelles habitudes de vie, sont sans influence sur le tempérament et le caractère de chaque individu. Ce qui modifie le corps impressionne jusqu'à un certain point l'esprit le plus fort. Qui oserait nier l'influence de la santé et de la maladie sur nos facultés intellectuelles ? Sur ce point la médecine et la physiologie ont toujours été d'accord.

Quant à moi, qui ai soumis le premier les tempéraments à l'observation buccognomonique, j'ai la ferme conviction : 1° qu'il est très facile de connaître et d'apprécier le tempérament et par suite le caractère d'une personne qu'on voit pour la première fois, en examinant avec soin la conformation de sa bouche, la disposition et l'état de conservation de ses dents. Certaines personnes ont naturellement quelque chose de si grand, de si noble, de si doux dans le sourire, qu'elles inspirent le respect dès le premier abord ; ce n'est point une dure contrainte qui donne cet air de grandeur, dit Gratian : (1) il est l'effet d'une force cachée qui assure à ceux qui l'ont, une supériorité sur les autres. Quand

(1) Maxime XLII.

la nature imprime sur la bouche d'un homme ces signes de grandeur et de noblesse, elle le destine à de grandes et belles choses; vous sentez en lui un pouvoir secret qui vous subjugue et auquel vous cédez sans savoir pourquoi.

2° J'ai aussi la ferme conviction que les modifications dentaires influent d'une manière aussi puissante que directe sur le tempérament et le caractère. Sans dents, pas de mastication, sans la mastication, pas de bonne digestion, sans digestion, pas de santé possible. Or, qui a jamais contesté que la santé forme la base de tout tempérament, de tout caractère ?

Je dis en outre qu'il suffit de quelques mauvaises dents, d'une seule très souvent, pour occasionner des souffrances atroces et modifier instantanément le caractère d'un individu.

J'ai connu plusieurs personnes d'un caractère doux et plein de bonté qui devenaient despotes, impatientes, acariâtres, par suite d'une odontalgie.

J'en ai vu d'autres que la perte d'une dent affligeait au point que, chez elles, une mélancolie profonde succédait subitement à la plus franche, à la plus folle gaîté.

Mais pourquoi m'attacher à démontrer des vérités buccognomoniques, incontestables? Les médecins et physiognomonistes sont d'accord sur ce point : voilà pourquoi j'ai cru qu'il était important de consacrer un chapitre de mon ouvrage à l'étude de la buccomancie appliquée aux tempéraments. Cette étude aura un double résultat : elle prouvera à mes lecteurs que de l'état de la bouche dépend presque toujours le tempérament de l'individu; elle les mettra à même de connaître le tempérament et par conséquent le caractère de

toute personne avec laquelle elle seront en relation. Ces deux résultats suffiraient seuls au besoin, pour constater la haute importance de la buccomancie. Mais cette nouvelle science dont je suis le premier propagateur, est appelée à rendre à l'humanité d'autres services, puisqu'elle est, en quelque sorte, une boussole fixe, invariable, qui nous guide à chaque instant sur l'océan des passions humaines.

EXERCICES BUCCOGNOMONIQUES

OU

LA BUCCOMANCIE MISE EN PRATIQUE.

Le Héros.

La tête du héros est d'une grandeur un peu plus forte que dans les proportions ordinaires ; c'est surtout dans ses yeux grands, clairs et brillants, d'une vue perçante, mais d'un regard modeste, que réside la force de son esprit, la paix de son âme.

Ses lèvres délicates et agréablement colorées sur une bouche un peu grande qui rit peu, parle gravement, et jamais ne s'ouvre pour dire des injures à personne ; ses lèvres sont le siège du bon conseil, de la modestie, de la clémence, mais en même-temps d'un indomptable courage. Au premier symptôme de danger, sa bouche s'entr'ouvre comme pour respirer plus librement et laisse entrevoir des dents fortes, admirablement bien rangées. Le lion est de tous les animaux celui dont la gueule approche le plus de la bouche du héros.

La Hardiesse.

Les hommes et les femmes hardis ont les sourcils un peu longs, le nez tombant sur la bouche, qui est presque toujours très grande; les dents longues, écartées, aïgues et fortes.

La Témérité.

Vous reconnaîtrez facilement l'homme et la femme téméraires à la grandeur démesurée de leur bouche, à leurs lèvres ordinairement écartées, à leurs dents aiguës et souvent superposées les unes sur les autres; les lèvres entr'ouvertes à l'état de repos sont un signe infaillible de témérité et d'irréflexion.

L'Orgueil.

La femme orgueilleuse a les sourcils arqués outre mesure; sa démarche est lente; ses yeux sont secs et voilés. Mais c'est surtout dans la bouche que résident les signes de l'orgueil. Les lèvres de la femme orgueilleuse sont inégales; la supérieure moins avancée que l'inférieure qui se contracte à chaque instant et produit ce mouvement dédaigneux qui s'appelle *faire la moue.*

L'homme orgueilleux a le ventre gros et large, et chez lui la séméïotique buccale se manifeste comme chez les femmes.

L'Homme de bien.

L'homme de bien, l'homme próbe, l'homme né avec des sentiments nobles et généreux, a ordinairement le nez grand, bien proportionné, et partageant le visage en deux parties bien égales, un peu long et tombant insensiblement sur la bouche. Les lèvres sont d'un dessin irréprochable, légére-

ment rosées ; les dents sont de moyenne grandeur, ni trop fortes ni trop faibles, ni trop claires, ni trop épaisses. Le sourire est calme, gracieux, en un mot la bouche de l'homme de bien étant disposée par le Créateur pour être le temple des vertus, l'arsenal des bonnes paroles, des sages conseils, l'œil bien exercé, surtout s'il est guidé par la buccomancie, y découvrira facilement les signes extérieurs des qualités de l'âme, des trésors d'amitié, de fidélité que renferme le cœur.

S'il y a quelque chose de réellement admirable dans la nature humaine, c'est surtout la bouche de la femme vertueuse.

La bouche virginale de la jeune fille n'est-elle pas fraîche, nuancée de couleurs célestes, à moitié épanouie comme un bouton de rose.

Dans l'âge mûr, la bouche de la femme vertueuse conserve sa divine fraîcheur ; il est facile de voir que le feu des passions n'a pas souillé son âme, ni brulé son cœur ; ses dents, comme une double rangée de perles, se conservent jusqu'aux derniers jours de la vieillesse, et j'ai vu bien des grand'mères dont la dentition pouvait rivaliser avec celle de leurs petites filles. Tant il est vrai de dire que les dents sont des indices infaillibles, non seulement de santé, mais encore des vertus et des vices.

A ce sujet, qu'on me permette une anecdote qui m'est personnelle.

Il y a quelques années je fis un voyage à Londres ; un de mes amis que je n'avais pas vu depuis que j'avais quitté l'Angleterre, était sur le point de se marier. On avait stipulé les clauses du contrat et fixé le jour de la célébration du mariage.

Un matin, mon ami se rendit à l'hôtel où j'étais descendu; il était triste et abattu; je lui demandai la cause de ses chagrins.

— Je suis le plus malheureux des hommes, me dit-il, tu sais que je devais épouser miss Clara...

— Excellente affaire, lui répondis-je, ton cœur et tes finances ne peuvent qu'y gagner.

— Ce mariage est impossible, ajouta-t-il... et d'un ton de voix lugubre il me raconta mille bruits très désavantageux qui couraient sur le compte de sa fiancée.

— Ecoute, lui dis-je, après bien des précautions oratoires, veux-tu te fier à moi; tu sais que mes études buccognomoniques m'ont mis à même de connaître tous les secrets d'un cœur de jeune fille.

— Oui; dans plusieurs circonstances tu as deviné juste, j'en conviens; mais où veux-tu en venir?

— Je verrai ce soir miss Clara, chez lady Anna; j'examinerai sa bouche avec un soin particulier et si la buccomancie lui est favorable...

— Nous nous marierons dans trois jours. C'est convenu.

Le soir, je vis en effet la jeune fille; sa bouche était d'une régularité parfaite; ses lèvres rosées et un peu fortes indiquaient une grande bonté d'âme, un cœur aimant; ses dents d'une entière blancheur et qui brillaient comme des perles toutes les fois que le sourire le plus franc, le plus gracieux séparait les deux lèvres comme deux petits voiles; ses dents implantées dans des gencives purpurines, ne laissèrent bientôt aucun doute sur l'aménité de son caractère et le précieux trésor des vertus que la providence avait cachées dans son cœur.

Le lendemain je rendis compte à mon ami de mes observations buccognomoniques, qui se terminèrent par ces mots sacramentels : — *Tu peux épouser miss Clara.*

Mon ami n'hésita pas à suivre mon conseil, et bien lui en a valu, car il est le plus heureux des maris des trois Royaumes-Unis.

Le Méchant.

Il a la bouche mince et longue, les dents canines aiguës et sortant en dehors.

Le Perfide.

Les lèvres inférieures sont déliées et enflées autour des dents canines.

L'Homicide.

Tout homme qui naît avec un funeste penchant à l'homicide, a les yeux à fleur de tête; jamais une larme n'a mouillé ses paupières; sa bouche est irrégulière; les lèvres forment presque une cavité; les dents sont aiguës et rentrantes, les mâchoires larges du côté de l'oreille et se terminant presque en angle aigu à l'ouverture buccale; le blanc de l'œil est terne et pâle; les prunelles sont tremblantes et renversées vers le haut.

L'hiver dernier, pendant que j'exposais à un docteur de province mes doctrines buccognomoniques, deux jeunes gens qui paraissaient appartenir à la classe ouvrière, entrèrent dans mon cabinet. L'un des deux souffrait horriblement d'une odontalgie nerveuse; je fus assez heureux pour lui procurer un soulagement immédiat. Son compagnon avait assisté, sans mot dire, à l'opération. Tout-à-coup la conformation de sa bouche, la disposition de ses dents m'inspirèrent une secrète horreur. Je l'interrogeai; il me répondit par monosyllabes; — docteur, dis-je à mon ami, ce jeune homme mourra sur l'échafaud; il porte sur ses lèvres, sur ses dents, le caractère indélébile de l'homicide.

Mon ami secoua la tête, en signe de doute, et tous mes arguments buccognomoniques ne purent le convaincre; il ne croyait que très médiocrement à la physiognomonie; je

ne devais donc pas m'étonner du peu de cas qu'il faisait de la buccomancie.

Huit mois s'étaient écoulés depuis cette entrevue, lorsque je rencontrai par hasard mon docteur sur le Pont-Neuf.

— Où courez-vous, me dit-il?

— Aux assises.

— Vous allez bâtir des conjectures sur les canines de quelque assassin?...

— Précisément; voulez-vous être de la partie?

— Très volontiers.

Et nous nous acheminâmes ensemble vers le palais.

Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je pris place derrière le banc des avocats, en reconnaissant, au milieu des gendarmes, le jeune homme dont j'avais tiré l'horoscope en présence du docteur.

— Regardez bien l'accusé, lui dis-je, ne l'avez-vous pas vu quelque part?

— Cette figure ne m'est pas inconnue.

— Vous l'avez vu chez moi; vous souvenez-vous de ces deux jeunes gens, et de l'horoscope que je tirai...

— Parfaitement, reprit le docteur. Les débats touchent à leur fin; attendons, nous verrons bien si la buccomancie vous a rendu sorcier.

Le jury entra enfin dans la salle des délibérations et en sortit longtemps après avec un verdict de culpabilité sur toutes les questions; la Cour prononça la peine de mort contre Viou, l'assassin de M. Poirier-Desfontaines.

— Eh bien! cher ami, dis-je au docteur, tournerez-vous encore en ridicule une science aussi positive que la buccomancie?

— Non, M. le prophète, répondit le provincial ; mais je demande à consulter encore une dernière pièce de conviction.

— Laquelle ?

— On moulera la tête de l'assassin; nous achèterons le plâtre et nous pourrons compléter ensemble nos études buccognomoniques sur Viou.

J'y consentis de grand cœur, et d'autant mieux que je n'étais pas fâché d'arriver moi-même aux dernières limites de la conviction. Huit jours après, le plâtre fut acheté rue de l'Ecole-de-Médecine, et une heure de discussion me suffit pour convertir le docteur à la buccomancie : non seulement il m'encouragea à continuer mes travaux buccognomoniques, mais encore il me promit de se mettre en correspondance avec moi, pour qu'il s'établît entre nous un échange périodique de communications réciproques : il a tenu ponctuellement sa parole.

Cet incident me rappelle un fait analogue dans la vie de Lavater.

Un jour, le peuple se pressait dans les rues de Berne, pour assister à une fête publique ; Lavater causait à la fenêtre de Zimmermann : tout-à-coup, au milieu de la foule, il remarqua un homme ; il se pencha pour mieux l'examiner, et fit ensuite part à son ami de l'opinion défavorable que la vue de cet individu avait fait naître en lui. Zimmermann qui le connaissait fut frappé de la justesse de l'observation.

— A quoi avez-vous vu tout cela, demanda-t-il à Lavater?

— A la manière dont se penche le cou, répondit le physiognomoniste.

Zimmermann l'encouragea à continuer les recherches cu

rieuses qu'il faisait sur la physionomie humaine, et il publia, quelques temps après, le premier résultat écrit par Lavater, à la suite d'une de ses dissertations.

L'Homme probe.

Le regard de l'homme probe est assuré, grave, disent les physiognomonistes ; ses sourcils sont un peu resserrés ; son front est uni et un peu rabattu sur les yeux.

A ces signes la buccomancie en ajoute d'autres qui ne sont pas moins caractéristiques.

Les lèvres de l'homme probe sont légèrement proéminentes, colorées d'un doux incarnat ; ses dents sont fortes et régulièrement rangées. L'ensemble de la bouche sans contractions, sans tiraillements nerveux, dénote le calme de l'âme, la paix du cœur.

Le Fripon.

Examinez les mains d'un homme, dit le chiromancien, et si ses mains sont étroites, si ses doigts sont grêles et crochus, vous pourrez affirmer qu'il a des propensions à la friponnerie.

Si les yeux sont enfoncés, petits et secs, d'une couleur indécise; si la tête est petite, si le visage est mal conformé, reconnaissez encore à ces traits un fripon émérite, ajoutent les physiognomonistes.

Et la bouche, et les dents du fripon, ne sont-elles pas aussi des signes caractéristiques? N'a-t-il pas les incisives très aiguës et presque recourbées comme l'extrémité du bec d'un oiseau de proie? Ses lèvres ne sont-elles pas minces et pourtant allongées comme la gueule des poissons voraces? Les nègres, dont les lèvres sont presque toujours très grosses, très avancées, ne jouissent-ils pas d'une réputation bien méritée de voleurs?

L'Imprudent.

Porta, dans ses études sur la physionomie humaine, compare l'imprudent à l'âne; pour le buccomancien, cette comparaison ressort principalement de la forme et de la disposition des organes dentaires.

En effet l'imprudent, l'étourdi, a les mâchoires très fortes, les dents grosses, mais claires. Ses lèvres, presque collées l'une à l'autre, indiquent une résolution prise témérairement. Dans certaines circonstances il marche le nez en l'air, ce qui fait relever la lèvre inférieure, et donne à toute la physionomie le caractère de l'imprévoyance.

Les insensés, que les physiognomonistes classent dans la même catégorie, ont le bout du nez gros, la face et surtout les joues charnues et longues, la lèvre inférieure pendante.

Gens rudes et grossiers.

Les hommes rudes et grossiers se reconnaissent facilement à leur nez mal proportionné, s'allongeant de travers sur leur face; ils ont la bouche béante, les lèvres grosses et rondes, et la lèvre inférieure sortant en dehors.

On reconnaît, aux mêmes signes buccaux, les hommes dépourvus d'esprit.

La Timidité.

Porta compare les hommes timides aux femmes, aux cerfs, aux lièvres et aux cailles. Je ne discuterai pas ici sur ces comparaisons un peu forcées du physiognomoniste Napolitain; je dois me borner à constater quels sont les signes buccaux qui peuvent révéler la timidité.

Ces signes consistent surtout dans la configuration des joues qui sont charnues ou cartilagineuses; la bouche de l'homme timide est petite; les lèvres sont minces et déliées.

Le Libertin.

Le libertin ou impudique se reconnaît à plusieurs signes admis comme infaillibles par les plus célèbres physiognomonistes; ses lèvres sont serrées, et, comme le lièvre, il les remue à chaque instant; il resserre ses joues d'une manière ridicule, à tel point que l'expression habituelle de sa physionomie est une bizarre grimace, une contraction ou plutôt un frémissement de muscles qui ne discontinue pas.

Il y a aussi d'autres signes auxquels la séméïotique buccale a recours pour reconnaître et observer le libertin. Des lèvres fortes, allongées, presque épanouies comme une fleur; des dents petites, et surtout un sourire habituellement sardonique, dénotent aussi une catégorie de libertins, celle qu'on connaît généralement sous la dénomination d'*impudiques*.

Zopire dit qu'Aspasie avait les lèvres serrées, et que la bouche de Phryné tremblottait sans cesse.

Messaline, au rapport d'Adamantius, avait les lèvres très prononcées.

L'Homme fort.

L'homme fort, c'est-à-dire doué d'une force musculaire extraordinaire, a la tête plutôt grande que moyenne, comme le lion; le nez bien proportionné, la bouche grande, les lèvres déliées et s'unissant symétriquement l'une sur l'autre, un peu tombantes vers le coin.

Porta, parlant d'un hercule Espagnol qu'il vit à Naples en 1558, dit qu'il avait la bouche grande, la voix forte et sonore, les dents bien conservées, grosses et serrées les unes contre les autres.

Ces mêmes signes s'appliquent aussi aux hommes courageux et belliqueux.

Le guerrier, disent tous les physiognomonistes anciens et modernes, a la bouche grande et la voix sonore.

La Pusillanimité.

L'homme pusillanime a les dents claires et aiguës comme le chat; la mâchoire inférieure forme saillie au-dessous de la supérieure; ses lèvres minces et déliées sont presque collées l'une à l'autre, et la tension musculaire de ses joues dénote la crainte suscitée à chaque instant, par l'idée d'un danger imaginaire. Polémon et Adamantius comparent l'homme pusillanime aux chats et aux singes.

La Magnanimité.

Les hommes magnanimes que les physiognomonistes, et par contre coup les poëtes, comparent aux lions et aux aigles, ont, comme les hercules, la bouche grande, les lèvres déliées, tombant parallèlement l'une sur l'autre, et un peu enflées aux angles.

La Colère.

L'homme colère, dit Plutarque, a presque toujours les yeux farouches, la bouche entr'ouverte, écumante, d'un rouge ardent.

L'homme colère, dit Lactance, a des yeux ardents ; les lèvres tremblantes ; sa langue est épaisse, ses dents craquent habituellement. Un des traducteurs d'Aristote dit que l'homme colère a les veines des tempes enflées, le nez pointu, les dents droites et fort aiguës.

Adamantius compare les hommes sujets à la colère, aux lions, aux taureaux, aux chiens, aux ours et aux sangliers.

Comme on le pense bien, la petite galerie buccognomonique dont je viens d'esquisser quelques silhouettes, n'est en quelque sorte, qu'une exhibition partielle et très imcomplète.

Il m'eut été facile de produire un plus grand nombre de types ; mais outre que l'étude des tempéraments fait partie de la physiologie médicale, j'ai pensé aussi que ces petits croquis suffiraient pour convaincre mes lecteurs de l'universalité, je dirai même de l'*ubiquité* de la buccomancie.

Maintenant que nous avons étudié les individualités, passons aux grandes généralités.

Appliquons la buccomancie aux célébrités, certes, jamais sujet plus vaste ne s'offrit à la physiologie comparée.

Eh bien! la buccomancie ne reculera pas devant cette tâche.

LIVRE SIXIÈME.

La Buccomancie appliquée à quelques célébrités et excentricités comtemporaines.

Je n'ai pas la prétention d'écrire mes mémoires comme Cagliostro l'importateur des rits égyptiens, ni comme Mesmer le fondateur du magnétisme. Mon seul but en mettant en scène qnelques unes des célébrités soumises à mes expériences buccognomoniques, est de démontrer d'une manière évidente que la buccomancie est une source inépuisable de révélations qui pourront paraître extraordinaires, mais qui n'en sont pas moins réelles; je prendrai même à témoin des personnages encore vivants, sans crainte d'être démenti en aucun point.

Appelé par ma profession à voir chaque jour des personnes appartenant aux diverses classes de la société, j'ai pu

multiplier mes études, mes observations jusqu'au moment où mes intuitions primitives se sont changées en certitude presque mathématique. Cependant je n'ai pas voulu me borner à ce cadre d'expérimentation déjà si large et surtout si varié. Je n'ai négligé aucune occasion de voir et d'étudier buccognomoniquement les célébrités politiques, artistiques et littéraires. Je consacre ce chapitre à raconter quelques uns des faits les plus saillants de ma carrière de buccomancien.

On comprendra facilement que je n'ai pas dû désigner toujours nominativement mes héros et mes héroïnes; j'ai déjà eu l'occasion de dire que la buccomancie est une science d'autant plus discrète, qu'elle découvre plus de secrets; inutile donc d'insister pour justifier le demi-jour de mes révélations.

Dans les premiers jours de 1843, un médecin physiognomoniste, qui venait me voir souvent, depuis qu'il avait appris que je m'occupais de buccomancie, me dit du ton le plus empressé :

— Mon cher ami, j'ai à vous communiquer une merveilleuse idée : connaissez-vous Mlle Lenormant ?

— La célèbre devineresse ?

— Oui.

— Je ne la connais pas.

— Voulez-vous venir avec moi, mon cher? je lui ai demandé une audience particulière.

Un quart d'heure après nous étions dans la rue de Tournon, devant la maison qui porte le n° 5.

Le domicile de la devineresse est trop connu pour que je le décrive; j'arrive donc aux détails de cette entrevue.

Mlle Lenormant qui connaissait beaucoup mon ami le doc-

teur, nous fit l'accueil le plus amical ; puis souriant de ce sourire particulier et scrutateur dont se souviennent tous ceux qui l'ont vue, elle me dit, non sans m'avoir examiné de la tête aux pieds ;

— Jeune homme. vous vous occupez de sciences occultes.

— Je suis faché de vous dire que votre talent pour la divination se trouve en ce moment en défaut, lui répondis-je : la science dont je m'occupe n'est nullement occulte, puisqu'elle n'est à proprement parler, qu'un filon non encore exploré de la physiognomonie. Je suis buccomancien, illustre devineresse, je devine comme vous le passé, comme vous je puis parfois prédire l'avenir, et pourtant il n'y a entre vous et moi aucun lien de parenté. La Cartomancie, la Chiromancie, l'Astronomie même constituent vos domaines; je ne vise pas si haut, et la bouche humaine est le seul oracle que je consulte.

— La bouche ! la bouche ! répéta plusieurs fois la devineresse qui paraissait réfléchir profondément. . . en effet, les lèvres, le sourire, la voix sont autant de phénomènes révélateurs. Jeune homme ajouta-t-elle, examinez bien ma bouche et dites-moi franchement tout ce qu'elle vous révêlera.

L'inspection ne fut pas longue et malgré l'attitude solennelle qu'affectait la devineresse, je saisis sur sa bouche plusieurs signes révélateurs. Ses lèvres arquées, entr'ouvertes et arrondies, indiquaient suffisamment cette interrogation intérieure qui précède toujours les investigations de l'esprit. A l'état de repos sa bouche exprimait l'ironie; dans les moments d'animation, elle reflétait l'enthousiasme d'une intuition vraie ou fausse; en un mot dans l'ensemble de la confi-

guration buccale, il y avait quelque chose de mystérieux, d'indicible, et la devineresse de la rue de Tournon, réalisait à mes yeux l'idée que je m'étais formée des pythonisses de Delphes et des Sybilles de Cumes.

— Jeune homme, me dit-elle, offusquée de ma persistance à épier ses moindres mouvements, êtes vous venu ici pour me demander votre horoscope, ou pour tirer le mien ?

— Je suis venu, madame, poussé par la curiosité qu'inspire toujours une personne aussi célèbre que vous l'êtes. Je vous avouerai pourtant que je ne suis pas faché de profiter de cette occasion pour étudier votre bouche que je connais parfaitement, à l'heure qu'il est.

— Avez-vous lu les mémoires de Cagliostro, jeune homme ?

— Oui madame.

— Qu'en pensez-vous ?

— Cagliostro procédait par la fantasmagorie.

— Cagliostro était un grand homme vous dis-je; il connaissait à fond la science astronomique et avait étudié les rits de l'Orient.

— Vous vous méprenez sur mon compte, répondis-je en donnant à ma voix une infléxion propre à me concilier la Pythonisse. Je ne suis ni astrologue, ni chiromancien, ni cartomancien, je devine comme vous, je crois même que je puis prédice l'avenir plus surement que vous; mais je regarde l'Astrologie et surtout la Cartomancie comme autant de chimères.

— Imprudent! fit la devineresse en ouvrant ses grands yeux! tu ne crois ni à l'Astrologie, ni à la Cartomancie, et tu prétends connaître les secrets de l'homme! insensé ou

vaniteux au suprême degré, apprends qu'il y a plus de raison dans une combinaison de cartes, que dans tous les livres de Lavater et de Gall.

Docteur, ajouta-t-elle, en se tournant vers mon ami, vous comprenez qu'après les paroles que je viens d'entendre, notre entretien ne peut plus se prolonger.

— Je comprends, madame, répondis-je, et l'escalier fut par moi franchi si rapidement que le docteur ne put m'atteindre qu'au milieu de la rue de Seine-Saint-Germain.

— Vous me mettez dans de beaux draps, fit le docteur essoufflé de sa longue course. Vous me brouillez avec la prophétesse qui lancera sur moi les foudres de l'avenir.

— Rassurez-vous, lui dis-je. . . Mlle Lenormand n'a pas trois mois à vivre.

— Vous prophétisez aussi. . .

— Et avec pleine connaissance de cause. Je m'étonne que vous docteur, versé comme vous l'êtes dans la diagnostique, n'ayez pas remarqué des signes infaillibles de mort prochaine sur la bouche de la devineresse. N'avez-vous pas vu comme ses lèvres sont décolorés et flétries, ses dents décharnées, ses joues caves, son teint pâle et presque cadavéreux. Son sourire même, sourire forcé, révèle un malaise intérieur et chronique. Je maintiens mon affirmation ; dans trois mois Mlle Lenormand ne sera pas en vie.

— Pas trop mal jugé et diagnostiqué pour un buccomancien, répondit le docteur.

— Dans trois mois vous me direz si la buccomancie ne voit pas souvent beaucoup plus clair que la médecine.

— Nous étions sur le quai Voltaire, le docteur prit la rue

des Saints-Pères, et je me dirigeai vers la rue St-Honoré en traversant le pont des Saints-Pères.

Deux mois après je lus dans les journaux que Mlle Lenormand était gravement malade; avant la fin de la semaine la célèbre phophétesse était morte; et la buccomancie avait mieux diagnostiqué que la médecine.

Aussi mon ami s'empressa-t-il de venir me témoigner non seulement sa surprise, mais encore son admiration; ajoutait-il, en m'adressant mille et mille questious sur mes études buccognomoniques.

— Docteur, lui dis-je, étudiez la bouche de vos malades, triomphez de vos préjugés contre la buccomancie, et vous verrez dans peu, que cette science vous sera d'un grand secours dans un grand nombre de maladies. C'est une spécialité que je vous laisse, docteur; je ne veux pas marcher sur vos brisées, et je me contenterai d'appliquer la buccomancie au perfectionnement de la physiognomonie qui, je l'espère, recevra par mes travaux un complément devenu indispensable.

De la devineresse, de la tireuse de cartes, passons à un guerrier illustre qui remplit tout l'orient du bruit de son nom, et fit trembler sur son trône le successeur de Mahomet.

Le vainqueur de Nézib, le digne et glorieux fils de Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha, venait d'arriver à Paris, lorsque sur l'invitation de mon très honorable ami le docteur Lallemand, je fus appelé auprès du prince Égyptien qui avait besoin des secours de la prothèse.

Ibrahim-Pacha me témoigna la plus vive satisfaction pour le ratelier que j'avais fabriqué pour lui, et dans un moment d'enthousiasme, il s'écria :

— Donnez-moi donc un peu de pain, je veux vous montrer avec quelle facilité je mange.

En effet, le prince, plus joyeux que s'il eut remporté une seconde victoire de Nézib, dévora un petit pain, au grand ébahissement de ses amis qui ne l'avaient jamais vu manger d'une dent si légère.

— Mon cher Rogers, me dit le docteur Lallemand, votre ratelier est parfait; mais dites-moi franchement s'il sera de longue durée.

— Docteur, répondis-je en entraînant mon célèbre ami vers une fenêtre, fasse le ciel que la vie du prince dure autant que le ratelier.

— Rassurez-vous, la santé d'Ibrahim-Pacha s'est presque entièrement rétablie depuis son séjour en France.

— Vous le croyez, docteur... eh bien, votre diagnostique vous trompe en ce moment : j'ai observé les gencives, l'état des mâchoires, la couleur des lèvres et des joues, et j'y ai trouvé les signes non équivoques d'une mort prochaine.

—Vous êtes un alarmiste, fit le docteur, pressé de rejoindre le prince qui l'appelait.

— Non, docteur, je ne suis pas alarmiste, mais buccomancien.

Le docteur n'avait pas entendu mes dernières paroles; aussi pris-je le parti de me retirer en faisant des vœux pour que ma prédiction ne s'accomplit pas et que la buccomancie fut, dans une si grave circonstance, prise en flagrant délit de mensonge.

Hélas ! j'avais prophétisé en pleine connaissance de cause, les symptômes de mort prochaine que j'avais découverts

dans l'organisation buccale d'Ibrahim-Pacha, n'étaient que trop réels.

Quelques mois s'écoulèrent et l'Europe apprit avec douleur qu'Ibrahim, le régénérateur de l'Égypte, venait de descendre dans la tombe.

Et j'ajoutais avec douleur un fait de plus à mes études sur la séméïotique buccale élargie, modifiée, régénérée même par la buccomancie.

Encore un homme à jamais célèbre, je dirai même immortel par sa gloire, qui va servir de témoin dans cette nouvelle enquête que je fais sur la buccomancie, dans le seul but de convaincre ceux de mes lecteurs qui douteraient de ses résultats.

Un matin je reçus un billet qui m'annonçait pour une heure déterminée de la journée, la visite de Daniel O'Connel. J'avais eu le bonheur, dans un récent voyage à Londres, de donner des soins au Démosthène de l'Irlande; je tenais à honneur de continuer mes soins à cette bouche, source intarissable de grandes et magnifiques paroles, à cette bouche dont les mâles accents étaient répétés par tous les échos de la renommée. Aussi fus-je exact au rendez-vous.

Je n'ai pas besoin de tracer ici le portrait du tribun des Hustings populaires. Tous mes lecteurs ont admiré cette noble tête placée au dessus d'un corps de géant, comme l'olympe au dessus des montagnes qui l'avoisinent; qui ne connaît ses yeux ombragés d'épais sourcils qui en tempéraient à peine les éclairs? Cette bouche souriante, mais dont les lèvres s'armaient des traits les plus acérés de l'ironie, toutes les fois que le puissant orateur avait à combattre ses ennemis par la parole?

Oui, en voyant la bouche de Daniel O'Connel, il était facile de deviner qu'elle était le temple de l'éloquence, l'organe des plus nobles, des plus généreux sentiments.

Le jour où j'eus l'honneur de le recevoir pour la dernière fois chez moi, l'émancipateur de l'Irlande, ordinairement peu expansif, se montra communicatif et affectueux. Il me questionna sur mon arrivée à Paris, sur mes travaux, sur mes études. Je saisis cette occasion pour lui parler de mes recherches buccognomoniques, désirant vivement connaître l'opinion d'un si grand homme sur les problêmes que je me proposais de résoudre.

— Vous espérez, me dit-il, après avoir écouté attentivement l'exposé de mes théories, vous espérez donc à l'aide de faits buccognomoniques, souvent constatés et réitérés, arriver à composer un recueil de règles fixes et invariables pour diagnostiquer le caractère, les passions d'un individu d'après la conformations de sa bouche?

— Je suis certain de parvenir au but que je me suis proposé d'atteindre.

— Prenez garde, M. le prophète *in partibus*, objecta l'immortel tribun avec le sourire interrogateur qui lui était particulier. Gall prétend que la conformation du crâne est la révélation de la portée de l'intelligence, des aptitudes de l'esprit, même du génie. Eh bien! Gall s'est trompé; je vais vous citer un exemple entre mille. Pitt, le célèbre Pitt qui a rempli l'Angleterre de son nom, avait le crâne d'un idiot. J'ai vu ce crâne, et d'après le système de Gall, il n'y a qu'idiotisme.

— Que le docteur Gall se soit trompé, je ne le nie pas; mais j'espère par mes études buccognomoniques obtenir des

résultats plus certains. Je sais bien que la buccomancie, comme la physiognomonie, peut se trouver quelquefois en défaut, si l'on veut s'en rapporter seulement à l'opinion qu'on s'est formée sur certaines célébrités, ou bien à la réputation qui leur a survécu. Mais que les vertus ou les vices signalés par la buccomancie n'aient pas existé primitivement et par don de nature, chez ces individus, voilà un grave sujet de contestation. Vous m'avez cité comme exemple d'erreurs physiognomoniques et crânologiques, la tête de Pitt, je vais à mon tour recourir aux exemples.

Zophire, physiognomoniste et buccomancien d'Athènes, dit un jour en parlant de Socrate :

— Ce philosophe est le plus orgueilleux des hommes ; il est par nature enclin à deux vices si honteux, que je n'ose pas en dire les noms publiquement.

Ce propos fut rapporté à Socrate qui répondit :

— Zopire a raison ; je suis né, en effet, avec tous ces vices odieux, et chaque matin je regarde mon visage, pour ne pas oublier que j'ai à combattre de mauvais penchants.

— L'argument est bien trouvé, fit O'Connel, mais faut-il en conclure que la buccomancie est infaillible ?

— Infaillible, non. . . *Errare humanum est* ; la buccomancie n'a pas de ridicules prétentions ; mais avec de la persévérance elle arrive à deviner bien des secrets.

— Même a prédire l'avenir, fit O'Connel avec un sourire de plus en plus moqueur ?

— Quelquefois.

— Eh bien, dites-moi si le voyage de Rome sera favorable à ma santé.

Je secouai tristement la tète; j'avais vu le doigt de la mort posé sur la bouche du grand orateur.

— N'allez pas à Rome, m'écriai-je...

— Qu'ai-je à craindre?

— Vous y mourrez.

Il y avait dans ma voix un accent de conviction qui frappa le grand orateur, car le sourire s'effaça de ses lèvres, et il me regarda d'un œil stupéfait.

— Renoncez à ce voyage, lui dis-je, pour la seconde fois; au nom de votre chère Irlande, je vous en conjure, n'allez pas à Rome.

— Je crois fermement à votre habileté de praticien, s'écria tout-à-coup O'Connel, mai j'ai peu de foi en vos prophéties. En dépit de la buccomancie, j'irai à Rome.

Le tribun partit en effet; quelques mois après, l'Irlande pleurait le plus grand, le plus glorieux de ses fils; Daniel O'Connel avait vécu!

Mais écartons de si tristes souvenirs, d'autant mieux que je ne veux pas assombrir l'imagination de mes lecteurs, et surtout de mes lectrices, par une continuation de lugubres récits.

D'ailleurs, voici venir une fraîche et jolie Ecossaise, gaie comme un pinson et causeuse comme une fauvette.

En 184... j'étais de passage à Caen; je vis dans une famille Anglaise, une jeune fille plutôt jolie que belle, et d'une loquacité peu ordinaire chez le beau sexe, au-delà du détroit. Ses yeux, presque à fleur de tête, étaient d'une mobilité extraordinaire; sa figure oblongue, et, vue de profil, sa bouche se dessinait en bec d'oiseau. Un sourire gracieux, mais ironique, effleurait continuellement ses lèvres.

— Vous ne connaissez pas mademoiselle, me dit une dame française qui avait remarqué que j'examinais avec une attention, qu'elle prenait pour de la curiosité, la gracieuse écossaise.

— Je la connais parfaitement, répondis-je : miss Mary est la petite nièce de l'immortel Walter Scott.

— Est-il possible ! fit la dame ébahie, qui n'eut rien de plus pressé que de communiquer sa surprise à toutes les personnes qui se trouvaient dans le salon.

Le cercle qui s'était aussitôt formé autour de moi, devint de plus en plus compacte ; j'étais littéralement assiégé, et les interrogations partaient de tous côtés comme un feu de peloton.

— M. Rogers est sorcier, disait l'un.

— Il a le don de la double-vue, disait l'autre.

J'écoutais patiemment ce tohu bohu de paroles, ne sachant à qui répondre ; enfin, la jeune miss elle-même ayant appris qu'elle était devenue le sujet de la conversation, me demanda comment j'avais deviné qu'elle appartenait à la famille de Walter Scott.

Je lui expliquai, ainsi qu'aux autres dames groupées autour de moi, comment, d'après la conformation de la bouche, on peut, non seulement découvrir des ressemblances de famille, mais encore les talents particuliers de chaque personne.

— N'est-il pas vrai, ajoutai-je, que miss est une conteuse de première force, que ses récits sont toujours écoutés avec autant de plaisir que d'intérêt? Charles Nodier disait de l'immortel romancier, son oncle :

« Il a le front d'Homère et la bouche de Rabelais. »

Je n'appliquerai pas ces deux ressemblances à miss; un front homérique et le sourire perpétuellement sarcastique du curé de Meudon, dépareraient le visage d'une jolie femme. Néanmoins, il y a des traits de famille qui m'ont d'abord mis sur la voie, et un examen approfondi de la bouche a achevé de me convaincre.

— Que trouvez-vous de si extraordinaire dans ma bouche, fit la jeune miss visiblement impressionnée?

— Vos lèvres gracieusement allongées, minces, d'une mobilité extrême, vos dents petites, serrées, et d'une blancheur éclatante, donnent à votre profil une grande ressemblance avec celui d'un oiseau; par conséquent vous devez être causeuse par caractère et conteuse par goût.

On se récria beaucoup sur mon jugement, j'eus à combattre des objections sérieuses; mais comme j'avais deviné que la jeune miss était la nièce de Walter Scott, je restai maître du champ de bataille.

Quelque temps après, je reçus la visite d'un individu qui se disait comte d'Ab...., et par conséquent grand d'Espagne de première classe. Une simple inspection de sa bouche me prouva que j'avais affaire à un imposteur; j'y remarquai, de prime-abord, les signes caractéristiques du vol et de l'assassinat. En effet, quelques jours s'étaient à peine écoulés que j'appris par les journaux, l'arrestation du faux duc, qui n'était réellement qu'un escroc de première force.

A la même époque, un de mes amis venu de Londres pour se faire soigner la bouche, me conduisit à un hôtel de la rue de Choiseul; on y jouait gros jeu; mon ami jouait aussi, et perdait de fortes sommes. J'examinai attentivement les individus qui tenaient les cartes ou formaient la galerie. Une

rapide inspection buccale me convainquit que nous étions dans une réunion composée de *grecs* émérites. J'avertis mon ami qui se récria beaucoup; mais une petite expérience qui ne me coûta que vingt francs lui ouvrit enfin les yeux; il sortit avec moi, fort heureusement pour lui, car une demi-heure après, la police faisait une descente dans l'hôtel, et conduisait escrocs et victimes au dépôt de la Préfecture.

J'ai prédit à Parèdes qu'il serait le libérateur du Mexique, deux ans avant l'accomplissement des grands événements qui ont amené l'émancipation mexicaine.

Il y a trois ans, une dame qui porte un nom à jamais immortel dans la littérature française, me demanda une entrevue particulière. Il s'agissait d'un ratelier, et la noble dame se trouvait alors fort gênée dans ses affaires; je m'empressai de lui venir en aide, et, comme elle paraissait très alarmée sur son avenir, sur celui de son mari et surtout sur celui de ses enfants, je la rassurai de mon mieux en lui annonçant que dans peu de temps elle serait riche.

L'intuition buccale, jointe à des renseignements particuliers, ne me laissait aucun doute sur cet horoscope qui s'est accompli en tous points, car j'ai revu depuis la noble dame, qui m'annonça une fortune de cinquante mille francs de rente.

— Remerciez, monsieur, dit-elle à ses enfants, car c'est lui qui a mis un peu d'espoir dans le cœur de votre mère.

Qu'on dise après cela que la buccomancie est une science inutile.

Mais voici trois types grotesques qui encombrent mon cabinet :

Leur mise, leur tournure, leur accent très prononcé dé-

cèlent des provinciaux qui voient Paris pour la première fois. Je donne d'abord des soins à leurs bouches complètement délabrées. Puis je leur dis avec le plus grand sang-froid du monde :

— M. le maire et vous ses deux adjoints, j'espère que vous donnerez mon adresse à ceux de vos compatriotes qui auront besoin des secours du dentiste.

— Qui vous a dit que je suis maire?

— Qui vous a dit que nous sommes adjoints?

S'écrièrent à la fois mes trois provinciaux.

J'eus beau leur répéter que la physiognomonie et surtout la buccomancie mettent sur la trace de bien des secrets; ils étaient tentés de faire le signe de la croix, et partirent persuadés que j'étais sorcier, d'autant plus que leurs rateliers fonctionnaient admirablement et avaient produit, sur leurs physionomies, l'effet de la fontaine de Jouvence.

Dans plusieurs occasions j'ai eu, avec des littérateurs parisiens, et notamment avec MM. H. L. et T. G. des discussions buccognomoniques qui se sont toujours terminées à mon avantage, et je suis sûr que j'ai déjà conquis de nombreux adeptes à la buccomancie.

J'ai prouvé à un des plus célèbres compositeurs contemporains qu'il y avait dans son profil du chardonneret et de la fauvette, en un mot, qu'il avait la tête, la bouche d'un oiseau chantant, ce qui, d'après le Napolitain Porta, indique toujours mélomanie.

Quelque temps avant la révolution de février j'ai prédit à M. Crémieux qu'il serait membre du gouvernement provisoire et ministre de la justice.

J'ai aussi prédit à M. Carlier qu'il serait préfet de police.

A son dernier voyage à Paris, sir Robert Peel, de si regrettable mémoire, eut besoin des secours de mon art. Cet homme célèbre était encore dans toute la vigueur de son tempérament et la force de son génie. Nous parlâmes chevaux, et comme l'illustre membre du Parlement s'animait beaucoup dans cette conversation.

— Vous montez trop à cheval, lui dis-je. Les hommes préoccupés comme vous l'êtes des immenses intérêts de la politique nationale, devraient s'interdire l'équitation.

— C'est ma seule distraction, mon seul plaisir.

— Soyez prudent, vous dis-je; l'Angleterre a besoin de tous ses grands hommes.

Cinq mois plus tard, sir Robert Peel mourait dans la force de l'âge, par suite d'une chute de cheval.

Dans les premiers jours du mois de mai dernier, je reçus la visite d'un homme qui paraissait tout au plus âgé de quarante ans; ses dents, ses gencives surtout étaient dans un état déplorable. Après avoir examiné attentivement sa bouche, je lui dis :

— Monsieur, vous avez fait excès de spiritueux, de liqueurs fortes; renoncez aux alcools, si vous ne voulez perdre, en quelques mois, jusqu'à votre dernière dent.

Et comme il me demandait un remède des plus prompts :

— Monsieur, lui répondis-je, avant de nous occuper de la bouche; voyons un peu vos jambes.

L'étranger bondit d'étonnement sur son fauteuil; il avait, en effet, les jambes scarifiées par des ulcères. Je lui désignai un médecin, tout en lui recommandant de renoncer à ses excès, s'il ne voulait perdre non seulement les dents, mais encore la vie. Mais il paraît qu'il n'a pas tenu compte de

mes conseils, car on lisait le 4 juillet 1851, dans le journal *le Droit* :

« On écrit de Londres, 3 juillet :

« M. Dyce-Sombre, non moins fameux par ses immenses richesses que par ses excentricités, qui l'ont fait interdire à la requête de sa femme, et par les nombreux procès qu'il a soutenus pour recouvrer la jouissance de ses droits civils, vient de mourir dans un âge encore peu avancé. Il était fils d'un sieur Summer, aventurier westphalien, qui, en voyageant dans les Indes, a gagné les affections de la princesse Begum, veuve d'un opulent nabab.

« Au lieu de se brûler vive, suivant l'ancienne coutume indienne, la princesse Begum a préféré renoncer tout à fait à sa caste et conserver son immense fortune. Elle a épousé un étranger, et après sa mort, sur laquelle mille bruits ont couru à sa honte, elle a adopté son fils.

« Le nom de *Sombre,* porté par le fils de *Dyce-Summer,* est la corruption de ce dernier nom prononcé à l'espagnole. Sa veuve avait déjà altéré le nom de *Summer* en se faisant appeler Begum Somroo. On rapporte que la princesse, jalouse d'une jeune bayadère pendant son premier mariage, l'a fait enterrer vivante, et est allée fumer une pipe sur sa tombe. Elle s'était fait baptiser par un moine portugais, et professait la religion catholique, tandis que son fils adoptif était élevé dans les dogmes de l'église anglicane. De peur de se tromper dans le choix d'une religion, la Begum de Jumroo a fait construire à grands frais une superbe mosquée, afin de se ménager au besoin une entrée dans le paradis de Mahomet.

« Le jeune Dyce Sombre, arrivé en Angleterre, demandait

s'il ne pouvait pas être reconnu comme prince. « Pourquoi pas? répondit en français un mauvais plaisant; nous avons eu un prince *noir*, nous serions charmés d'avoir un prince *sombre*. »

« Pendant ses voyages dans les diverses parties de l'Europe, Dyce Sombre a commandé à Rome un magnifique mausolée pour sa mère; il a fait exécuter par le célèbre statuaire Tadolini ce monument qui est en marbre.

« C'est un groupe d'anges, de soldats cipayes, d'éléphans et de pièces de canon, le tout surmonté par la statue de la princesse Begum, qui est représentée fumant sa pipe. Ce cénotaphe, après avoir fait longtemps à Rome l'admiration des connaisseurs et des curieux, a été transporté sur les bords du Gange avec le cercueil contenant les dépouilles mortelles de la Begum, en l'honneur de laquelle un service pompeux a été célébré dans l'église de Saint-Charles-Borromée. M. l'évêque Wiseman, aujourd'hui archevêque de Westminster, qui se trouvait alors auprès du pape, a prononcé le panégyrique de la défunte.

Il me serait facile de multiplier les anecdotes à l'infini; je pourrais raconter des faits très curieux sur les principaux personnages contemporains; mais comme dans ces récits je suis forcé de me mettre en scène, et qu'il me répugne d'exhiber ainsi aux lecteurs ma personnalité, je me hâte de terminer ce chapitre; il est d'ailleurs assez long pour démontrer qu'à l'aide de la buccomancie on peut facilement connaître le rang, les vertus ou les vices des individus avec lesquels on se trouve en contact, prédire en quelque sorte l'avenir, en prenant pour base d'horoscope les impressions passées et actuelles.

En lisant dernièrement les débats du procès Bocarmé, j'ai remarqué qu'un témoin a constaté longtemps avant le crime, que le comte Visart de Bocarmé mourrait sur l'échafaud.

Cette triste prédiction s'est accomplie, car le 19 juillet 1851, le comte a été exécuté sur une des places de Mons.

La personne qui avait annoncé ce funeste dénouement était buccomancienne sans le savoir. En effet, selon toutes les probabilités, c'est sur la bouche du comte qu'on a lu l'arrêt fatal, c'est-à-dire un penchant irrésistible à la violence, même à l'assassinat. Les phrénologues étudieront probablement cette tête que vient de trancher le fer du bourreau; nous verrons bien si leurs observations ne fourniront pas de nombreuses indications buccognomoniques.

Après tout ce que je viens de dire, je n'ai pas besoin de répéter à mes lecteurs que les prophéties du buccomancien n'ont d'autre base que la physiognomonie en général et la buccognomonie en particulier. C'est une révélation subite, un don spécial d'intuition, un sixième sens qui se développe graduellement par l'étude de la conformation générale de la bouche, par l'appréciation du sourire, de telle ou telle contraction nerveuse dans la région faciale.

Lavater, Gall, et autres savants qui se sont occupés de physiognomonie, ont prophétisé.

LIVRE SEPTIÈME.

DES BOUCHES NATIONALES

OU

LA BUCCOMANCIE APPLIQUÉE AUX NATIONALITÉS.

Pour tout homme qui a voyagé et qui a vu des individus de différentes nations, il est avéré qu'il existe dans leurs physionomies et surtout dans la configuration buccale des traits caractéristiques, des dessins particuliers; il y a donc des bouches nationales, de même qu'on a toujours reconnu des caractères nationaux.

Généralement, il est très facile, pour peu qu'on soit initié à la buccomancie, de reconnaître la différence qui existe entre la bouche de plusieurs individus appartenant à des nations

bien distinctes ; mais on éprouve par fois d'assez grandes difficultés pour la déterminer scientifiquement.

On doit d'abord étudier les individus isolément, si l'on veut distinguer de prime abord le caractère national d'une bouche. L'investigation buccognomonique devient ainsi plus facile.

Un Anglais, un Italien, un Espagnol, un Autrichien, sont plus faciles à reconnaître pour un Français, dans les rues de Paris que sur les places publiques de Londres, de Milan, de Naples, de Madrid ou de Vienne. Les figures isolées, dit Lavater, nous ouvrent plutôt les yeux sur les traits caractéristiques de tout une nation, que la nation elle-même.

« L'homme était destiné pour tous les climats et pour toutes les natures du sol, dit le philosophe Kant (1) ; il fallait par conséquent différents germes et dispositions naturelles qui puissent, selon l'occasion, être développés ou réprimés, afin qu'il convînt à sa place dans le monde et parût en quelque sorte né dans cette place ou créé pour elle dans la suite des générations. L'air et le soleil semblent être les causes qui influent intimement sur la faculté génératrice et qui produisent un développement durable des germes et des dispositions, c'est-à-dire fondent une race.

Mais n'oublions pas que nous nous occupons spécialement des bouches nationales et que nous ne devons pas nous égarer dans un dédale de dissertations éthnologiques. Aussi mon but est-il de communiquer la substance essentielle des règles pratiques qui m'ont servi à désigner avec une exactitude presque mathématique les nations les plus diverses et les dif-

(1) *Philosophe pour le monde.* Tome 2, page 125.

férents âges, d'après l'étude de la configuration buccale; oui, car j'ai trouvé ces règles par l'examen approfondi des bouches de diverses nations. J'ai dessiné à plusieurs reprises le contour des joues, des lèvres, combiné avec l'angle de la figure; ces recherches m'ont conduit à la découverte du maximum et du minimum de cet angle. J'ai suivi la route indiquée par le physionomiste Camper de Franeker, commençant par un singe et m'élevant à travers tous les degrés intermédiaires depuis le nègre, l'européen, etc., etc., jusqu'aux figures des chefs d'œuvre antiques.

Le sentiment buccognomonique m'a fait distinguer très souvent les nations parmi les clients réunis dans mes salons. C'est que, comme le dit Lavater, tout pays, toute province, toute ville, tout village, a sa physionomie et son caractère particulier, caractère évidemment approprié à cette physionomie. Qu'on dessine par exemple une douzaine de figures de paysans de plusieurs villages quelconques et qu'on les compare entre elles; qu'on fasse de même pour plusieurs villes; aussi difficile qu'il sera d'exprimer et de déterminer en paroles le caractère commun de chacune de ces deux espèces de figures, autant il sera facile de reconnaître ce caractère.

La *généralité* se laisse découvrir par l'examen du *tout,* pourvu qu'il ne soit ni trop grand ni trop varié.

La *particularité*, c'est-à-dire les traits particuliers et caractéristiques, sera beaucoup mieux et plutôt reconnue par l'examen et la comparaison des figures isolées. Quelque différentes que soient entr'elles les figures les plus belles ou les plus laides d'une ville ou d'un village, les plus belles ont toujours quelque chose de commun avec les plus laides. Mais il faut beaucoup d'exercice et une grande délicatesse de

sens pour découvrir facilement quelque chose. La forme de la figure en général, le caractère du profil, mais surtout la bouche et des dents sont les points les moins difficiles à examiner et à comparer.

L'histoire naturelle des bouches nationales est donc non seulement possible, mais encore importante pour celui qui pense et celui qui agit, pour le philosophe qui veut en faire la base d'un nouveau système de physiologie comparée et pour l'homme qui veut seulement trouver dans cette intuition buccale des règles de conduite envers ceux de ses semblables qu'il est appelé à fréquenter le plus souvent. L'histoire des bouches nationales, c'est-à-dire la buccomancie appliquée aux types nationaux, est un des fondements les plus profonds, les plus inébranlables de la science physiognomonique; nier les bouches nationales et par conséquent le caractère national, c'est nier une vérité palpable.

« En considérant la configuration de l'homme, dit Winkelmann (1) notre œil nous persuade que dans la figure on peut toujours reconnaître le caractère national, comme on peut toujours y voir les manifestations de l'âme; car de même que la nature a séparé de grandes contrées et provinces par des montagnes et des rivières, de même elle a su dans sa variété distinguer les habitants de ces pays, par des traits particuliers.

« La forme du visage diffère autant que les langues et même que les dialectes. La diversité du langage provient de la diversité des instruments de la parole.

« Ainsi les nerfs de la langue sont nécessairement plus

(1) *L'histoire de l'Art.*

raides et moins agiles dans les pays froids que dans les climats chauds.

« C'est pour cette raison que toutes les langues méridionales ont plus de monosyllables et de voyelles, qui en rendent la prononciation plus facile, que celle des langues du Nord. »

Ce célèbre écrivain a cherché dans la contexture et configuration diverse des instruments de la parole, la différence des dialectes de la langue italienne. Ainsi, dit-il, les Lombards, nés dans la partie septentrionale de l'Italie, ont la prononciation rude et brève; les Toscans et les Romains parlent d'un ton plus cadencé; les Napolitains qui jouissent d'un ciel plus doux encore, font résonner plus fortement les voyelles et parlent à pleine bouche.

Cette observation de Winkelmann est si juste, si vraie, que toute personne qui s'est occupée de la connaissance des types nationaux les distingue, non seulement d'après la conformation de la figure, mais encore d'après la langue. On dirait, en effet, que chaque nation a adopté un idiôme propre au climat qu'elle habite; les linguistes et les philologues s'accordent tous à dire que les langues méridionales ont beaucoup plus de voyelles et surtout beaucoup plus de sonorité que celles du Nord, qui, se trouvant surchargées de consonnes, sont rudes et âpres à la prononciation.

Citons des exemples :

L'anglais parle presque toujours les dents serrées les unes contre les autres, comme s'il voulait empêcher le brouillard de pénétrer dans sa bouche.

L'Allemand du Nord articule les mots beaucoup plus lourdement que l'Allemand de la région méridionale; quelle

différence entre la prononciation d'un Saxon, d'un Hanovrien et d'un Prussien !

La langue polonaise ne se ressent-elle pas de l'âpreté du climat? Quel amas de consonnes agglomérées dans chaque mot! c'est à peine si la voyelle *i*, cette unique désinence des syllabes polonaises, leur donne un peu d'euphonie et force celui qui vous parle à entr'ouvrir un peu la bouche.

L'idiôme russe est moins rude, moins âpre que le polonais, parce que la lithurgie grecque a beaucoup influé sur la formation de la langue moscovite qui se trouve avoir beaucoup plus de voyelles que le Suédois, le Danois et le Norwégien; néanmoins ses sons gutturaux, ses voyelles presque étouffées par une prononciation brève et saccadée, décèlent son origine septentrionale.

Quittons ces régions glacées, et revenons vers les pays que le soleil réchauffe avec amour, le soleil générateur de toutes choses, même de l'euphonie.

Les Français habitant une zône tempérée, où l'on ne ressent jamais ni les frimats du nord, ni les chaleurs tropicales du midi, parlent une langue qui n'a ni la rudesse, ni les consonnes étouffées des idiômes du nord, ni la sonorité, ni la cadence rithmique des dialectes méridionaux. Cette langue, claire, logique, correcte, élégante, énergique au besoin, est, en quelque sorte, une émanation du climat de la France, une manifestation du caractère national. C'est avec raison que Voltaire disait d'elle :

« La langue française est une *gueuse*, mais si pimpante, « si aimable, qu'on est obligé de lui faire l'aumône. »

Quelle ampleur! Quelle sonorité! Quelle majesté même dans la langue espagnole! Quels grands mots prononcés à

pleine bouche, et en même temps quelle grâce chevaleresque! C'est la langue du Cid et de Chimène, encore parfumée des grands souvenirs de Grenade et de Cordoue; c'est une hymne perpétuelle au soleil, aux fleurs et à la brise!

Si nous passons en Italie, quelle grace un peu efféminée, quelle suave harmonie dans les divers dialectes! Partout nous retrouvons la langue des barcarolles, des cantilènes, langue si grande, si fantastique dans les poêmes du Dante, si douce, si harmonieuse, sur la lyre de Torquato di Tasso, si fantastique, si romanesque dans l'Arioste, si euphonique dans les chansons que les gondoliers de Venise et les pêcheurs napolitains répètent dans le silence des nuits, des lagunes au golfe d'Ischia!

Mais pourquoi me laisser entraîner dans ces pérégrinations linguistiques? Un auteur, dont j'ai oublié le nom, a dit en caractérisant les diverses langues européennes :

« A ses oiseaux, il faut parler anglais; à ses chevaux « allemand; à sa maîtresse, italien; à Dieu, espagnol; à « son ami, français. »

Cette appréciation, aussi bizarre que vraie, définit clairement les langues européennes, au point de vue des études buccognomoniques. En effet, la prononciation anglaise est un sifflement continuel. Les intonations allemandes sont si rudes qu'elles paraissent avoir été découvertes spécialement pour menacer les chevaux; l'italien, par sa douceur, par ses diminutifs coquets et gracieux, est la langue des femmes; l'espagnol, noble, majestueux, riche, sonore, élève l'âme vers la divinité, et paraît prédestiné à la prière, aux louanges célestes. Quant à langue française, que j'ai déjà définie, appréciée, c'est le dialecte par excellence de l'homme.

Je laisse aux linguistes et aux philologues, le soin de pousser plus loin ces appréciations de langues, de dialectes et d'idiômes ; je me borne à ce simple et succinct aperçu qui suffira pour prouver à mes lecteurs que les divers langages sont autant de caractères distinctifs, non seulement des nationalités, mais encore de telles ou telles provinces ; que la prononciation influe beaucoup sur la configuration buccale, les lèvres et les dents jouant le principal rôle dans le mécanisme de l'émission de la parole. Aussi ne dois-je pas oublier de dire aux personnes qui se livreront à l'étude si importante de la buccomancie, de quelle grande utilité leur sera l'appréciation des langues européennes. On peut même affirmer que tout homme un peu versé dans la science buccognomonique, reconnaîtra facilement à quelle nation une personne appartient, sur la simple observation des contractions labiales, au moment où elle parle.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici un essai approfondi sur les races humaines, à propos de buccomancie. Pourtant comme la science dont je suis le propagateur, a de nombreux points de contact avec l'appréciation physiologique, anatomique et phylosophique des nationalités, j'ai dû les indiquer succinctement.

Commençons par esquisser les caractères spéciaux des races examinées chacune en particulier et buccognomoniquement.

Le caractère buccognomonique de la race blanche se reconnaît à la bouche modérément fendue, aux dents incisives verticales, aux pommettes peu saillantes et peu larges.

La race blanche se divise en deux grandes souches ; 1° souche européenne ; 2° souche orientale.

La souche orientale se subdive en quatre tiges principales

qui sont à l'orient, la tige caucasique, au midi, la pélagique, à l'occident, la tige celtique, au nord, la tige germanique.

La tige caucasique qui habite la Mingrélie, la Géorgie et la Circassie, est remarquable par la beauté de ses femmes qui est devenue proverbiale; ces beautés si célèbres dans tout l'orient, se reconnaissent à une bouche très petite, à leurs lèvres rouges comme le corail, à leurs dents verticales, bien rangées et qui se conservent intactes jusqu'à un âge très avancé. Chez les hommes on trouve les mêmes caractères buccognomoniques que chez les femmes, mais un peu plus fortement développés.

La tige pélagique, c'est-à-dire grecque, a conservé, dans plusieurs provinces, sa beauté primitive qui fournit les modèles des chefs-d'œuvre de l'antiquité artistique; on la reconnaît au nez parfaitement droit et dérivant du front sans aucune dépression à sa racine; à la bouche moyenne, à la lèvre supérieure un peu proéminente, à la blancheur de ses dents, à son sourire ambigu. Le tempérament des Pélages est à la fois sanguin et bilieux, ce qui fait que chez certains individus, notamment chez les femmes, la carie attaque le système dentaire; mais ce n'est là qu'une exception, car les Pélages ont généralement la dentition très solide.

La tige germanique a les tissus mous et chargés de graisse, la face arrondie; les lèvres grosses, fortement développées, les dents presque toujours mauvaises, infirmité qui est probablement occasionnée par la lymphe surabondante du tempérament, par les influences du climat et des aliments.

Les auteurs ethnologiques ont distingué deux grandes branches dans la tige germanique : 1° la teutonique; 2° la branche slave.

Les peuples d'origine teutone, c'est-à-dire les Danois, les Suédois, les Norwégiens et quelques habitants du nord de l'Allemagne, ont conservé le type caractéristique des Teutons leurs ancêtres. Leur tempérament est lymphatique; on les reconnaît à la grosseur ou plutôt à l'épaisseur de leurs lèvres; à leurs dents d'un blanc mat, lorsqu'elles ne sont pas envahies par le tartre et la carie; à la coloration de leurs joues toujours déformées par une bouffissure démesurée; à leur sourire franc, loyal, mais un peu sauvage.

Les types caractéristiques des anciens Slaves sont encore empreints et très fortement, chez les Russes, les Polonais, les Hongrois et les habitants de la Bohême.

Généralement parlant, le Slave a le tempérament bilieux; la voix forte et rude; la bouche très large, les dents très fortes, les joues d'un pâle jaunâtre; son sourire est à la fois mélancolique, observateur, et empreint d'une indicible dissimulation.

Chez les Arabes, qui font partie de la souche orientale de la race blanche, le visage est ovale, mais fort allongé; le menton se termine ordinairement en pointe, et le front très large se prolonge vers un sommet très élevé; le nez est prononcé, un peu aminci sur les côtés, et généralement aquilin; ils ont les lèvres minces, la bouche agréable, d'une régularité parfaite, les dents bien rangées et se conservant sans altération jusqu'à l'âge de soixante ans. On trouve les mêmes caractères buccognomoniques chez les peuples pasteurs et nomades qui errent dans la partie septentrionale de l'Afrique, depuis le royaume de Maroc jusqu'à la basse Egypte.

Chez la race jaune, c'est-à-dire chez les peuples de l'Asie,

les Chinois et les habitants des îles de la mer des Indes, les caractères buccognomoniques sont encore plus prononcés : le visage est aplati, large aux pommettes, étroit au monton; le nez aplati et écrasé, quelquefois de niveau avec la saillie des joues, et à peine proéminent sur la face; la barbe est bornée à la lèvre supérieure; les dents incisives sont toujours verticales, mais jaunâtres et cariées, même dans la fleur de l'âge, à cause de l'abus du thé, du béthel et autres substances qui détériorent rapidement l'organisation buccale.

Dans un voyage que j'ai fait au mois de juillet à Londres, pour admirer les merveilles de l'exposition universelle, j'ai vu quelques Chinois, et j'ai pu constater que les observations faites par les ethnologues sur la conformation physique de ce peuple, sont vraies et exactes en ce qui touche la science buccognomonique. J'ai remarqué que la tête se comprime un peu en losange ; que la face est élargie comme un disque et presque circulaire, à cause de l'élargissement transversal du menton et de la projection latérale des pommettes; que le contour du visage n'est rentré qu'à la hauteur des yeux, par une véritable convergence des tempes vers le sommet du crâne.

Chez les Mongols proprement dits, les dents sont toujours verticales et écartées; la mâchoire supérieure est avec des pommettes excessivement proéminentes; le menton finit en pointe, et termine la figure en avant par son amincissement disgracieux.

La variété hindoue a la bouche moyenne, garnie de dents verticales, les lèvres minces et colorées, le menton rond presque toujours marqué d'une fossette. On a pu remarquer

ces caractères buccognomoniques chez les Indiens qui sont venus en 1850, à Paris, avec l'ambassadeur Runjet-Sing-Bahadoor.

Les peuples qui habitent les Moluques et les états maritimes de Sumatra, forment ce qu'on appelle la variété malaise; ils tiennent à la fois des Hindous et des Chinois, par rapport à l'organisation buccale; ils ont le nez court, gros et très souvent épaté; la bouche très large, les dents verticales, jaunâtres, sujettes à la carie et mal rangées.

Les caractères buccognomoniques de la race hyperboréenne se manifestent sous l'aspect le plus hideux : chez celle qui est commune à l'ancien et au nouveau monde, et comprend les Lapons et les Samoïèdes, le visage est fort large, court et plat, surtout vers le front; le nez, sans être fort large, est écrasé; les pommettes sont très larges et très élevées; cette conformation diminuant l'étendue verticale du visage, lui donne un élargissement transversal très considérable.

La bouche est démesurément fendue, les joues pendantes, le menton long et pointu, les lèvres sont larges et retroussées, les narines larges et ouvertes; les dents sont verticales et écartées; les hommes ont la voix très grêle.

Chez la race nègre, qui occupe la plus grande partie de l'Afrique, et se trouve même répandue en Asie, dans plusieurs îles, l'organisation buccale a un caractère tout particulier; le nègre, proprement dit, a le nez épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, fortement portées en avant, le menton déprimé, les oreilles longues dirigées latéralement. Les dents fortes, bien rangées, paraissent d'une blancheur éblouissante, phénomène que quelques naturalistes-

physiognomonistes attribuent au contraste de la noirceur de la peau et de la couleur de l'ivoire.

« La bouche relevée et gonflée que les nègres ont de commun avec les singes de leurs pays, dit Winkelmann (1), est une croissance surabondante et une tumeur occasionnée par la chaleur de leur climat, comme nos lèvres à nous se gonflent par la chaleur ou par l'usage de liquides trop salés, et à quelques hommes par suite d'un accès de colère. »

Chez les Hottentots, cette malheureuse classe de nègres, la plus éloignée des races blanches ou caucasiques, le nez est beaucoup plus épaté que chez les autres africains; les incisives et le menton sont beaucoup plus obliques que chez les éthiopiens; les pommettes et arcades zygomatiques sont singulièrement développées, les yeux se trouvent placés à une distance démesurée l'un de l'autre.

« Considéré de profil, dit le docteur Broc (2), la figure du Hottentot est hideuse d'animalité; les lèvres livides s'y avancent en un véritable grouin, contre lequel s'aplatissent, se confondent pour ainsi dire, de vrais naseaux ou narines qui s'ouvrent presque longitudinalement et de la façon la plus étrange. »

« Chez les Australasiens qui habitent la nouvelle Hollande, dit M. Bory de Saint-Vincent, la boîte osseuse de la tête paraît assez ronde et point déprimée sur le vertex, mais les mâchoires très prolongées antérieurement réduisent l'angle facial à 75 degrés au plus, et les dents sont sensiblement

(1) *Histoire de l'art.*

(2) *Essai sur les races humaines.*

proclives à la supérieure; les lèvres, particulièrement celle du haut, hideusement épaisses et proéminentes, formant une sorte de museau, donnent au visage la plus déplorable ressemblance avec les singes.

Chez la race rouge, qui peupla longtemps l'Amérique septentrionale, et se répandit sous le nom de Caraïbes dans l'Archipel des Antilles, le nez est long, prononcé, fortement aquilin; la bouche est moyennement fendue avec des dents verticales et des lèvres semblables aux nôtres.

Bornons ici notre excursion buccognomonique dans les diverses régions de l'univers; nous ne devons emprunter à l'ethnographie que les détails et les aperçus indispensables pour démontrer l'universalité de la buccomancie, d'après les modifications de l'organisation buccale.

Ces modifications sont le résultat de l'influence du climat, tout comme les nuances de la peau, la hauteur et l'exiguité de la taille, et autres caractères spéciaux. Jamais on ne confondra la bouche d'un individu qui habite des lieux plus ou moins froids, avec celle d'un autre individu originaire des régions tropicales, pour peu qu'on ait étudié l'anatomie buccale et observé les grandes lignes de la face.

« Par suite d'une disposition naturelle, dit Kant, les parties saillantes du visage qui sont les moins susceptibles d'être couvertes, et qui souffrent incessamment du froid, s'aplatissent successivement par suite d'une solicitude de la nature, afin de mieux se conserver. Ainsi naissent insensiblement le menton imberbe, le nez écrasé, les lèvres minces, les yeux clignotants, le visage aplati des Tartares Kalmouks. La croissance des parties spongieuses du corps

augmente dans un climat chaud et humide; de là le gros nez retroussé et les grosses lèvres (1). »

Et maintenant que j'ai donné pour base à mon système buccognomonique, le témoignage des naturalistes, des physiognomonistes, des voyageurs les plus célèbres, je vais rétrécir le cercle de mes observations, et faire de la buccomancie européenne pour l'instruction spéciale et l'usage de mes lecteurs.

Parlons d'abord des Français puisque nous sommes en France.

L'organisation buccale présente quelques légères variétés en France, parce que ce vaste pays, quoique placé sous la zône tempérée, n'en compte pas moins, pour ainsi dire, deux ou trois climats. Quelle différence de température de Marseille à Lille, de Besançon à Bayonne? L'Alsacien est presque Allemand, le Marseillais et le Roussillonais tiennent de l'Espagnol, le Bas-Breton de l'Anglais, le Flamand du Belge, son voisin. Mais il est un type buccognomonique général : étudions-le dans ses manifestations et phénomènes.

Le français est tout jeu de mine; léger, bon, prétentieux, gai, doué d'une imagination brillante, spirituel; il ne sait pas se taire; tout parle chez lui; soit ses yeux, soit sa langue, soit les autres muscles de la figure. Mais autant sa configuration buccale se distingue de celle de tout autre nation, autant il est difficile de la saisir et surtout de l'exprimer par des paroles. Voici pourtant quelques signes caractéristiques qui lui sont propres.

Doué d'un tempérament sanguin, le français conserve ses

(1) *Philosophie pour le monde.*

dents beaucoup plus longtemps que les autres nations européennes. Sa bouche est généralement moyenne, ni trop grande, ni trop petite; ses lèvres ne sont ni épaisses, ni minces; la supérieure est très souvent proéminente, ce qui donne à sa physionomie un petit air d'impertinence et de jactance nationales.

Son sourire est fin, malicieux, railleur, souvent même provocateur.

Les incisives sont généralement courtes, minces et serrées, les molaires beaucoup plus grosses, proportion gardée; aussi le français est-il moins carnivore que les Anglais et les Allemands, ses voisins. Les dents œillères sont peu prononcées, et les individus chez lesquels les canines sont apparentes, ont presque tous un caractère hardi, belliqueux, despote, fier et courageux.

Ce qui caractérise surtout une bouche française, c'est la mobilité des lèvres développée par une loquacité sempiternelle. On y remarque aussi du dédain, de l'orgueil, de la gaité, de l'expansion.

Chez les femmes surtout, la bouche a milles signes caractéristiques qui frappent l'œil exercé du buccomancien; les lèvres ont l'incarnat de la rose; la grâce, la coquetterie, l'amabilité, l'enjouement, les agaceries, la pudeur, la gaité, la vivacité du sourire, y résident comme sur un trône de prédilection; mais on y chercherait vainement la mélancolie des anglaises, la rêverie des allemandes, la pétulance des espagnoles, l'ardeur des italiennes; les françaises n'ont pas la beauté mâle et fière de la Minerve antique, mais en revanche la nature les a douées de tous les charmes, de toutes les séductions de Vénus Anadyomène. Leurs dents, comme

celle des hommes, sont petites, courtes et serrées ; l'ouverture buccale est moyenne, le teint, surtout dans les départements du Nord, est vivement coloré ; dans le midi il se rapproche beaucoup de la teinte bistrée des espagnoles.

Une française qui fait la moue, rit, agace, s'indigne ou pleure, exprime à l'aide de sa bouche toutes les passions, tous les désirs de l'âme; la haine, l'amour, la coquetterie, l'indifférence et tout le merveilleux essaim des mystères féminins y passent en voltigeant.

L'anglais pur sang se reconnaît à la grosseur, à l'épaisseur de ses lèvres qu'on dirait continuellement gonflées. Les incisives et les canines sont très fortement développées, ce qui provient sans doute de l'habitude nationale de manger beaucoup de viandes et peu de légumes; les molaires sont beaucoup plus petites en proportion, et je dois faire observer qu'on trouve le même phénomène buccal chez les animaux carnassiers.

Voici en peu de mots la silhouette buccognomonique d'un anglais.

Ouverture buccale grande ; lèvres grosses et épaisses, incisives et canines très prononcées ; lèvres habituellement serrées l'une contre l'autre, comme pour empêcher l'air de s'introduire dans la bouche. On doit surtout observer attentivement l'anglais quand il parle, parce que l'émission de la voix imprime à la bouche son caractère particulier qui se développe alors et se manifeste plus ostensiblement qu'à l'état de repos.

L'anglais proprement dit, a une dentition régulière et qui résiste longtemps aux brouillards délétéres de Londres ; l'usage journalier du thé et des liqueurs spiritueuses finit pour-

tant par ronger ses gencives, décharne les arcades dentaires, imprime aux lèvres une bouffissure qui les déforme et leur enlève leur caractère primitif.

D'ailleurs la prononciation anglaise, qui n'est qu'un sifflement continu, force l'ouverture buccale à se contracter désagréablement; il n'est pas de bouche si gracieuse, si bien conformée, qui puisse résister à un déplacement des muscles labiaux si fatigant qu'un anglais, vu même à une certaine distance, décèle sa nationalité dès qu'il prononce une syllabe; il n'est pas besoin pour constater ce fait d'entendre la voix de l'individu; il se manifeste, comme je l'ai dit, par la seule contraction des lèvres et des joues.

Les anglaises, dont nous trouvons les portraits plus ou moins fidèles dans les Keepsakes ont, à peu de choses près, la même dentition que les hommes; les incisives et les canines sont très développées; les lèvres sont épaisses mais gracieusement arrondies; dans leur sourire, il y a beaucoup de mélancolie, surtout chez les Irlandaises.

Mais le caractère national et distinctif de la race anglaise qui la fait reconnaître parmi les autres peuples, consiste principalement dans les muscles arrondis et sans plis de son visage et dans sa taciturnité habituelle.

La figure de l'italien est tout âme, dit Lavater, sa langue tout exclamation, le front court, le frontal orbitaire fortement dessiné, le caractère osseux du nez, le contour délicat de la bouche lui donnent un titre de parenté avec les formes de l'ancienne Grèce. La bouche est moyenne, plutôt grande que petite, exprimant toutes les passions; les dents sont généralement d'une régularité parfaite, d'une blancheur éblouissante; mais rarement le sourire est franc, et le buccoman-

cien y découvre presque toujours une arrière pensée. Les lèvres sont superposées l'une sur l'autre avec cette régulatité de traits qu'on retrouve sur les médailles romaines. Parlant une langue qui n'est que chant et mélodie, l'italien, dans chaque émission de voix, donne à sa bouche un caractère nouveau bientôt remplacé par une autre contraction labiale; la grace, la mobilité forment à elles seules le type buccognomonique des Italiens, surtout des Pisans et des Napolitains.

Les Espagnols, généralement maigres et petits, ont les dents assez bien rangées et paraissant d'autant plus blanches que le teint est plus jaune et plus basané. Chez eux la carie et les autres affections dentaires sont accidentelles. Ils rient rarement; dans leur sourire il y a plus de dédain, plus de majesté que de grâce et de franche gaîté. Comme les Maures de Grenade et de Cordoue, ils sont très graves, très sérieux, et chez eux l'hilarité n'est pas contagieuse comme chez les Français et les Italiens.

Les Espagnoles ont presque toutes la bouche petite, les dents mignonnes, d'une blancheur irréprochable; leurs lèvres un peu fortes expriment avec la plus grande facilité la pétulance de leur caractère, la nonchalance de leurs habitudes.

Il est un proverbe qui dit qu'on reconnaît une Andalouse à la trace que laisse son pied si petit qu'un enfant le tiendrait dans sa main; à sa bouche large comme un bouton de rose, à ses lèvres colorées comme la fleur du grenadier.

Je n'ai pas une foi entière aux proverbes, mais comme celui-ci a été probablement formulé par un buccomancien, je l'admets; il me paraît d'ailleurs résumer clairement l'appréciation buccognomonique de la beauté espagnole.

Chez les portugaises le type buccognomonique est le même;

seulement on remarquera qu'elles ont la bouche un peu plus grande, les lèvres plus épaisses que les espagnoles ; le sourire des portugaises est moins fier, moins majestueux, moins provocateur que celui des Andalouses ; on y trouve même un fond de mélancolie.

Le hollandais a le front élevé, les yeux à demi ouverts, le nez charnu, les joues pendantes, la bouche large et ouverte, le menton large, les oreilles grandes et charnues. Cette appréciation buccognomonique ne doit s'appliquer qu'aux habitants des provinces unies, et non pas aux flamands dont le caractère jovial tient le milieu entre le français et l'italien. L'usage des liqueurs fortes et surtout l'influence délétère du climat attaquent de bonne heure l'organisation buccale, et en Hollande, il n'est pas rare de trouver de jeunes hommes et de jeunes filles édentés comme des vieillards.

Chez les Allemands l'organisation buccale et la disposition dentaire diffèrent peu du type buccognomonique Hollandais; on les reconnaît surtout aux plis et aux sillons qui entourent leurs yeux et accompagnent leurs joues.

Terminons ce chapitre par quelques préceptes buccognomoniques tirés de l'analyse et de l'observation des bouches nationales.

On reconnaît les Français, surtout à leur sourire.

Les Italiens, à leur nez osseux, à leur menton saillant.

Les Anglais, à leurs grandes lèvres bien dessinées, contournées avec grâce, à leur menton rond et plein.

Les Allemands, à leurs joues plissées, à leur mauvaise dentition, à leur sourire bon, franc, loyal, mais parfois empreint de morosité. Les figures allemandes sont surtout reconnaissables à un nombre infini de petits traits, plis et sillons.

On reconnaît les Suisses et particulièrement ceux du canton de Berne, au rang supérieur de leurs dents blanches, bien alignées et presque toujours en évidence; les Bâlois, à leurs lèvres déliées et qui ne ferment presque jamais; ceux du canton de Schaffhouse ont les côtés du front divergeants au dessus des tempes, les joues grasses et la bouche charnue, large et ouverte.

Les russes et les autres peuples du Nord se reconnaissent à leurs lèvres ramassées, à leur bouche proéminente. Tous ces peuples, dit Buffon, ont le visage large et plat, le nez camus et écrasé, les joues extrêmement élevées, les lèvres grosses et relevées, la bouche très grande.

Tous les peuples tartares ont le haut du visage fort large et ridé même dans leur jeunesse; le nez court et gros, les joues fort élevées, le bas du visage étroit, le menton long et avancé, la mâchoire supérieure enfoncée, les dents longues et séparées. Les Tartares Mongoux qui ont conquis la Chine, sont moins laids et moins mal faits; ils ont cependant conservé le type buccognomonique de leur race; leur visage est plat, leur nez est court et écrasé.

Les Turcs comme les Arabes et les Égyptiens ont la bouche grande, mais gracieuse, les lèvres grosses, les dents serrées, petites et très blanches.

Répandus dans toutes les parties du globe, les Juifs ont conservé le caractère de l'Orient, leur patrie commune, dit M. de Lentz, la chevelure courte, noire, crépue et le teint brun. Le caractère buccognomonique de la figure juive consiste principalement dans le menton pointu, ainsi que la grosseur des lèvres à la ligne centrale fortement dessinée.

Les grecs, quoique dégénérés, ont conservé dans plusieurs

provinces la beauté de leurs ancêtres, comme je le dis plus haut en parlant de la race pélagique.

Leur bouche, d'une régularité parfaite, leurs dents petites, serrées, bien rangées, d'une blancheur éblouissante, leurs lèvres de dimension moyenne, la gracieuse et mâle accentuation de leur physionomie font revivre les types immortalisés par le ciseaux des sculpteurs du siècle de Périclès. Mais dans leur sourire il y a plus de dissimulation que de franchise, plus de sauvagerie que de grâce.

Ce simple aperçu sur les bouches nationales, ce rapide voyage buccognomonique dans toutes les régions du globe démontrent, de la manière la plus évidente, l'importance de l'étude de la buccomancie, soit qu'on l'applique aux individus, soit qu'elle embrasse les races, les peuples et même les subdivisions connues géographiquement sous le nom de zones, de localités.

L'histoire buccognomonique de tous les peuples ne serait-elle pas pour le philosophe, qui étudie la grande famille humaine dans tous ses développements intellectuels et moraux, une mine d'observations d'autant plus féconde que personne ne l'a exploitée jusqu'à ce jour ?

L'historien lui-même n'y trouverait-il pas la révélation de certains faits dont les causes premières sont encore inconnues ? Le physiognomoniste surtout n'y découvrirait-il pas des trésors enfouis, des clartés nouvelles qui guideraient sa marche dans le sentier mystérienx à peine frayé par Lavater et Gall ?

Telles sont les questions que je pose au monde savant ; je suis forcé, quant à présent, de me borner à ces indications dont tout le monde comprendra l'importance.

Peut-être, aurai-je plus tard le temps et le courage d'accomplir ce grand voyage buccognomonique au milieu des races et des peuples répandus sur la surface de notre monde.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

sur

LA BUCCOMANCIE ET LA PROTHÈSE.

Je crois avoir suffisamment démontré, dans les divers chapitres de ce livre, le rôle important que joue l'organisation dentaire dans l'ensemble de la physionomie humaine. Le témoignage de plusieurs savants, des citations puisées aux meilleures sources, n'ont dû laisser aucun doute dans l'esprit de mes lecteurs sur le cas que tout homme fait d'une belle dentition.

Oui, les dents sont autant de perles qui rayonnent derrière les lèvres rosées d'une jolie femme, comme les diamants sous les flots azurés, qui baignent les rivages de l'antique Ophir et les plages brûlantes de Golconde. Elles embellissent le sourire, elles donnent à la physionomie cette grâce presque divine qui subjugue les cœurs.

Chez l'homme, les dents sont des indices infaillibles de courage, de force, de santé; elles impriment à son visage le caractère particulier qui le distingue.

Pourquoi réitérer ici l'éloge des dents qui se trouve formulé de mille manières dans tous les extraits des auteurs qui ont écrit sur cette matière inépuisable, et que je reproduis dans cet ouvrage? N'ai-je pas prouvé jusqu'à l'évidence, et par mes observations et par celles de mes devanciers, que la beauté, la santé, les sentiments nobles et généreux sont pour ainsi dire inséparables d'une belle dentition?

Mais tout est fragile dans l'organisation humaine, et les dents surtout sont sujettes à mille accidents, à mille atteintes qui les détériorent ou les détruisent entièrement. Si cet ouvrage n'était pas exclusivement consacré à la science buccognomonique, je tracerais ici un effrayant tableau de nosographie dentaire; qu'il me suffise, puisque je ne veux ni ne dois me détourner de mon sujet, de signaler en quelques mots les terribles modifications que subit la physionomie par suite de la perte partielle ou totale des dents.

Il est hors de doute même pour les personnes qui ne se sont pas occupées de physiognomonie, que la figure la plus régulière devient affreusement laide si elle est édentée. L'aspect général de la face change entièrement, et tel homme dont la physionomie vous charmait la veille, vous parait méconnaissable le lendemain, parce qu'il a perdu ses dents.

Citons un exemple entre mille :

Vers la fin de 1847, je fus appelé par une famille étrangère, ma cliente depuis longues années, pour une grave opération qui nécessitait toutes les ressources de la prothèse. Cette opération réussit au-delà de mes espérances, et j'allais me retirer comblé de bénédictions, lorsqu'un jeune homme s'approcha de moi d'un air attristé, et me demanda pourquoi je ne lui avais pas adressé la parole. Je lui répondis que

je n'avais pas l'honneur de le connaître, et tout le monde de se récrier. En effet, le jeune homme n'était autre que le fils aîné de la maison. Je m'excusai de mon mieux, me promettant d'être plus clairvoyant à l'avenir.

Que s'était-il donc passé? Quel accident avait modifié cette belle physionomie au point de la rendre méconnaissable? Il avait perdu la moitié de ses dents à la suite d'une fièvre typhoïde. Je fis remarquer à sa mère le déplorable changement qui s'était opéré dans la physionomie de son fils bien aimé. Elle comprit à demi-mot, et le lendemain elle vint chez moi accompagnée de son cher Gustave.

Inutile de dire que je mis à contribution tous les perfectionnements de la prothèse et les découvertes dont j'ai enrichi l'art dentaire. Je fus assez heureux pour rivaliser avec la nature; il eut été impossible à l'œil le plus exercé de distinguer les fausses dents d'avec les naturelles. La physionomie de Gustave avait recouvré la grâce et la noblesse héréditaires dans sa famille.

Vers le même temps, une lady vint me consulter avec sa fille, jeune personne de dix-neuf ans, type de cette beauté anglaise dont on retrouve d'imparfaites reproductions dans les Keepsakes. Comme je m'extasiais devant tant de charmes, la mère me fit observer qu'une carie incurable avait envahi les dents de sa fille. En effet, la jeune miss, non sans quelque répugnance, soumit sa bouche à mon inspection et je ne fus pas longtemps à me convaincre que je pourrais conserver ses dents, sauf deux ou trois plus profondément atteintes que les autres. Il n'y avait pas à hésiter; on se décida bravement à supporter la séparation de la carie, quelques soins de propreté et la prothèse firent le reste; le

miracle était accompli et la bouche de la jeune fille montrait fièrement trente-deux perles dont l'incarnat rosé des lèvres rehaussait l'éclatante blancheur.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter les cures prodigieuses que j'ai opérées, et surtout si je voulais décrire les métamorphoses subites de physionomies réalisées par la prothèse.

Je ne puis cependant me dispenser de citer encore deux faits d'une date très récente.

L'année dernière, un représentant du peuple, dont la famille m'est parfaitement connue, me faisait ses doléances sur la perte de ses incisives qui le mettait dans l'impossibilité de paraître à la tribune ; il se lamentait aussi sur les affreux ravages que cette difformité dentaire avait opérés sur sa physionomie. Il eut recours à la prothèse ; la transformation fut complète, et depuis sa voix éloquente a retenti plus d'une fois dans le pays.

L'hiver dernier, un magistrat de province, à peine âgé de quarante ans, me fut présenté par un ami commun.

— Quel âge donnez-vous à monsieur, me dit l'ami commun ?

— Quarante ans.

— Vous connaissiez donc son extrait de naissance?

— Pas le moins du monde. Pour tout autre, monsieur paraît avoir soixante ans ; mais pour moi qui suis buccomancien, il a à peine atteint le milieu de la vie. Je suis même sûr que la prothèse le rajeunirait au point de faire croire qu'il n'a pas plus de trente ans.

— Aussi sommes-nous venus dans l'intention de recourir à votre art, s'écria le provincial.

En effet, je me mis à l'œuvre et la fable d'Eson devenait une réalité.

J'ai connu une infinité de personnes que la perte d'une seule dent défigurait totalement. La carie des incisives, outre qu'elle imprime à la physionomie un aspect repoussant, la modifie au point que son expression change de fond en comble.

Telle jeune fille, qui paraissait douce et gracieuse quand elle avait toutes ses dents, prend une physionomie rude et acariâtre si elle a le malheur de devenir édentée.

Tel homme a la figure noble et majestueuse, devient grotesque et ridicule si ses mâchoires perdent leur ornement indispensable.

Mais à quoi bon préconiser les avantages de la prothèse? Ses innombrables ressources sont-elles aujourd'hui contestées? Les progrès que l'art dentaire a faits depuis quelques années n'ont-ils pas, en quelque sorte, vaincu et subjugué la nature?

Au point où en est la science dentaire, la prothèse est devenue une succursale importante de la buccomancie, ou pour mieux dire son auxiliaire de tous les instants.

En effet, prenons l'homme à son berceau et suivons-le jusqu'aux dernières limites de la vie.

J'ai décrit dans un autre de mes ouvrages (1) les accidents, les cas même mortels qui se manifestent avant et pendant la première dentition; ceux de mes lecteurs qui voudront avoir, sur ce sujet si important, des connaissances spéciales, j'ose même dire approfondies, n'auront qu'à consulter cet

(1) *Encyclopédie du Dentiste.*

ouvrage; les mères surtout y trouveront d'utiles enseignements.

Dans ces études buccognomoniques, je dois me borner à signaler les innombrables rapports qui existent entre la buccomancie et la prothèse, à tel point qu'un praticien évitera de très graves erreurs, s'il est buccomancien, c'est-à-dire s'il a étudié la conformation de la bouche de chaque individu.

A l'époque de la première dentition, la buccognomonie lui révèlera le tempérament de l'enfant, et lui indiquera d'une manière sûre le régime qu'il doit appliquer.

Mais c'est surtout pendant que s'accomplit le travail de la seconde dentition, que la buccomancie devient un guide indispensable. En effet, de la régularité ou de l'irrégularité de ce travail dépend la conformation de la bouche, qui est appelée à jouer, comme je l'ai déjà démontré, le premier rôle dans cet ensemble de proportions faciales connu sous la dénomination de *physionomie*. De la deuxième dentition dépendent la régularité ou l'irrégularité de la disposition buccale. Si un habile praticien ne surveille pas l'éruption dentaire pour la diriger et empêcher que les dents ne poussent irrégulièrement, les incisives seront superposées, il y aura ce qu'on appelle vulgairement des *surdents* qui gêneront la prononciation et changeront totalement la physionomie.

Comme l'exemple rend le précepte plus clair, plus intelligible, plus palpable, voici quelques faits pris au hasard dans mes souvenirs de praticien.

Il y a déjà quelques années, une dame du grand monde vint chez moi, accompagnée de deux petites filles. Un rapide coup d'œil me convainquit de prime-abord que la jolie

visiteuse possédait toutes ses dents, dont la blancheur constatait que la prothèse n'avait encore rien à faire pour cette bouche, riche de tous les trésors de la nature.

— Madame, lui dis-je, à quelle heureuse circonstance dois-je l'honneur de votre visite, car je vois bien que vous n'êtes pas venue chez le dentiste pour vous faire soigner la bouche, vierge encore du contact de tout instrument.

— Vous avez raison, monsieur, répondit la dame en rougissant; j'ai de belles et bonnes dents; mais il n'en est pas ainsi de mes deux filles : voyez plutôt, monsieur.

Mes regards se portèrent alors sur les deux enfants; l'une avait les incisives superposées les unes sur les autres; l'arcade dentaire se terminait presque en un angle aigu que les lèvres ne couvraient qu'imparfaitement. Cette irrégularité provenant de la deuxième dentition, avait complètement modifié la physionomie de la pauvre enfant. Sa sœur avait aussi deux dents superposées; l'incisive du milieu rentrait dans la bouche et gênait la prononciation à tel point, qu'il en résultait une espèce de bredouillement continuel.

— Madame, dis-je, à ma belle cliente, ces irrégularités disparaîtront dans quelques jours parce que vous vous y êtes prise à temps; si vous aviez tardé quelques mois seulement, l'art dentaire eût été impuissant.

Quelques explications claires et précises de mes procédés odontotechniques triomphèrent des craintes de la dame, et en quelques jours à l'aide du Régulateur Rogers (1) les dents des deux petites filles furent d'une régularité parfaite, et il

(1) Voir pour l'explication du *Régulateur Rogers, l'Encyclopédie du Dentiste*, p. 456.

y avait transformation complète de physionemie. Comme la dame dans son enthousiasme maternel me remerciait de mes soins et vantait les merveilles de l'odontotechnie ; je lui dis en souriant :

— J'ai rendu vos deux filles aussi jolies que leur maman ; vous admirez la métamorphose. Il s'agit maintenant de lire dans leur avenir.

— Vous êtes donc phophète, s'ecria la dame en riant aux éclats ?

— Un peu, madame, et en voici la preuve. Votre plus jeune fille a un penchant très décidé pour la musique.

— C'est vrai, répondit la dame, Léonie se réjouit de voir arriver l'heure de la leçon de musique ; mais à quoi avez-vous reconnu cette aptitude ?

— A la conformation de la bouche. Examinez bien, madame, et dites-moi si dans le profil de Léonie il ne se trouve pas des rapports frappants avec la tête d'un oiseau-musicien, tel que chardonneret, fauvette et rossignol ? Je vous assure quelle sera artiste de premier mérite.

— Et sa sœur ainée ?

— Quand elle aura dix-sept ans, vous vous hâterez de la marier, aussitôt que son cœur parlera. Sur les lèvres de Valentine j'entrevois déjà mille aventures de romans.

— Vous m'effrayez.

— Je vous préviens, madame, et dans quelques années vous viendrez me dire que les prophéties du buccomancien se sont accomplies.

Neuf ans s'étaient écoulés ; j'avais complètement oublié cet accident, lorsque je fus invité à un concert par une de mes clientes du faubourg Saint-Honoré. Parmi les virtuoses

de l'aristocratie nobiliaire et financière, je remarquai une jeune personne qui chantait avec un art, une facilité, une perfection qui soulevaient des tonnerres d'applaudissements.

— Est-il possible, monsieur, qu'en votre qualité de prophète vous n'ayez pas encore reconnu Léonie, me dit la dame en question et que je n'avais pas revue depuis...

Jouissez de votre triomphe, monsieur, car c'est d'après vos prédictions que nous avons soigné d'une manière toute particulière l'éducation musicale de Léonie.

Et Valentine? dis-je à la dame à voix basse...

— Ah! monsieur, me répondit-elle avec douleur, vos prédictions se sont encore accomplies. Elle a était enlevée l'année dernière par un clerc de notaire que mon mari avait brutalement éconduit, et force nous a été de consentir à cette mésalliance.

— Son cœur avait parlé, ainsi vous le voyez, madame, l'étude de la bouche est bonne à quelque chose....

Comme je l'ai déjà dit, je ne livre à la publicité ces petits incidents de ma carrière de praticien et de buccomancien, que pour prouver à mes lecteurs, que chacune de mes assertions est basée sur un fait incontestable; que je ne me suis pas borné à de simples théories, parceque toute science nouvelle a besoin de preuves réelles pour obtenir son droit de cité et de bourgeoisie.

Il n'est pas d'âge dans la vie où les études buccognomoniques ne présentent non seulement des faits intéressants, mais encore des résultats d'une utilité incontestable. L'observation approfondie de l'organisation buccale fait entrevoir les premiers germes des lésions dentaires, et fournit des moyens sûrs d'en arrêter le développement dans l'enfance,

la buccognomonie jointe à la prothèse dirige la première éruption des dents, suit la dentition dans tous les développements et arrête par de sages précautions prises à l'avance, tous les désordres buccaux qui pourraient plus tard vicier, dénaturer la physionomie de l'individu.

Dans l'adolescence, la buccomancie et la prothèse, opérant toujours de concert comme deux sœurs fidèles, suivent d'un œil attentif les modifications qui s'opèrent dans la bouche, dont la conformation prend alors seulement son caractère particulier et permanent.

O mères qui voulez que vos filles vous égalent en graces, en beauté, lorsque s'épanouiront sur leurs fronts les premières fleurs du printemps de la vie, implorez les secours de l'odontotechnie et de la buccomancie.

L'odontotechnie qui possède des moyens sûrs pour conserver les dents et pour réparer, soit les accidents, soit les désastres buccaux qui ont pour résultat immédiat la laideur ou du moins l'altération de la beauté.

La buccomancie qui pourra, sur l'inspection de la bouche, vous révéler les penchants, les inclinations, les passions, les vices même les plus cachés. Souvenez-vous que les dames romaines mesuraient soir et matin le cou de leurs filles avec un fil de laine, pour s'assurer si certains désirs n'avaient pas embrasé leurs jeunes cœurs. Le poète Ovide qui nous a laissé de si curieuses études sur le cœur de la femme dans son *Art d'aimer*, dit en propres termes :

« Qu'on connaît aux lèvres d'une jeune fille, le degré de sa vertu. »

Ovide était buccomancien ; une étude approfondie des lèvres, des dents et des gencives lui avait révélé plus de mys-

tères que toutes les dissertations que les philosophes et les moralistes ont laissées sur le cœur de la femme. Ici encore l'odontotechnie vient en aide à la science buccognomonique; les maîtres de prothèse sont parvenus à triompher de la nature, ou du moins à l'arrêter dans ses déviations accidentelles : que de soins n'exige pas la bouche d'une jeune fille! Quelle vigilance ne faut-il pas pour conserver intactes les perles buccales, surtout à certaines époques où l'organisation dentaire périclite d'une manière effrayante!

Mes lecteurs s'apercevront comme moi que le sujet de ce chapitre fournirait seul la matière d'un long ouvrage; mais, outre que je réserve ce complément d'études buccognomoniques pour une époque plus reculée, je ne dois pas même insister plus longtemps sur cette matière que j'ai abordée seulement comme indication.

Dans l'âge mûr nous retrouvons encore l'odontotechnie et la buccomancie continuant leur œuvre de rectification et de préservation. Quel est l'homme qui puisse se vanter que ses dents n'ont jamais eu et n'auront jamais besoin des innombrables ressources de la prothèse? Un accident, une imprudence détériorent, détruisent même souvent la dentition la plus solide, et l'homme encore dans la force de l'âge, porterait sur son visage toutes les marques d'une décrépitude anticipée, si la prothèse ne suppléait pas à la nature en rendant à la physionomie son caractère particulier.

Dans la vieillesse surtout la prothèse est, en quelque sorte, une panacée universelle ; en effet les dents succombent alors comme toutes les autres parties du corps; la bouche se dégarnit,et il neresterait plus au vieillard que les gencives pour servir au double usage de la mastication et de la prononcia-

tion, si l'odontotechnie, après l'avoir suivi d'un œil attentif aux diverses périodes de sa carrière, n'avait pas découvert mille moyens pour obvier à une des plus cruelles infirmités du dernier âge. J'ai déjà cité dans un chapitre précédent quelques passages d'un entretien rapportés par le docteur Descuret dans sa *Médecine des Passions*, et où il est dit que si les vieillards sont presque tous tristes et moroses, c'est parce qu'ils n'ont plus de dents. Ce fait est même si avéré que personne ne l'a contesté, et si je voulais raconter ici les nombreuses métamorphoses que j'ai opérées, à l'aide de la prothèse, plusieurs de mes lecteurs traiteraient mon récit de fable.

Et pourtant à combien de vieillards n'ai-je pas rendu la santé, la gaîté ? A combien d'aïeules et de bonnes mamans n'ai-je pas conservé du moins des apparences d'une jeunesse éternelle ?

L'hiver dernier, une jeune dame qui a pour tante une vieille créole très riche, vint me trouver à ma maison de campagne à Passy, avenue de St-Cloud, 85, pour me consulter, disait-elle, sur une affaire fort grave.

Or voici de quoi il s'agissait : la vieille tante soit par caprice soit qu'elle eut des sujets réels de mécontentement contre sa nièce, voulait vendre tous ses biens à rente viagère. Le cas était embarrasant, la jeune dame était ma cliente, et je tenais à lui être utile.

— Madame, lui dis-je, votre tante est-elle bien âgée ?

— Elle a soixante-neuf ans ; mais vous lui en donneriez quatre-vingt.

— A-t-elle conservé ses dents ?

— Pas une.

— Vous êtes sauvée.

— Comment ?

— Voici votre plan de campagne, suivez-le exactement et votre tante ne trouvera pas d'acheteur; faites lui bien comprendre qu'un bel et bon ratelier lui rendra sa beauté et son appétit de quinze ans ; conduisez-la chez moi, et je vous réponds du reste.

— Je comprends, répondit la jeune dame, qui entrait le lendemain dans mon cabinet, à dix heures précises, suivie de la vieille créole.

Je me surpassai ce jour là; le ratelier était d'une perfection telle que la douairière elle-même en fut émerveillée. Elle se regardait à toutes les glaces, elle riait aux éclats, elle sautait de joie, et dans son enthousiasme elle promit à sa nièce un bon souvenir dans son testament.

Quelques jours après elle changea d'avis, car elle revint chez moi fort en colère, me disant que je l'avais ensorcelée, qu'elle ne trouvait plus d'acheteur qui voulut se charger de ses biens à rente viagère.

Je lui fis observer combien cette détermination serait préjudiciable à sa nièce; elle me répondit qu'elle lui avait légué le quart de sa fortuue. Comme elle continuait à m'obséder de ses plaintes relativement à la sorcellerie, je lui répondis :

— Oui, madame, je suis sorcier, puisque j'ai été assez heureux pour rendre à votre physionomie la grâce et la douce sérénité du premier âge. Regardez-vous bien, madame, et dites-moi si la métamorphose n'est pas complète ? Dites-moi si votre acheteur n'a pas eu raison de refuser toute transaction avec vous ? Vous souriez comme à trente ans, la peau de vos joues est presque aussi unie

que celle d'une femme qui vient d'atteindre le milieu de la vie. Enfin, madame, vous êtes ensorcelée, ou pour mieux dire, vous êtes rajeunie de trente ans et cela grâce à la prothèse, grâce à la tendre sollicitude de votre bonne, de votre excellente nièce qui vous a donné le sage conseil de recourir à l'odontotechnie.

— C'est pourtant vrai, fit la vieille dame. . . j'étais injuste envers ma nièce, je vais de ce pas tout réparer et instituer Paméla mon héritière universelle.

Ce qui fut dit, fut fait, et depuis cette époque la tante et la nièce viennent souvent me remercier l'une de l'avoir délivrée de la plus cruelle infirmité la vieillesse, l'autre de lui avoir assuré une brillante fortune.

Mais ce n'est pas seulement dans ces cas de nécessité absolue qu'on doit recourir à la prothèse et à la buccomancie ; très souvent il arrive que des personnes, par une négligence inqualifiable, perdent la plus grande partie des avantages dont la nature avait doué leur physionomie ; l'aspect général du visage change insensiblement, et les observations buccognomoniques deviennent défavorables à la personne qui ne prend pas un soin quotidien de sa bouche.

Que la buccomancie, la prothèse et l'odontotechnie soient donc pour tout le monde un guide sûr et de tous les instants, un préservatif contre de déplorables infirmités et un remède tout puissant même lorsque ces infirmités buccales existent depuis longtemps.

Le moindre accident, la moindre lésion détériore les dents, les lèvres, et par conséquent la forme de la bouche ; or la buccomancie ne s'exerce que sur cette importante partie de la physionomie humaine ; il importe donc, non seulement de

bien conserver ses dents si elles sont dans un bon état, mais encore de rectifier les difformités naturelles afin de rendre ainsi à la figure le caractère qu'elle doit avoir.

J'ai été assez heureux pour voir mes longs travaux sur la prothèse et l'odontotechnie couronnés de nombreux succès; j'ai même doté l'art dentaire de quelques découvertes, de quelques topiques depuis longtemps adoptés par mes confrères.

Ces découvertes, je les ai toujours mises et je les mettrai toujours à la disposition du public, et surtout des personnes qui se livreront à l'étude de la buccomancie. Tous les âges de la vie y trouveront une ample moisson, et si la science buccognomonique acquiert, comme je n'en doute pas, son droit de bourgeoisie parmi les admirables inventions du dix-neuvième siècle, la prothèse et l'odontotechnie auront contribué pour la plus grande part à donner à l'homme un sixième sens, en l'initiant aux mystères jusqu'à ce jour impénétrables de la buccomancie.

Combien de fois, dans le cours de mes recherches presque toutes suivies de révélations immédiates, me suis-je écrié avec de Sturz le savant physionomiste :

« Si depuis des milliers d'années, on avait étudié les configurations humaines, ordonné et apparié d'après leurs nuances les traits caractéristiques, éclairci par des dessins toutes les cavités, lignes et proportions remarquables, et ajouté une explication à chaque fragment, l'alphabet chinois de l'espèce humaine serait achevé, et nous n'aurions qu'à le feuilleter, qu'à l'ouvrir pour expliquer une figure quelconque. Quand je me livre entièrement à la pensée que l'accomplissement de cette œuvre élémentaire n'est pas de toute impossibilité, je

porte mes espérances encore plus loin que Lavater ; je m'imagine alors une langue tellement riche, déterminée, parfaite, qu'il suffit d'une description littérale pour restaurer une configuration, qu'une peinture exacte de l'âme indiquera le contour du corps ; qu'un Plutarque futur offrira au physiognomoniste le moyen d'établir la palingénésie des grands hommes, et qu'il sera facile de tracer un idéal pour toutes les vocations hnmaines. »

Appliquant à la buccomancie ces intuitions physiognomoniques, je puis dire avec plus de raison que la plupart des auteurs qui ont écrit sur la physionomie, que l'étude buccognomonique est féconde en signes révélateurs, à tel point qu'elle devient en quelque sorte l'alphabet de la langue nouvelle dont parle le savant Sturz. Oui, sur la bouche sont gravés d'innombrables caractères dont le sens a été méconnu jusqu'à ce jour comme celui des hyérogliphes de l'Égypte ; ces caractères je les ai étudiés, définis et réunis en rudiments grammaticaux ; la langue nouvelle entrevue par Sturz existe donc ; langue si riche, si déterminée, si parfaite, qu'il suffira comme l'a dit le savant allemand d'une description littérale pour restaurer une configuration ; une peinture exacte de l'âme indiquera le contour de la bouche. Quand au Plutarque futur dont parle aussi le savant Sturz, je n'ai pas la prétention d'en remplir le rôle ; mais j'ose dire pourtant que la longue pratique de la buccomancie m'a fourni des moyens sûrs d'établir la palingénésie des grands hommes, et qu'il sera désormais facile de tracer un idéal pour toutes les vocations humaines, d'après la conformation de la bouche.

Recourons encore aux faits qui sont beaucoup plus concluants que toutes les assertions.

Il y a deux ans environ, un gentilhomme Napolitain vint chez moi pour avoir un ratelier complet; ce gentilhomme était marin et il avait perdu toutes ses dents par suite d'affections scorbutiques. Pendant qu'on mettait la dernière main à son dentier, le gentilhomme, causeur comme tous les méridionaux, me questionna beaucoup sur mes découvertes odontotechniques et me demanda si j'avais lu les ouvrages de Porta.

Je lui répondis que je connaissais à fond tous les écrits de son compatriote et que j'avais fait de nombrenx emprunts à ses études physiognomoniques, pour mon ouvrage sur la *buccomancie.* Le mot de *buccomancie* le fit beaucoup réfléchir, et après quelques instants de silence :

— M. Rogers, me dit-il, dans votre ouvrage, s'il répond réellement à son titre, il y a tout une révolution physiognomonique. Vous dépasserez de dix siècles Lavater, Gall et tous les autres physiognomonistes. Je me suis beaucoup occupé moi-même de l'étude de la figure humaine, et je suis convaincu que la bouche résume à elle seule toutes les passions, tous les penchants, tous les goûts, tous les vices, comme toutes les vertus. La bouche a été jusqu'à ce jour comme un de ces monolites de Thèbes ou de Memphis, couverts de caractères que personne ne savait déchiffrer, et qui peuvent pourtant initier à tant de mystères.

Mais avant de me livrer à la joie que me cause la nouvelle que vous venez de m'apprendre, je dois m'assurer, si vous êtes réellement buccomancien, c'est-à-dire si vous avez découvert les hyérogliphes buccaux, si vous avez su en coordonner l'aphabet.

— Mettez mes faibles connaissances a l'épreuve, répondis-je.

— Puisque vous connaissez Porta, vous devez avoir lu surtout ceux de ses chapitres qu'il a consacrés à l'étude de la figure humaine, comparée à celle des animaux. Dites-moi donc quel est l'animal auquel je ressemble le plus.

— Au renard, répondis-je, après avoir examiné un instant la configuration buccale du gentilhomme.

— C'est vrai, s'écria le marin, et dessinant sur son carnet une tête de renard :

— Voyez plutôt, ajouta-t-il.

En effet, la ressemblance des deux profils était des plus frappantes.

— Monsieur, dis-je au Napolitain, quand vous possédiez toutes vos dents, vous n'aviez pas un profil de renard. Voulez-vous que je rétablisse votre physionomie primitive.

— De grand cœur, voyons si la buccomancie peut rétablir une configuration totalement modifiée.

Je fis un croquis de la figure du gentilhomme, en ayant soin de remarquer les changements que l'absence des dents avait opérés dans les lignes faciales.

— Voilà bien la physionomie que j'avais, il y a quinze mois. Décidément vous êtes maître passé en buccomancie.

— Vous croyez, monsieur... lui dis-je... et si j'ajoutais que la buccomancie a des règles certaines pour faire reconnaître les hommes célèbres qu'on n'a jamais vus?

— C'est impossible.

— Je demande encore à être mis à l'épreuve; avez-vous sur vous quelque médaille représentant un personnage.

— Oui, en voici une en argent. Comment s'appelle l'homme dont la figure est empreinte sur ce métal ?

J'examinai attentivement la médaille.

— Cette tête, dis-je au Napolitain, est un type d'Américain-Espagnol. Analysons surtout la bouche qui n'a été reproduite qu'imparfaitement. Voyez... la lèvre supérieure est un peu proéminente, renflée aux deux côtés de l'ouverture buccale; à l'état de repos, elle laisse voir les canines; pincées et presque collées sur le devant, les deux lèvres indiquent un caractère fortement trempé mais cruel. Quand cet homme sourit, sa bouche n'exprime que perfidie, ironie, duplicité, avarice et cruauté.

— Fort bien! vous êtes dans le vrai; mais vous ne m'avez pas dit le nom du personnage.

— Monsieur, cette médaille doit représenter le dictateur de Buenos-Ayres.

— Rosas! fit le Napolain.. dites-moi, sur votre parole d'honneur que c'est pour la première fois que vous voyez un portrait de Rosas.

— Je vous le jure.

— Et cette tête de jeune femme?

Le Napolitain tira de son carnet une miniature dont l'exécution me parut parfaite.

— Tête admirable, m'écriai-je; ainsi devait être la Chimène du Cid, de Corneille. Voyez cette bouche! que de fierté, mais en même temps que d'impétuosité! La lèvre supérieure est proéminente dans la miniature, comme sur la médaille. La bouche est entr'ouverte à l'état de repos; les dents d'une régularité parfaite, n'en sont pas moins caractéristiques. Les incisives petites et effilées indiquent un

certain degré de douceur de caractère, tandis que les canines fortes et presque saillantes en dehors des lèvres, dénotent un triple penchant à la colère, à la cruauté, à la fougue de toutes les passions tropicales. Si je ne me trompe, ce portrait est celui de la fille de Rosas, ou du moins d'une dame de sa famille.

— Vous dites vrai, s'écria le Napolitain, c'est le portrait de la belle Manuela, ce démon ou plutôt cet ange que Dieu a placé à côté du tigre de Buenos-Ayres, pour tempérer ses fureurs. Mais dites-moi donc comment vous êtes parvenu à une si haute perspicacité d'intuition ?

— Par la buccomancie, c'est-à-dire par l'étude comparée des différences et des rapports qui existent entre la conformation buccale de plusieurs individus.

— Et cette étude vous a conduit à des résultats certains?

— Vous le voyez.

— Vous pensez donc qu'il est possible, par votre système, d'arriver à reconstituer la palingénésie des célébrités de l'antiquité.

— J'en ai l'intime conviction.

— Me permettrez-vous de revenir demain avec un numismate, mon compatriote, pour soumettre votre sagacité buccognomonique à quelques épreuves?

— Très volontiers.

Le temps qu'avait duré ce colloque avait suffi pour mettre la dernière main au ratelier, que j'adaptai sans douleur aucune, et avec la plus grande facilité, aux deux mâchoires du gentilhomme Napolitain. La transformation fut presque miraculeuse, et le gentilhomme s'empressa de con-

venir que son dentier rendait à sa physionomie son caractère primitif.

Le lendemain, il fut exact au rendez-vous, accompagné de son ami le numismate. On plaça, sur une petite table, plusieurs médailles de diverses époques et de tous les pays. Je les examinai une à une, et comme les noms et les légendes étaient effacées, le numismate s'attendait très probablement à me trouver en défaut. Mais la buccomancie a des règles certaines qui ne permettent pas la moindre erreur, et le numismate avoua franchement que j'avais beaucoup mieux deviné qu'un membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Mais je n'ai pas voulu que la buccomancie restât renfermée dans le cercle étroit de la palingénésie des illustrations; j'ai appliqué ses préceptes aux qualités et aux imperfections morales de chaque individu, de telle sorte que si une personne me dit loyalement dans une lettre quels sont ses vices et ses vertus, je pourrai, sans l'avoir vue, lui envoyer le dessin exact et fidèle de sa bouche.

Quant à l'idéal des vocations dont parle Sturz, je suis parvenu à le réduire à quelques préceptes immuables, certains, à tel point que les personnes qui auront lu attentivement mon livre pourront, sur la simple inspection de la bouche d'un individu, lui dire quelle est sa vocation, c'est-à-dire son aptitude à telle ou telle profession, et lui tracer la route qu'il doit suivre ici bas.

Ici encore je puis joindre le fait au précepte.

Vers la fin de 1847, une dame de province que j'avais guérie d'une odontalgie chronique, vint me voir accompagnée de son fils, âgé de 15 ans; la physionomie, et surtout la

configuration buccale de l'enfant me frappèrent à tel point, que la mère me dit en souriant :

— Bon Dieu ! comme vous regardez mon petit Adolphe !

— A quelle profession le destinez-vous, madame?

— Il veut être musicien.

— Madame, il ferait fausse route et n'arriverait à rien : la bouche de votre fils me révèle qu'il a naturellement une rare aptitude aux mathématiques, aux sciences exactes. Choses qui vous paraîtra extraordinaire, les mathématiques et la musique sont deux sœurs jumelles, mais quoique appartenant à la même famille, il ne faut pas les courtiser toutes deux à la fois. Je vous conseille donc de faire entrer votre fils à l'école Polytechnique; il serait un musicien médiocre, et je suis sûr qu'avec peu d'efforts il deviendra un tacticien distingué.

Mon conseil a été suivi, et l'enfant de ma cliente est aujourd'hui un des officiers sur lequel le corps du génie compte le plus.

Je sais bien que mes doctrines buccognomoniques, par cela seul qu'elles sont nouvelles, qu'elles révolutionnent le paisible domaine de la physiognomonie, si délaissé depuis Lavater et Gall, trouveront beaucoup d'incrédules, d'antagonistes et même de détracteurs peu bienveillants.

Mais je dois subir le sort de tous les novateurs et attendre patiemment que le temps, ce grand maître, ce grand consécrateur de toutes choses, que le temps, dis-je, aidé par une expérience de chaque jour, ait donné complètement raison à la buccomancie.

Le triomphe ne sera ni difficile ni long à venir; le génie profondément investigateur de ce siècle de découvertes, ne

rejète aucune idée avant de l'avoir soumise à la pierre de touche de l'expérimentation. C'est tout ce que je demande. Pourvu que les personnes qui liront mon livre, l'aient ouvert sans prévention hostile, elles seront bientôt convaincues de l'incontestable vérité, je dirai même de l'immense utilité de mon système buccognomonique.

Lorsqu'elles auront parcouru les divers chapitres consacrés à l'exposition de mes doctrines, elles ne douteront plus de la certitude des innombrables intuitions et révélations fournies par la buccomancie. Elles pourront apprécier le rôle important que la nature a assigné à l'organisation buccale dans cet ensemble qu'on est convenu d'appeler *physionomie humaine*. L'excellence de la prothèse leur sera si clairement démontrée, qu'elles ne mettront plus en doute l'efficacité de ses moyens pour restaurer, rajeunir même toute figure détériorée.

N'est-ce pas à la prothèse et à l'odontotechnie que je suis redevable de mes premiers aperçus buccognomoniques? N'est-ce pas la prothèse qui a guidé mes premiers pas dans ce dédale de passions, de désirs, de penchants, d'inclinations, d'appétits, de pensées, de dispositions intérieures et extérieures qui s'appelle la *bouche*.

Appelé par instinct et par goût à soigner, à guérir les infirmités buccales, j'ai étudié, analysé la bouche dans ses moindres détails, et d'observations en observations, je suis arrivé à découvrir un filon inépuisable que mes devanciers avaient laissé inaperçu dans la mine pourtant si explorée de la physiognomonie.

Puisque c'est la prothèse qui m'a rendu buccomancien, puisqu'elle m'a révélé des mystères inconnus jusqu'à ce

jour, il y aurait folie à contester son utilité de chaque instant et même son importance.

Que les personnes qui, par accident, par maladies, ou par défaut de soins, ont éprouvé des pertes dentaires, soit partielles, soit totales, se hâtent donc de recourir à l'odontotechnie, si elles veulent rétablir leur physionomie dans son état naturel. Toute figure humaine a son caractère particulier; chacun de nous a été marqué, par le créateur, d'un sceau spécial, et c'est sur la bouche principalement que réside l'individualité qui nous distingue de nos semblables. La bouche est le siège des passions, des appétits, comme les yeux sont les deux flambeaux de l'imagination et de la pensée qui illumine aussi toute la région frontale.

Prenons donc un soin tout particulier de notre bouche; la prothèse et l'odontotechnie possèdent mille moyens pour réparer tous les accidens; elles suppléent même à la nature. Pour ma part, j'ai eu le bonheur d'enrichir l'art dentaire de plusieurs découvertes odontotechniques, faisant ainsi marcher de pair, la théorie et la pratique, la science buccognomonique et les procédés matériels, pour soulager les infirmités buccales.

Il y aura bientôt seize ans que j'ai découvert les rateliers *osanores*, aujourd'hui connus et adoptés par tous les dentistes de l'Europe. Que de frayeurs, que de tortures n'ai-je pas épargnées aux personnes qui ont le malheur de perdre leurs dents, en les délivrant pour toujours des pivots, des crochets et des ligatures qui formaient l'attirail de la vieille prothèse !

Mais là ne se sont pas bornés mes efforts et mes recherches; éclairé par le flambeau de la buccomancie, qui me

révélait chaque jour de nouveaux secrets, je ne devais ni ne pouvais resteindre le cercle de mes études, de mes expériences. Aussi, après avoir débarassé l'art dentaire des obstacles de la routine, en inventant les *osanores;* après avoir réussi à rendre aussi, sans douleurs, à chaque physionomie son caractère particulier, même sa beauté primitive, j'ai cherché à remédier aussi aux autres infirmités buccales, à rendre à la voix toute sa sonorité, à rectifier les vices de prononciation, qui proviennent presque tous de l'absence des dents, ou de leur disposition irrégulière.

Cette fois encore mes efforts ont été couronnés d'un plein succès; mes nouveaux rateliers que j'ai appelés *orthophoniques,* des deux mots grecs *orthos* (droit) et *phonè* (voix), remplissent parfaitement le but que je m'étais proposé, c'est-à-dire qu'ils rendent à la voix humaine toute sa plénitude, rendent ses sons plus doux, plus harmonieux, et font disparaître tous les vices de prononciation ; ils sont même un palliatif des plus efficaces contre le psellisme ou bégaiement, cruelle affection qui a résisté, jusqu'à ce jour, aux tentatives de la chirurgie.

Je n'insiste, sur ces détails qui me sont personnels, que pour prouver que la buccomancie dérive de deux sources principales, la physiognomonie et la prothèse. L'étude physiognomonique m'a donné les premières indications, mais c'est par la prothèse que je suis parvenu à coordonner, à compléter mon système buccognomonique.

Il est hors de doute, comme je me suis attaché à le démontrer, que l'art dentaire, en remédiant à tous les désastres buccaux, fait disparaître les modifications de la physionomie humaine, occasionnées par la perte, la détério-

ration ou les dispositions vicieuses des dents. J'ai joint, comme il a été facile de s'en convaincre, l'exemple au précepte, ne me bornant pas, aiusi que l'ont fait la plupart de mes devanciers, à des expositions, à des démonstrations purement théoriques.

Tout inventeur, tout novateur doit être clair et explicite jusqu'à l'évidence la plus palpable : tel est le but que je me suis efforcé d'atteindre, et je crois avoir réussi.

Mes découvertes et nouveaux procédés odontotechniques, adoptés depuis plusieurs années, font déjà partie de l'art dentaire; quant à mon système buccognomonique, j'attends le jugement sans appel du public, ce souverain juge de toutes choses, jugement collectif et, par cela même, vrai dans toute la force du terme, parce que l'envie et la prévention ne peuvent agir qu'isolément et sont peu redoutables; surtout quand on a pour soi un travail sérieux, entièrement nouveau, et la conviction d'avoir accompli une mission importante.

FIN.

LA BUCCOMANCIE.

TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA BUCCOMANCIE APPLIQUÉE AUX SENSATIONS ET AUX AFFECTIONS MORALES.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

OUVRAGES DE M. WILLIAM ROGERS

qui se trouvent

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

L'ENCYCLOPÉDIE DU DENTISTE, ou RÉPERTOIRE GÉNÉRAL *de toutes les connaissances médico-chirurgicales sur l'anatomie de la bouche et la pathologie dentaire ; avec des conseils aux mères, aux nourrices et aux gens du monde, sur les soins de la bouche et les moyens de conserver les dents saines et belles.*

Gros volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 centimes.

Cet important ouvrage, dont deux éditions ont été rapidement épuisées, fut accueilli avec empressement, en 1845, par tous les chirurgiens et praticiens de l'Europe. M. William Rogers, en réunissant dans un seul volume tout ce que la médecine, la chirurgie et la prothèse ont découvert depuis les

temps les plus anciens, a rendu un immense service à la science, et son *Encyclopédie du dentiste* restera comme un monument dans les annales de l'odontotechnie.

Cet ouvrage, conçu sur le plan le plus vaste, embrasse toutes les connaissances nécessaires aux professeurs de prothèse comme aux praticiens. Régénérateur de son art, M. William Rogers ne s'est pas borné à l'étude des faits contemporains; le flambeau de l'histoire à la main, il a parcouru toute l'antiquité. Les ouvrages des médecins, des philosophes, des poètes lui ont révélé des faits jusqu'à ce jour inconnus, et la première partie de son ouvrage, consacrée à l'histoire des dentistes chez les anciens, est un résumé complet de paléologie dentaire.

Dans la seconde partie, M. Rogers décrit l'anatomie de la dent, guidé par les savants qui se sont occupés de chirurgie buccale comparée.

Dans la troisième, il suit dans tous ses phénomènes le travail de la première dentition, indiquant avec clarté et précision les préservatifs les plus propres à prévenir ou à vaincre les trop nombreux accidents causés par cet état morbide de l'enfance.

La quatrième partie est consacrée à la seconde dentition, ou sortie *des dents permanentes*.

La cinquième est une étude approfondie de la pathologie dentaire, c'est-à-dire de toutes les maladies et affections auxquelles est sujette l'organisation buccale. Dans cette partie de son livre, M. William Rogers avait à énumérer, à apprécier les remèdes employés par les plus célèbres praticiens. Mais là ne s'est pas borné son travail; M. Rogers a aussi prouvé

qu'il était novateur, et que la prothèse s'enrichirait par lui de nouvelles découvertes, de nouveaux remèdes.

L'auteur de l'*Encyclopédie du dentiste* procède d'après les règles les plus strictes de la logique. Après avoir indiqué les remèdes les plus efficaces pour combattre les maladies dentaires, il étudie l'hygiène buccale, indique les moyens de conserver les dents saines et belles. Ce traité hygiénique occupe toute la sixième partie de son livre.

La septième partie est consacrée à l'énumération et à l'appréciation des diverses opérations qui sont du ressort de la chirurgie buccale et de l'odontotechnie.

Dans la huitième partie, consacrée à la physiologie dentaire, M. William Rogers constate l'influence des dents sur la beauté de l'homme en général et sur celle de la femme en particulier; il étudie les dents considérées comme signe servant à indiquer la constitution, le tempérament, la complexion et les maladies des individus ; quelques axiomes sur les dents considérées comme pronostics complètent ce traité de physiologie dentaire, qui a été et sera toujours lu avec le plus vif intérêt, non seulement par les médecins et les praticiens, mais encore par toutes les personnes qui s'occupent de physiologie comparée.

M. William Rogers consacre enfin les deux dernières parties de son ouvrage à l'étude de l'odontotechnie, ou partie mécanique de l'art du dentiste, plus généralement connue sous le nom de prothèse; il y apprécie les diverses substances qu'on a employées pour fabriquer les dents artificielles et les procédés qui ont eu le plus de vogue.

Puis il développe le nouveau système odontotechnique dont il est l'inventeur, et qui débarrasse à tout jamais la prothèse du vieil attirail de la routine. Mais qu'est-il besoin de parler

de la découverte des DENTS OSANORES INDESTRUCTIBLES, *posées sans crochets ni ligatures?* Les ratelies de M. William Rogers n'ont-ils pas une renommée plus qu'européenne, et le nom seul des OSANORES ne rappelle-t-il pas à chaque instant que l'heureux inventeur a fait faire à la prothèse un pas de géant? Il y a quelques mois à peine, M. William Rogers n'a-t-il pas inventé des RATELIERS *orthophoniques,* qui remédient complètement aux vices de la paroles et aux imperfections de la voix?

Mais M. Rogers n'est pas homme à s'arrêter en si beau chemin, et la prothèse, qui lui est redevable d'innombrables améliorations attend encore de lui d'autres perfectionnements.

D'ailleurs, l'*Encyclopédie du dentiste,* qui renferme tant de germes féconds, est un engagement que M. William Rogers a pris envers ses lecteurs et surtout envers ses nombreux clients: nous sommes sûrs qu'il le tiendra.

L'académie de médecine a reçu l'*Encyclopédie du dentiste,* et cette haute marque d'approbation, accordée par cette réunion d'hommes si justement célèbres, a conféré à M. William Rogers droit de bourgeoisie dans le monde scientifique.

DICTIONNAIRE DES SCIENCES DENTAIRES, ou RÉPERTOIRE GÉNÉRAL DE TOUTES LES CONNAISSANCES NÉCESSAIRES AU DENTISTE.

Gros vol. grand in-8° de 700 pages. Prix : 10 fr.

Lorsque parut la première édition de ce dictionnaire, M. William Rogers était appelé à soigner la bouche d'Ibrahim-Pacha, qui se trouvait à Paris ; le fils d'Ibrahim-Pacha, qui venait de faire une expérience des plus heureuses de la prothèse perfectionnée, ou plutôt régénérée par M. Rogers, voulut bien agréer la dédicace de cet important ouvrage.

Fidèle à son plan scientifique, l'auteur, encouragé d'ailleurs par le succès qu'obtenait son *Encyclopédie*, avait compris qu'il était de la plus haute importance de vulgariser les recherches et découvertes scientifiques déjà développées dans son premier ouvrage.

Or, quel est le plus puissant, je dirai même le plus facile, le plus prompt moyen de vulgarisation, si ce n'est un dictionnaire ?

Les philosophes, les savants du siècle dernier le comprirent si bien, qu'ils adoptèrent ce moyen de centraliser, de généraliser les connaissances humaines, lorsqu'ils conçurent le plan de la grande encyclopédie, cet éternel monument de patience, de travail et de génie. Depuis, les encyplopédistes ont eu

d'innombrables imitateurs, et il n'est pas de science, d'art, même de profession qui ne possède son dictionnaire ou manuel.

Persuadé qu'en se servant des mêmes moyens, il devait arriver infailliblement au même but, M. William Rogers travailla activement à recueillir les matériaux de son *Dictionnaire des sciences dentaires.* Pour lui, la tâche était des plus rudes, car il ne comptait pas de devanciers, et personne ne lui avait applani le terrain. En effet, on ne connaissait avant lui aucun dictionnaire spécialement consacré aux sciences dentaires, aux affections buccales, et il a été dans la nécessité de tout trouver, de tout coordonner.

Sans se laisser rebuter par les longues études, par les innombrables recherches que demandait un travail de cette importance; il a réuni tous les documents épars et compulsé une infinité de volumes écrits dans les principales langues de l'Europe.

Aussi, toutes les personnes qui savent combien il existe de ramifications diverses dans l'art du dentiste, ont su apprécier un travail à la fois si utile et si complet. Dans le *Dictionaire des sciences dentaires,* les professeurs de prothèse ont trouvé réunies, par ordre alphabétique, toutes les richesses scientifiques des plus célèbres praticiens qui ont écrit sur l'odontotechnie. Les gens du monde, les personnes de toutes classes et professions ont pu facilement apprécier les causes des nombreuses lésions qui affectent les organes dentaires, les différents préservatifs pour arrêter leurs progrès, enfin les moyens d'y remédier.

La seule énumération des matières contenues dans cet ouvrage remplirait plusieurs pages; aussi me bornerai-je à dire

que le dictionnaire contient tout ce qui tient à l'anatomie, à la physiologie des dents: la description et l'appréciation de toutes les maladies, ou, pour parler le langage scientifique, un traité complet d'odontalgie, de nosographie buccale; la description des divers procédés et des instruments qui servent à la prothèse; des aperçus bibliographiques où sont appréciés les nombreux ouvrages des plus célèbres praticiens de France, d'Angleterre, d'Allemagne et autres pays; enfin tout ce qui a rapport à la thérapeutique dentaire.

Aussi, les médecins, les chirurgiens, les praticiens, les gens du monde apprécièrent-ils dès sa publication l'importance du *Dictionnaires des sciences dentaires*, et l'auteur, voyant la première édition épuisée, en publia une seconde en 1847, très-considérablement augmentée.

De nouvelles recherches, de nouveaux travaux devaient apporter à cet ouvrage des richesses complémentaires; ainsi en a jugé le public, et cette deuxième édition, quoique tirée à un très-grand nombre d'exemplaires, est aujourd'hui presque entièrement épuisée. Ce résultat si rare, surtout dans les publications scientifiques, en dit plus que tous les éloges de la presse, qui a pourtant montré le plus grand empressement à accorder à M. William Rogers les honneurs de sa publicité. Le *Dictionnaire des sciences dentaires* se recommande assez par lui-même, ou pour mieux dire, par son utilité si grande, si incontestable, qu'il est indispensable pour tout praticien qui veut être initié aux progrès de la prothèse et de la pathologie buccale.

MANUEL D'HYGIÈNE DENTAIRE, A L'USAGE DE TOUTES LES CLASSES ET PROFESSIONS ; in-8°. Prix : 3 fr.

Sur le frontispice de cet ouvrage, on lit les deux lettres suivantes :

« MONSIEUR,

« Convaincu de l'utilité que le public retirera de votre
« *Manuel d'hygiène dentaire,* c'est avec plaisir que j'en ac-
« cepte la dédicace.

« J'ai l'honneur, etc.

« LALLEMAND. »

Quelques jours auparavant, le même docteur, qui avait reconnu et apprécié de prime abord le mérite de M. Rogers, non seulement comme auteur, mais encore comme praticien, lui avait écrit :

« MON CHER MONSIEUR ROGERS,

« Son Altesse Ibrahim-Pacha m'a chargé de lui envoyer
« un dentiste de confiance. Présentez-vous demain matin à
« l'Élysée-Bourbon, entre sept et huit heures, et vous serez
« introduit.

« Agréez mes civilités empressées.

« LALLEMAND. »

Ces deux lettres, écrites par un homme célèbre à tant de titres, par un homme qui est de son vivant une des gloires de la médecine et de la chirurgie françaises, sont deux précieux certificats pour M. William Rogers, d'autant plus précieux que tout le monde sait que le docteur Lallemand se montra toujours très-avare de semblables démonstrations.

En acceptant la dédicace de l'*Hygiène dentaire*, M. Lallemand a constaté publiquement l'importance et l'utilité de cet ouvrage, et les nombreux lecteurs qui le possèdent déjà savent tous depuis longtemps combien M. Rogers a mérité cette haute approbation.

En appliquant spécialement l'hygiène aux affections et lésions dentaires, M. William Rogers a démontré que la perte totale ou partielle des dents avait ordinairement pour cause première le tempérament, l'âge, les habitudes, l'alimentation, la position sociale et surtout la profession de chaque individu ; que tous les organes sont solidaires les uns des autres, et que les dents, qui, au premier aspect, paraissent ne jouer qu'un rôle très-secondaire dans l'harmonie générale du corps humain, causent très-souvent des maladies ou maintiennent la santé.

Aussi, persuadé qu'il manquait à la médecine et à la chirurgie dentaires un ouvrage spécial, un ouvrage spécialement consacré à faire connaître les soins que demande la conservation de l'organisation buccale, il recueillit les matériaux de son manuel qu'il publia en 1845.

Dans cet ouvrage, les personnes peu habitées aux études scientifiques trouveront, sans aucune recherche, des préceptes sûrs, des moyens hygiéniques dont l'efficacité a été reconnue incontestable.

Dans la première partie, il est question des personnes qui sont, à proprement parler, sans profession, et qui occupent dans la société des rangs plus ou moins distingués; la seconde partie est consacrée aux professions libérales, la troisième aux nombreuses catégories comprises sous la dénomination générale d'artisans.

Dans les chapitres suivants, l'auteur développe des principes d'hygiène dentaire appropriée à chaque âge, depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse; de l'éducation intellectuelle et physique dans ses rapports avec le développement de l'organisation buccale; il analyse les tempéraments, les penchants, les habitudes, les constitutions, les genres d'exercices et leurs effets, les passions et affections de l'âme, l'influence des sens et des facultés intellectuelles, des vêtements, des aliments et des boissons; il donne principalement des détails hygiéniques sur la femme.

Il énumère les principales professions dans l'ordre suivant: les savants, — les hommes de lettres, — les artistes, — les industriels, — les commerçants, — les artisans et ouvriers.

Ce *guide*, dont tout le monde a compris l'utilité, a obtenu des lecteurs habituels et des clients de M. William Rogers le même succès que l'*Encyclopédie du dentiste* et le *Dictionnaire des sciences dentaires*. Il est déjà devenu le *vade-mecum* du pauvre comme du riche, qui y trouvent l'indication sûre de remèdes et de préservatifs exposée en termes si clairs, qu'elle est à la portée de toutes les intelligences.

Le grand mérite, le grand talent de M. William Rogers consiste à vulgariser des connaissances jusqu'à ce jour abs-

traites et inabordables pour tout homme qui ne pénétrait pas dans le sanctuaire de la science.

Au reste, tous les organes de la presse ont constaté le succès de ses nombreux ouvrages, et la *Buccomancie,* que j'édite aujourd'hui, clôture dignement la première série de ses importants travaux.

LEGOUAS. Nouveaux principes de chirurgie ou éléments de zoonomie, d'anatomie et de physiologie, d'hygiène, de pathologie générale, de pathologie chirurgicale, de matière médicale et de médecine opératoire, 6e édition. 1836. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50 c.

LISFRANC. Maladies de l'utérus, d'après les leçons cliniques faites à l'hôpital de la Pitié, par M. le docteur PAULY. Paris. 1836, 1 vol. in-8°, br. 6 fr.

MAURY. Traité complet de l'art du dentiste, d'après l'état actuel des connaissances, 3e édition mise au courant de la science, avec des notes, par P. GRESSET. 1841, 1 vol. in-8° de 42 pl. représentant 407 fig. 12 fr.

NÉLATON. Élémens de pathologie chirurgicale. 1844-51, 3 volumes in-8°. 24 fr.

PÉTREQUIN. Traité d'anatomie médico-chirurgicale et topographique, considérée spécialement dans ses applications à la pathologie, à la médecine légale, à l'obstétricie et à la médecine opératoire. 1844, 1 vol. in-8° de 828 pages. 8 fr.

ROBERT (A.) Des anévrismes de la région sous-claviculaire (*Thèse de concours pour la chaire de clinique chirurgicale*). 1842, in-8° de 134 pages, avec 1 pl. 3 fr.

— Mémoire sur la nature de l'écoulement aqueux très abondant qui accompagne certaines fract. de la base du crâne. 1846. in-8°, br. 1 f. 50 c.

— Des amputations partielles et de la désarticulation du pied (*Concours de médecine opératoire.*) 1850, in-8°, avec 209 pages. 3 fr. 50 c.

VELPEAU. Leçons orales de clinique chirurgicale, faites à l'hôpital de la Charité, recueillies et publiées par MM. les docteurs JEANSELME et P. PAVILLON. 1840, 3 vol. in-8°, 21 fr.

— Mémoire sur les anus contre nature dépourvus d'éperon, et sur une nouvelle manière de les traiter. 1836, in-8°. 1 fr. 25 c.

— Manuel d'anatomie chirurgicale générale et topographique. 1837, 1 vol. in-18 de 622 pages. 6 fr.

Montdidier (Somme), Imp. Radenez.

